Éditions MobileRead

# La vie folâtre

Richard O'Monroy

# La vie folâtre

Richard O'MONROY

Paris
Calmann et Lévy
1901

# L'ABOYEUR

Vous connaissez tous Hennissard, l'indispensable aboyeur des soirées où l'on annonce. Dressé par le général Boulanger, qui l'avait remarqué pour sa belle prestance parmi les huissiers du ministère de la guerre, il figure, depuis plus de quinze ans, devant la porte d'entrée de toutes les fêtes, et vraiment il a tout à fait bon cri, avec son ventre majestueux sous la livrée noire à la française, les culottes courtes qui montrent ses superbes mollets, la chaîne d'acier autour du cou, et le bicorne sous le bras. C'est peut-être le seul homme à Paris qui soit capable d'annoncer trois cents personnes, sans commettre une seule erreur de noms ni de titres, sans risquer une de ces gaffes légendaires, comme celle du fameux, maître d'hôtel ayant à introduire :

— Le comte Pozzo di Borgo.

Et, après avoir demandé son nom au comte, criant :

— Le maître de poste de Bordeaux.

Non seulement il a l'oreille très fine, et ne perd pas une des syllabes qu'on lui glisse à l'oreille, mais encore il possède, sur le bout du doigt, tout son mémorial nobiliaire ; à force de voir défiler devant lui les mêmes figures, il a fini par connaître son personnel du faubourg Saint-Germain, comme un vieux général qui connaît toutes ses troupes, et la plus grande preuve de déférence qu'il puisse vous donner quand vous arrivez dans une soirée, c'est de saluer respectueusement d'un air d'intelligence qui signifie : « Oh ! je n'ai pas besoin que monsieur me donne son nom. » Et de vous annoncer à tue-tête, sans hésitation ni renseignement préalable. Il y a des gens qui sont excessivement flattés de cette marque de notoriété accordée par l'aboyeur.

À mesure que le monde s'américanise, avec le système qui consiste à inviter les amis des amis, c'est-à-dire à convoquer chez nous une foule de gens dont nous ignorons absolument les noms, Hennissard est devenu une institution de plus en plus nécessaire, une manière d'introducteur des inconnus. C'est lui qui rassure les maîtresses de maison débordées par la foule et leur permet de dire, avec le sourire des cours, la phrase qui convient au nouvel arrivant ou à la nouvelle arrivante :

— Oh ! madame la duchesse, comme c'est aimable à vous d'être venue !

— Oh ! monsieur, comme je vous sais gré de ne pas m'avoir oubliée, vous qui êtes si pris, à l'Académie et au Sénat.

— Général, soyez le bienvenu dans une maison où l'on adore l'armée.

Et, pendant ce temps, Hennissard continue son office protocolaire, lançant à la volée les noms, les titres, les grades et les emplois, se gargarisant de grands noms, se grisant d'onomatopées sonores, panachées et empanachées. Il connaît les arrivistes et les dégommés, les heureux et les déveinards, les vrais ménages qui entrent séparément, et les faux ménages qui entrent ensemble, en simulant un profond étonnement de s'être rencontrés par hasard dans le vestibule, bien qu'arrivés dans la même voiture. Hennissard est en même temps un philosophe et un sage, il sait et il ignore, il ouvre la bouche, mais il ferme les yeux.

Or, depuis la saison dernière, il y a deux personnes que l'aboyeur voit toujours entrer en même temps, l'une précédant l'autre, la marquise de Chabrand et M. de Fontgirond ; elle, mince, blonde, si intéressante avec son teint pâle, ses yeux cernés par ce

que le bon Nadaud appelait : le cercle du bonheur, et sa démarche lasse, comme si elle sortait toujours brisée de luttes amoureuses ; lui, rouge, râblé, avec ses cheveux en brosse, sa barbe noire de prêtre assyrien, et sa belle carrure de solide gentilhomme campagnard, un vrai type de mâle vigoureux et sanguin. Non seulement, ils arrivent sur les talons l'un de l'autre, mais ils ne se quittent pas de la soirée, s'isolent dans des petits salons écartés pour se parler plus à leur aise, ou feignent de danser le cotillon ensemble, à des quatrièmes rangs où le conducteur ne vient jamais les chercher. Et partout Hennissard entendait recommencer la même phrase hypocrite dans l'antichambre.

— Ah ! par exemple, madame, voilà une heureuse chance de vous rencontrer !

— Le monde est si petit ! Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

Alors Hennissard souriait avec ce sourire d'intimité que tant de gens enviaient, et, bien campé à la troisième position, avec une attitude que Mirabeau devait avoir en renvoyant vers Louis XVI monsieur de Dreux-Brézé, il criait, sans demander aucune confidence :

— La marquise de Chabrand et M. de Fontgirond.

Cette « conjonction » n'était pas sans exciter quelque malignité et provoquer quelque joie, le monde est si méchant ! Mais comme, en somme, la marquise était très bien posée, avait un excellent cuisinier et donnait de très jolies soirées artistiques ; comme, de plus, Fontgirond, un des membres les plus assidus du Cercle de la rue de Bourgogne, gagnait toutes les poules à l'épée et tuait au pistolet une guimpe sur une rose, à trente mètres « sans effeuiller la reine des fleurs », les plaisanteries n'allaient pas plus loin qu'il ne fallait, les sourires disparaissaient derrière les éventails, et les réflexions ne dépassaient pas un doux et discret chuchotement. La liaison était admise, connue, presque approuvée, avec la sanction que donne le temps et la similitude de milieu social ; dans les châteaux, aux séries de chasse, aux grands dîners, on invitait toujours le couple ensemble, et Hennissard, bien documenté et sûr de son fait, continuait à annoncer :

— La marquise de Chabrand et M. de Fontgirond.

Cependant, au dernier bal de charité que la maréchale duchesse d'Arcole donna dans son magni-

fique hôtel du quai d'Orsay, elle ne put s'empêcher de froncer le sourcil en entendant la phrase de l'aboyeur. Toute en Dieu, ne s'occupant que de bonnes ouvres ; et planant au-dessus des vilenies humaines et des petits potins de ce bas monde, ce fâcheux « et » l'horripila ; elle le trouva choquant au suprême chef, et, après avoir écrit un petit mot sur son carnet pour se souvenir de l'incident, elle dit à l'aboyeur, vers la fin de la soirée :

— Hennissard, vous voudrez bien venir me parler demain matin, avant deux heures.

— Bien, madame la maréchale, dit Hennissard en s'inclinant jusqu'à terre.

Le lendemain, après déjeuner, Hennissard faisait son entrée ; après avoir marché trois pas en avant, il s'inclina et resta debout, les pieds en équerre, dans une attitude en même temps noble et digne.

— Hennissard, dit la duchesse d'Arcole, je ne conteste pas vos mérites, et je reconnais que personne à Paris n'annonce mieux que vous…

Pourtant, je vous ferai une observation : pourquoi dites-vous : « La marquise de Chabrand et M. de Fontgirond. » Pourquoi ?

— Mon Dieu, madame la maréchale… comme madame la marquise sort souvent dans le monde avec M. de Fontgirond… alors, j'ai pris l'habitude…

— C'est profondément incorrect, arrêta net la duchesse ; à l'avenir, quand vous annoncerez, vous me ferez le plaisir de dire : « La marquise de Chabrand » un point – un silence – puis vous ajouterez, après avoir pris le temps nécessaire : « Monsieur de Fontgirond. »

— Bien, madame la maréchale.

Hennissard se retira un peu mortifié ; jamais on n'avait osé lui faire une observation sur son service ; mais la maréchale duchesse d'Arcole n'était pas tout le monde, et, en somme, la vénérable douairière avait raison. À l'avenir, il ferait attention et supprimerait la fâcheuse conjonction qui pouvait donner prise aux mauvais propos.

Précisément, à quelques jours de là, il y avait comédie chez la princesse Palatoff. La fine fleur du monde diplomatique, de l'aristocratie et des clubs était là, massée dans le premier salon, pour admirer l'entrée ; et l'aboyeur, poudré à frimas, en grande tenue de gala, avec l'épée d'acier au côté, annonçait tout le Gotha et tout d'Hozier. Soudain, il aperçut la marquise de Chabrand qui arrivait comme un grand

lis, moulée dans une toilette diaphane en tulle-dentelle bleu pie avec incrustations de grandes fleurs Louis XV, et nœuds de satin vieux bleu, à aiguillettes d'or. Immédiatement, l'aboyeur se souvint de la leçon de la maréchale, et d'une voix tonnante, il cria :

— Madame la marquise de Chabrand ! Là, il respira, et, après un silence, ajouta, toujours sur le même ton :

— Monsieur de Fontgirond !

La galerie fut agitée par les transports d'une joie délirante, et la marquise devint pourpre, car il n'y avait qu'un malheur… M. de Fontgirond n'était pas là.

# LE CONSTAT

Au revoir, ma Lolotte chérie.

— Au revoir, mon Jules. Tu sais que nous allons au spectacle avec M. le comte Douillard ; ne sois pas en retard pour le dîner.

— Je fais ce soir au bureau deux heures supplémentaires. Travail pressé. Mais je serai là, sans faute, à sept heures et demie. Pour rien au monde je ne voudrais faire attendre M. le comte.

Là-dessus, M. Tapinois prit une serviette bourrée des documents les plus importants, embrassa Charlotte sur le front, et partit vers le ministère de l'intérieur, où il était expéditionnaire. À peine avait-il tourné la rue que madame Tapinois, légère, légère, endossait un boléro de toile bleu pastel, galonné de grosse soutache de coton blanc, sur une chemisette de linon blanc, coiffait une capeline en paille thé drapée d'un énorme nœud de ruban vert myrrhe et posée sur une couronne de coquelicots mélangés de folle avoine ; et, après s'être inondée de chypre, se dirigeait vers le quartier Marbeuf.

Quant à M. Tapinois, il entra au ministère de l'intérieur par la rue Cambacérès, mais il en ressortit quelques minutes après par la rue des Saussaies, après avoir laissé sa serviette sur son bureau, plus un vieux chapeau qu'il sortit d'un placard et qu'il posa bien en vue sur la cheminée, pour faire croire à sa présence effective dans quelque bureau voisin. Le truc est vieux, très connu, mais on n'a encore rien trouvé de mieux pour le remplacer.

Une fois dans la rue des Saussaies, il hésita un moment ; puis il prit résolument le chemin du domicile conjugal, rue Miromesnil. Il entra furtivement, renifla, non sans un sourire sarcastique, les effluves de chypre qui s'étaient répandus dans l'antichambre, puis il pénétra dans la chambre de sa femme, notant le désordre accusateur du peignoir jeté en hâte sur la chaise-longue, des eaux de toilette et des petits meubles intimes non vidés. Tout indiquait un départ « en bombe ». Alors, il alla à l'armoire à glace, qu'il ouvrit, souleva une pile de mouchoirs et, après avoir tâtonné, trouva, dans la batiste, un mot au crayon qu'il lut :

*Demain jeudi, à trois heures, chambre 27, hôtel du Petit-Boccador, rue Boccador.*

— J'en étais sûr ! s'écria-t-il triomphant. Ah ! la rosse !

Alors, il s'assit pour bien réfléchir, tout en passant ses petits doigts maigres dans sa barbe rousse et hirsute. Ah ! le comte Douillard le croyait vraiment bien naïf ! Est-ce qu'il s'imaginait vraiment qu'il ne s'était pas aperçu de la cour qu'il faisait à Charlotte ! Mais tout le monde s'en était aperçu, même le petit cousin Gustave, un élève en médecine, presque un enfant, qui avait dit un jour à M. Tapinois : « Je n'ai pas de conseil à vous donner ; mais, à votre place, je me méfierais du comte Douillard. » Il avait deviné juste, ce petit. Et le comte offrait tout le temps des loges de spectacle, des bons dîners au restaurant, des petits cadeaux « pour témoigner son estime à la femme de son meilleur employé », car le comte Douillard était en effet, son chef de division. Dernièrement, on avait dîné aux Champs-Élysées : Tapinois avait laissé tomber sa serviette et, en la ramassant, il avait vu, de ses yeux vu, le petit pied de Charlotte posé sur le gros soulier verni du comte. Il avait le pressentiment qu'ils se donnaient des rendez-vous dans l'après-midi, tandis que lui, Tapinois, était à son bureau. Maintenant il avait la preuve écrite ; il

connaissait l'heure et le lieu de l'adultère. Qu'allait-il faire ?…

Il avait chaud ; il essuya son front, où perlaient des gouttes de sueur, et se mit à marcher dans la chambre avec agitation. D'ailleurs, son cœur n'éprouvait aucune souffrance, et, au fond, la trahison de Charlotte le laissait parfaitement indifférent. Non, ce qui lui produisait une tempête dans son crâne cornu C'était la question de savoir s'il fallait, oui ou non, pincer le comte Douillard en flagrant délit.

Il y avait du pour et du contre. D'un côté, le comte pouvait se fâcher, cesser ses visites très rémunératrices, et se venger sur l'employé en le faisant révoquer. C'était un point de vue. Mais n'était-il pas, au contraire, cent fois plus probable que le richissime comte Douillard, marié, père de famille, officier de la Légion d'honneur et chef de division à un ministère, aurait tout intérêt à étouffer le scandale ? Une fois le flagrant délit bien et dûment constaté par le commissaire de police, on tenait le haut personnage, on pouvait le faire marcher, obtenir les palmes académiques et franchir, grâce à lui, rapidement les échelons de la hiérarchie administrative, et, qui sait, arriver peut-être à être attaché au cabinet du ministre, Quel rêve !

Et tout cela, grâce à quelques pâmoisons illégitimes de madame Tapinois. En somme, est-ce que les maris, nantis d'une femme possible, ne sont pas tous trompés. Y a-t-il à cela l'ombre d'un ridicule, surtout quand on sait exploiter la situation au mieux des intérêts du ménage ? Oui, oui, décidément, il allait pincer le comte Douillard. Ah ! on allait rire et s'amuser, Chacun son tour !

Le cœur tumultueusement ému à l'idée des hautes destinées qui l'attendaient, grâce à son idée géniale, M. Tapinois se rendit chez le commissaire de police afin de requérir ses services. À tout hasard, il se garda bien de prononcer le nom du comte Douillard, dans la crainte que sa situation au ministère ne refroidit le zèle du fonctionnaire, et se borna à montrer le billet non signé comme preuve que sa femme le trompait avec un inconnu dont il désirait précisément connaître le nom, afin d'exiger de lui la réparation due à un galant homme.

— Monsieur, je prends mon chapeau, et je suis à vous, dit le commissaire. Ah ! j'oubliais mon écharpe. Il suffit que je l'aie dans ma poche. Maintenant, où allons-nous ?

— À deux pas d'ici, rue Boccador.

— Marchons.

Chose curieuse, M. Tapinois avait l'air de se rendre plutôt à une partie de plaisir, et ne paraissait éprouver aucune angoisse.

— J'ai vu bien des maris dans votre cas, disait le commissaire, car les constats d'adultère sont, j'ose le dire, ma spécialité ; c'est le quartier qui veut ça. Eh bien, monsieur, jamais je n'en ai vu avoir votre calme et votre sérénité. Je vous admire.

— Monsieur le commissaire, la vengeance est douce au cœur du mari outragé ; et puis, quand un homme a sa conscience pour lui, il est bien fort.

— Ça, c'est vrai, opina le commissaire ; mais c'est égal, il y a des gens qui ne peuvent commander à leurs nerfs. Enfin, avec vous, au moins, je suis tranquille, et je suis sûr que tout se passera convenablement, comme entre gens comme il faut, et sans violences inutiles.

— Oh ! je vous le promets.

On traversa côte à côte les Champs-Élysées, et on monta l'avenue Montaigne. Le temps était superbe et le soleil semblait sourire aux projets ténébreux du machiavélique Tapinois. À l'avance, il jouissait de la tête qu'allait faire son chef quand le commissaire lui demanderait ses nom, prénoms et qualités, qualités surtout ! Et après, une fois

l'adultère constaté, pendant que Lolotte se rhabillerait, on causerait avec le comte Douillard ; on ferait ses petites conditions, on estimerait à sa juste valeur l'étouffement de l'affaire ; si la parole est d'argent, le silence est d'or. Et M. Tapinois eut toutes les peines du monde à rentrer un joyeux ricanement qui lui montait du cœur aux lèvres.

On arriva à l'hôtel du Petit-Boccador, et, après avoir montré un bout d'écharpe à la patronne consternée, le commissaire, suivi du mari, monta à la chambre 27.

Il frappa :

— Au nom de la loi, ouvrez !

Il y eut un silence, puis des bruits de pas, des chuchotements, et, enfin, un homme en pantalon et en chemise se décida à ouvrir. Cet homme, c'était Gustave, l'étudiant en médecine ! À sa vue, M. Tapinois fut envahi par un accès de colore folle et se précipita à poings fermés sur le jeune homme.

— Voyons, voyons, monsieur, intervint le commissaire. Ce que vous faites là n'est pas correct. On ne saurait se faire justice soi-même et la brutalité ne prouve rien. Vous m'aviez tant promis d'être calme et courtois.

Alors, M. Tapinois abandonna son rival et, se tournant vers le magistrat, il répondit avec une voix cassée, la voix d'un homme qui voit tout à coup s'effondrer tous ses projets, sombrer toutes ses espérances :

— Ah ! monsieur le commissaire, ce n'est pas celui-là, que je voulais pincer !

# LES PETITS PAPIERS

Du mariage de « tante Yolande », la sœur cadette de sa mère encore toute jeune, Lilette Corbière avait conservé un souvenir assez vague. Entrée dans l'église de Saint-Philippe-du-Roule au son d'une marche solennelle, quête compliquée à la remorque d'un petit potache, garçon d'honneur intimidé et peu débrouillard, derrière un suisse gigantesque qui lui donnait un peu l'impression d'un polichinelle sacré, discours d'un vénérable vieillard coiffé d'une espèce de mitre en drap doré, puis un interminable défilé dans la sacristie, un tas de gens qui embrassaient, congratulaient, s'inclinaient devant les mariés dans un brouhaha de voix, dans un bruissement de conversations particulières peu en rapport avec la sainteté du lieu. Tout cela s'estompait, assez flou, dans les brumes d'un passé lointain, mais ce qui était resté très net dans l'esprit de Lilette, c'était une certaine lettre arrivée à sa mère, madame Corbière, quelques jours après la cérémonie.

On était à table, et sa maman, en ouvrant la lettre de « tante Yolande » y avait trouvé quatre petits morceaux de papier blanc qui étaient tombés dans l'assiette à dessert. Lilette avait été très surprise. Est-ce que la mode était maintenant de fourrer des bouts de papier dans les lettres qu'on écrivait aux femmes sérieuses ? Si, elle, Lilette, s'était permis une pareille incartade, Mrs Jackson, la gouvernante, l'aurait certainement punie et très probablement privée de dessert. Alors, pourquoi M. et madame Corbière riaient-ils, au lieu de s'indigner du sans-gêne de la jeune mariée ? N'y pouvant plus tenir, après avoir posé à sa petite cervelle une foule de questions restées sans réponse, Lilette un peu rouge, se décida à demander tout à coup :

— Maman, pourquoi y a-t-il des petits papiers dans la lettre de tante Yolande ?

— Quels petits papiers ? mon enfant, répondit madame Corbière d'un air contraint. Je ne sais pas ce que tu veux me dire…

— Mais si. J'ai parfaitement vu quatre petits papiers qui tombaient de l'enveloppe quand tu l'as décachetée. Tiens ! Regarde. Ils sont encore dans ton assiette.

Il n'y avait pas moyen de nier. Madame Corbière intervint :

— C'est un pari que nous avons fait avec ta tante, un pari qui ne regarde pas les petites filles.

— Mais j'ai le droit de savoir, moi, sans cela je fourrerai aussi des petits papiers dans toutes mes lettres. D'ailleurs, quand ma tante reviendra de son voyage de noces, je l'interrogerai, et je saurai tout.

Les parents se consultèrent du regard et comprirent que l'explication était impossible à éviter.

— Eh bien, dit madame Corbière, il avait été convenu avec Yvonne que, le lendemain de son mariage, elle nous écrirait si son mari Jacques avait beaucoup… beaucoup causé avec elle, pendant la nuit, s'il était… en train, spirituel, aimable ; et chaque causerie devait être représentée par un petit carré de papier. La lettre de ce matin nous apprend qu'elle a eu quatre… conversations avec son époux.

— Mais, insista Lilette, pourquoi ne vous a-t-elle pas écrit simplement : « J'ai causé quatre fois avec Jacques » ?

— Parce qu'une lettre peut se perdre, et qu'en général ces détails intimes sur le caractère ne doivent pas sortir de la famille, la divulgation du plus ou moins de… loquacité du mari pouvant amener des

froissements, des susceptibilités, même des brouilles de ménage. Voilà pourquoi, avec Yvonne, nous étions convenues de ce mode de correspondance.

— À chaque conversation, un petit papier ?

— Oui, mon enfant.

Ces explications assez peu précises avaient paru suffisantes à la petite Lilette et elle n'avait pas questionné plus avant ; mais depuis, avec les années venues, elle avait pensé bien souvent à la lettre de tante Yvonne, et, jamais, elle n'avait pu voir pendant le carnaval les confetti blancs voltiger dans les rues ou au théâtre, la neige tourbillonner ; en tombant du cintre, sans songer aux petits carrés de papier qui symbolisaient les conversations successives entre mari et femme.

Et voilà qu'à son tour l'heure était arrivée de marcher en belle robe blanche vers l'autel de Saint-Philippe-du-Roule, au son des orgues majestueuses, d'écouter le discours de l'évêque, et de recevoir les accolades amicales à la sacristie. Le marié était le marquis de Castel-Chambord, gentilhomme portant un des plus beaux noms de France, et content de redorer son blason avec les bons écus des Corbière. Il était un peu chauve, un peu ventripotent, et avait depuis quelque temps doublé ce tournant de la vie

qui conduit à la seconde jeunesse – ô euphémisme ! – mais le titre de marquise avait séduit Lilette, et les parents et amis avaient déclaré qu'elle faisait un « superbe mariage ». De fait, tout le livre d'or des salons, tout le Gotha et même tout le Golgotha avaient défilé dans l'église Saint-Philippe, à la suite des polichinelles sacrés, toute la crème, et tout le gratin. Mettez de la crème sur du gratin, et vous n'aurez encore qu'une idée imparfaite de l'assemblée élégante qui avait « inondé les portiques » comme disait cet inconscient Racine.

Après le lunch, dans le petit hôtel Corbière, Lilette monta dans sa chambre de jeune fille pour endosser un costume tailleur, car on devait partir pour l'Italie, avec arrêt à Marseille, Monte-Carlo, Gênes, Rome, Florence, Venise et Naples, le voyage traditionnel. De son côté, le marquis de Castel-Chambord avait endossé un complet quadrillé, sur fond crottin, dont la nuance n'avait pas été choisie à la légère.

— Rendez-la heureuse, dit M. Corbière, très ému en embrassant son gendre.

— Ménagez-la, dit madame Corbière, en humidifiant de ses sanglots la joue de sa fille. Elle est encore si jeune, si naïve, si inexpérimentée ! C'est une perle que je vous confie…

— Oui, oui, adieu, comptez sur moi, fit le marquis désireux d'abréger cette scène prévue et toujours un peu ridicule.

— Tu écriras de Marseille, fit encore madame Corbière.

— Oui, c'est entendu, et tu sais, maman, je ferai comme tante Yvonne, je n'oublierai pas les petit papiers.

La maman ; à ce souvenir évoqué, ne put s'empêcher de sourire, à travers ses larmes, tandis que le marquis de Castel-Chambord, un peu inquiet, aurait bien voulu questionner au sujet de ces mystérieux petits papiers. Il n'en eut pas le temps, le domestique ayant annoncé que le coupé était avancé. Il y eut de nouvelles étreintes déchirantes, de nouvelles recommandations passionnées, puis la voiture prit au grand trot le chemin de P.-L.-M.

Hyménée ! Hyménée ! Cantate numéro vingt-deux.

Le surlendemain, une lettre arrivait de Marseille, à l'heure où l'on était à table, comme jadis celle de « tante Yvonne » ; madame Corbière décacheta avec empressement l'enveloppe de Lilette, mais, cette fois, ce fut une véritable pluie de petits papiers qui tomba

dans l'assiette à dessert. La maman compta ; il y en avait trente-sept !

— Trente-sept petits papiers ! s'écria avec terreur la maman, mais ce marquis de Castel-Chambord est un monstre ! et devrait s'appeler de Sade. Mais il va nous tuer notre Lilette.

— Trente-sept, dit M. Corbière avec scepticisme. C'est bien invraisemblable, et je ne crois pas notre gendre capable d'aussi belles prouesses.

— N'importe, continua madame Corbière, je veux en avoir le erreur net. Et, séance tenante, elle télégraphia :

Marquis de Castel-Chambord,
Hôtel du Belvédère, Marseille.

« Trouvé dans la lettre trente-sept petits papiers. Très inquiets. Voudrions savoir ce qu'ils représentent.

» Corbière. »

Quelques heures après, la réponse suivait :

« Rassure-toi, maman ; petits papiers représentent pas ce que tu croyais. Voulu seulement imiter la neige, comme dans un théâtre, c'est-à-dire le

seul phénomène que j'aie encore rencontré dans mon voyage glacé.

» Lilette. »

# COUPS DE BROSSE

Le soleil commence à sourire. On sent, comme a dit le poète, que Dieu

Prépare, en secret, le printemps…

et la vie extérieure s'accuse. Les fenêtres, ces yeux des maisons, se rouvrent à nouveau sur la rue, nous permettant de plonger des regards indiscrets dans les appartements mystérieux et jusqu'ici hermétiquement clos ; on entrevoit des salons luxueux, des alcôves fanfreluchées, des cabinets de toilette où miroitent, dans un lointain prestigieux, toutes sortes de petits ustensiles brillants, tout un jeu de flacons, toutes espèces d'appareils. Et parfois quelque gracieuse silhouette, jadis devinée seulement derrière les rideaux du vitrage, daigne apparaître, en pleine lumière matinale, sur l'appui du balcon, avec les cheveux épars, le teint naturel, et le simple appareil d'une beauté qui vient de s'arracher péniblement au sommeil, et qui regarde le ciel, non pour connaître l'avenir, mais pour savoir quelle robe il faudra mettre l'après-midi.

C'est ainsi que, ces jours derniers, j'ai enfin aperçu ma voisine d'en face, une petite brunette, potelée comme une caille, le torse, où pointaient d'agréables rondeurs, moulé dans une sorte de dalmatique en velours crème, avec application de vraies guipures, et rebrodé de fleurs vieillottes du plus pur Louis XVI. Elle aspira un moment les effluves tièdes de la rue, s'étira comme une panthère qui vient de faire sa méridienne, puis, m'ayant aperçu qui la lorgnais avec une évidente satisfaction, elle se retira vivement, car ma petite voisine n'est pas une femme de fenêtre. Dumas fils l'aurait classée, sinon dans les femmes de temple, du moins dans les femmes d'intérieur et de foyer.

Je ne la connais pas, mais je suis maintenant renseigné sur ce qui se passe derrière le mur de sa vie privée, et cela, précisément, depuis que les fenêtres se rouvrent. C'est si intéressant de contempler un mur derrière lequel on sait pertinemment qu'il se passe quelque chose ! Mes moyens d'investigation et de renseignement étaient simples. Le matin, vers huit heures, la bonne, une grande fille maigre, sèche, aux bandeaux plats et à l'air sévère, apparaissait au balcon, et là, elle plaçait une chaise sur laquelle elle étalait, non seulement les robes de madame, mais

aussi un vêtement d'homme complet, qu'elle se mettait en devoir de brosser.

Or, je les connaissais, ces vêtements d'homme : une ample redingote à revers de soie, ornée d'une rosette exotique, redingote longue, sérieuse, faite pour couvrir le dos d'un homme mûr, important, étranger peut-être, mais assurément cossu, car le drap était fin et la coupe sentait le bon faiseur. Le gilet, de même étole, accusait également de plantureuses rotondités, son possesseur devant bedonner, avec un de ces beaux ventres sur lequel dansent si bien les breloques riches et les cachets somptueux. Mais c'est surtout le pantalon, avec son pli vertical, qui était toute une révélation. Il était immense de taille et de fond, avec de toutes petites jambes arquées, et le dessin, à damier noir et blanc, qui fit fureur vers la fin du Second Empire, me fixait absolument sur l'âge du bonhomme.

— Un pantalon à carreaux, c'est un meuble indispensable chez un homme élégant, disait Eugène Chapus, ce maître en compétence vestimentaire.

La camériste nettoyait ce costume masculin avec résignation, paisiblement, comme un devoir. La brosse montait et descendait, d'un mouvement rythmé et isochrone le long du drap, mais sans re-

cherche, sans soins méticuleux, sans consciencieuses explorations dans les plis. C'était fait à la va-comme-je-te-pousse, à la bonne franquette, et, pendant ce travail, la servante conservait son masque grave, sa bouche mince, plissée, avec une petite moue de mépris et d'ennui.

Puis les vêtements rentraient dans la chambre, et vers les dix heures, ma voisine apparaissait, à son tour, au balcon, mais combien triste elle aussi C'est là qu'elle se détirait, avec des bâillements nerveux, avec des bras nus qui semblaient s'élever en pleine détresse vers le ciel désolé. Par exemple, le teint était frais et les yeux reposés ; la nuit devait être calme, trop calme, et le gros monsieur bedonnant, aux petites jambes courtes, ne devait pas être le Roméo idéal, si j'en jugeais par la scène du balcon. C'était un amoureux de tout repos, et qui payait bien, celui, par conséquent, que les femmes détestent d'instinct parce qu'elles sentent qu'elles sont sous sa dépendance.

Notre ennemi, c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Et je philosophais sur tout cela, me figurant la tête du gros monsieur affalée sur l'oreiller, avec des

mèches grises éparses, teintes peut-être, et ronflant à côté de cette jolie brunette, aux lèvres pourpres, aux prunelles pailletées, faite pour l'amour comme les toutous pour marcher nu-pieds, qui, les yeux grands ouverts, faisait pendant la nuit des réflexions plutôt mauves, et calculait mentalement, en manière de consolation, l'argent qu'elle avait placé, depuis le premier janvier, au Crédit Lyonnais.

Un matin, j'eus une surprise. La camériste ne brossa que des corsages et des robes ; pas de redingote à revers, ni de pantalon à carreaux ! Le gros monsieur n'était pas venu. Une rupture, peut-être, ou une simple absence, pour les vacances de Pâques ? Je ne sais, mais en tout cas, la brunette apparut un peu plus tôt, vers les neuf heures et demie, fraîche, reposée, radieuse, et ayant sans doute réalisé le rêve de toute femme galante, coucher seule, toute seule, dans le grand lit, jambe de-ci, jambe de-là. Enfin seule ! Cela dura deux jours ainsi, la brosse de la camériste n'ayant plus à nettoyer que les vêtements de la maîtresse.

Puis, avant-hier, j'eus un nouvel étonnement. La femme de chambre apparut avec un beau dolman bleu de ciel, sur lequel des soutaches d'argent indiquaient le grade de lieutenant ; il était tout mince, ce

dolman, et accusait une taille d'une rare élégance ; et, avec le dolman, il y avait une large culotte garance ; à bande bleue, immense aux cuisses, serrée au jarret, une de ces culottes-crinoline qui sont le dernier cri de Saumur. Ces culottes-là, toutes neuves, devaient avoir galopé, au Grand-Palais, sur l'arène du Concours hippique, et qui sait, peut-être gagné le Prix de « la Coupe ». Et il fallait voir la figure de la femme de chambre, éclairée par un sourire énigmatique, tandis qu'elle brossait avec amour l'uniforme de la cavalerie française, passant entre les boutons d'argent, se glissant sous les pattes des épaules, effleurant soigneusement les galons de grade à la hongroise. On eût dit que la maussade servante de jadis vibrait d'une jubilation intérieure.

Puis, tout rentra dans l'appartement, et à onze heures seulement, je vis apparaître au balcon ma brunette, les cheveux en broussaille, les yeux meurtris, les joues zébrées de petites fibrilles roses, comme si elles avaient été mordues, ou rudement frottées par le poil de quelque moustache conquérante. Elle se traîna jusqu'au balcon, comme si elle pouvait à peine se soutenir, et là elle s'affala sur la chaise des habits, les yeux perdus au loin, comme poursuivant un rêve intérieur. Elle resta ainsi long-

temps et, parfois, une secousse nerveuse l'agitait de la tête aux pieds, comme si elle eût reçu la décharge d'une pile électrique. Enfin, elle se releva, très lasse, tandis qu'un rictus faunesque retroussait bizarrement la commissure de ses lèvres, et elle rentra chez elle de son pas traînant. La fenêtre se referma.

Le gros monsieur était-il-parti définitivement ?

Le lieutenant avait-il pris sa succession ? Hélas ! ce n'était qu'un intermède sur cette terre d'ennui, un caprice de passage, sans veille et sans lendemain, car, ce matin ; j'ai vu reparaître la redingote à grands plis, le gilet pour gros bedon et le pantalon court-sur-patte que la femme de chambre rebroussait de son geste morne de somnambule, absolument désintéressée d'une besogne fastidieuse.

Et, à dix heures, à son tour, la pauvre brunette vint respirer, aussi triste, aussi découragée que jadis, et étirant, à nouveau, ses beaux bras nus, en pleine détresse, vers le ciel désolé.

Que de choses dans un coup de brosse, et pour l'observateur, quelle drôle de chose que la vie !…

# EUPHÉMISME !

Après la rude campagne que le capitaine Bourqueval avait faite avec ses spahis et ses marsouins au Sénégal, il n'avait pas été fâché d'être nommé à Angers, ville agréable, où la proximité de Saumur permet d'évoquer des souvenirs de jeunesse, avec toute une ceinture de châteaux hospitalière, réservant le meilleur accueil aux officiers, surtout à ceux qui reviennent avec un peu de gloire coloniale.

Bourqueval, avec ses chevauchées dans le Cayor et ses pointes hardies dans le Bakel, était, en effet, une manière de héros, et son teint hâlé, sa barbe rousse, et surtout sa cicatrice au-dessus du sourcil confirmaient bien la légende qui s'était faite autour de son nom. Ce ne fut pas, d'ailleurs, sans une certaine appréhension qu'il abandonna la vie large et facile de l'Afrique pour l'existence régulière de garnison. Même sur les boulevards d'Angers, même sur le pont de la Basse-Chaîne, l'air manquait à ses larges poumons, et la hauteur des maisons lui donnait l'impression d'être un peu dans une cave. Puis

il avait fallu renoncer aux tenues fantaisistes et commodes, aux burnous de soie légère, aux dolmans de piqué blanc, au *flottard* ample, pour ré-endosser la tunique correcte boutonnée, et à haut col, pour coiffer le casque lourd avec jugulaire, et emprisonner ses jambes dans la culotte et la botte Chantilly.

Mais tout cela n'était rien encore, s'il n'y avait pas eu les corvées mondaines. Oh ! l'obligation d'assister ficelé, sanglé, ceinturonné, aux grands dîners de la Division, d'aller dans les châteaux environnants figurer dans des matinées, dans des représentations d'amateurs, dans des cotillons où il devait manier gauchement avec ses rudes mains habituées à brandir le sabre, toutes sortes de petits objets menus, délicats, fanfreluchés. Et les questions des vieilles douairières, désireuses d'entendre les récits de batailles, et les demandes indiscrètes des jeunes filles sur la vie et les mœurs africaines, avec un tas de banalités et de lieux communs, qu'il fallait débiter à la troisième position, avec le sourire sur les lèvres et la bouche en chose de poule ! Il n'y avait pas à dire, on se l'arrachait, le vaillant Sénégalais ; il était de toutes les fêtes, de toutes les réunions. Volontiers on eût ajouté sur les invitations : « Nous aurons le capitaine Bourqueval. » Il faisait recette au-

tant que Coquelin cadet, et cela n'allait pas toujours sans quelques inconvénients.

Déjà, le jour de son arrivée à la Division, comme il avait copieusement déjeuné au mess, après avoir avalé force verres du petit vin blanc du pays, il avait tout à coup éprouvé le besoin « d'évacuer le superflu de la boisson », comme disait Molière ; et, ayant aperçu un de ces anciens soldats d'infanterie de marine, qui portait la médaille coloniale et était de planton devant la guérite, il s'était approché de lui et lui avait dit :

— Écoute, mon brave, moi, je t'ai conduit au feu ; toi, tu vas me mener à l'eau.

Mais le soldat n'avait rien compris, ou, peut-être, ne connaissait pas suffisamment la topographie. Bref, le brave Bourqueval avait été obligé de monter à la réception du grand chef, sans avoir satisfait aux lois de la nature. La réunion militaire était très brillante, car la noblesse du pays tenait à affirmer ses sentiments tumultueusement enthousiastes en faveur de l'armée, et notre capitaine, très entouré par les jeunes femmes et les jeunes filles, très fêté, très questionné sur le Cayor et le Bakel, commençait à se sentir très sérieusement mal à l'aise. Enfin, il put échapper au cercle froufroutant qui l'entourait,

et, avisant un vétérinaire qui avait une bonne figure, sous sa tignasse grisonnante, il l'entraîna dans un coin.

— Mon cher camarade, vous qui paraissez connaître la maison… ne pourriez-vous pas m'indiquer… un petit endroit où je puisse… m'isoler un instant…

— Vous voulez vous laver les mains ?

— Oh ! non, je viens de chez moi, et je suis resté ganté ; mais j'ai déjeuné au mess avec messieurs les dragons, on a porté pas mal de toasts avec ce sacré petit vin de Saumur, et…

— Parfaitement. Vous voulez vous laver les mains, reprit avec autorité le vétérinaire. Venez avec moi.

Il dirigea le capitaine vers l'escalier et lui montra une petite porte, dissimulée derrière une tapisserie, en ajoutant simplement :

— C'est là.

— Merci, mon cher camarade. Vous ne vous doutez pas du service que vous me rendez.

— Si, si, je m'en doute parfaitement. Comme nous chantait Thérésa, un jour, dans une tournée à Laval :

Mes enfants, j'ai passé par là !…

Donc, allez vous laver les mains.

Décidément, il y tenait. Bourqueval disparut derrière la petite porte ; puis, rasséréné, dispos, sinon meneur, du moins plus léger, il fit une rentrée triomphale dans le salon. Comme il retrouvait son vétérinaire, qui lui demandait en souriant : « Ça va mieux » ? il le prit par le bras et répondit :

Oui, ça va mieux ; mais il y a une chose qui m'intrigue : pourquoi m'avez-vous parlé, avec cette insistance, de me laver les mains !

— Mon cher camarade, vous arrivez du Sénégal, et vous n'avez, je le constate, aucune idée des usages ni des préjugés du pays. Ici, sous des apparences enjouées, et malgré le fameux proverbe sur les Angevins et les Angevines, qu'on rappelait récemment au procès Cornulier, on est excessivement prude et collet-monté. Au lieu de vous adresser à moi, dans le cas pressant où vous vous trouviez, vous auriez demandé le renseignement à quelque châtelain, ou même à quelque jeune officier frais émoulu de l'école, vous auriez été fort mal vu, et cela eût produit le plus fâcheux effet.

Diable ! dit le capitaine Bourqueval. Que m'apprenez-vous là ?

— La stricte vérité. Ainsi, quand vous vous retrouverez dans une situation semblable, employez n'importe quel euphémisme ; dites : « Je voudrais bien… me rafraîchir » « Je voudrais bien me donner un coup de brosse », ou comme je vous l'ai répété à plusieurs reprises : « Je désirerais me laver les mains. » Cette dernière phrase a une grande supériorité sur les autres, en ce sens qu'elle permet de vous ouvrir tout naturellement l'accès du cabinet de toilette, où, ensuite, vous vous débrouillez comme vous l'entendez.

— Ah ! dans la brousse, nous ne faisions pas tant de façons, soupira Bourqueval, Enfin, je vous remercie quand même, et je tiendrai compte de vos bons avis.

Quelque temps après, le capitaine était invité à un grand dîner, suivi d'un cotillon, à Précy-Bussac, près de Lion-d'Angers, un des plus beaux châteaux du pays. Prévoyant une longue station dans une atmosphère chaude, avec une douloureuse séance d'immobilité, il voulut faire, au préalable, sa provision de grand air et d'exercice, et parcourut à cheval, en fumant sa pipe, les seize kilomètres qui séparent Angers de Précy-Bussac. Il arriva tout en sueur, un peu poussiéreux, mais, bah ! le général de Gallifet

n'a-t-il pas dit : « Un cavalier peut être crotté et couvert de poussière. Il n'est jamais sale. » Il conduisit son cheval à l'écurie, se fit donner un coup de brosse sommaire par le palefrenier, et monta l'escalier de marbre qui conduisait au château. Sur la terrasse, il aperçut mademoiselle Éliane de Précy-Bussac, qui s'empressa d'accourir au-devant de lui…

— Bonjour, illustre capitaine ! Comme c'est gentil à vous d'être venu ! Toutes mes petites amies m'ont déjà demandé si l'on vous verrait, et se font une joie de pouvoir contempler le brave guerrier qui s'est couvert de gloire là bas.

— Mademoiselle, vous êtes trop bonne, dit Bourqueval en s'inclinant, un peu gêné, et plus intimidé que s'il eût été devant les cavaliers d'Amadou-Sekou.

— Mais comme vous avez chaud ! Vous êtes venu à cheval ; Voulez-vous vous rafraîchir ? Voulez-vous vous laver les mains ?

Alors, le capitaine Bourqueval se rappela la leçon du vétérinaire, et répondit avec empressement :

— Oh ! merci, mademoiselle, merci. Ce n'est pas la peine. Je me suis lavé les mains contre le mur du parc, avant d'entrer.

# JALOUSIE !

Évidemment, ce n'était pas pour son plaisir que Jacques Lanturelle passait pour la première fois la plus grande partie de l'année au château de Sérigny, (Maine-et-Loire) et ne venait à Paris que pendant un mois de printemps. Mais il avait épousé, l'an dernier, une très jolie veuve, la baronne de Primontion – Adrienne, pour ses amies – et, en vieux Parisien sceptique, ayant pas mal rôti le balai, il se méfiait de Paris comme d'un lieu de perdition, où le terrain est si propice à l'éclosion des cornes.

Il savait les facilités des promenades, la liberté immense laissée à la femme qui sort seule de deux à sept, sous le prétexte de couturier, de linger et de modiste alors qu'elle n'a « absolument rien à se mettre ». Il connaissait pour les avoir pratiqués ces petits rez-de-chaussée à deux pièces, qui s'éclairent mystérieusement dans ces rues désertes, à la tombée de la nuit, et aussi, ces hôtels hospitaliers où l'on trouve bon feu, bon gîte et… le reste. Or, en se mariant, il avait voulu mettre dans son jeu tous les

atouts pour ne pas être trompé ; il tenait à cette originalité, c'était une sorte de manie dans laquelle il entrait autant de snobisme que d'amour. Ne pas être comme tous les camarades du Cercle, comme tous ces idiots, béats de naissance et aveugles par accident dont on chuchotait les noms aux lundis de l'Opéra ou aux mardis de la Comédie-Française. Quel rêve !

Cela valait bien quelques sacrifices. Jacques avait donc épousé une veuve, qui, sans avoir atteint la quarantaine, avouait cependant un an de plus que lui, ayant atteint cette époque de la vie où la femme aime la tranquillité du foyer, la possession paisible et sans remords, les délectations charnelles légitimes et confortables, sans déguisement sous des épaisses voilettes, et sans déshabillages hâtifs en pleine journée. Il l'avait installée à Sérigny, dans le vieux château familial, sous l'œil sévère des portraits d'ancêtres, et à quatorze kilomètres d'Angers, où madame Lanturelle ne se rendait guère qu'une fois par mois, le samedi, pour les emplettes de la maison. À dix lieues a la ronde, des vieux châtelains âgés, collet-montés, et tout en Dieu, sans le moindre Chérubin ou Almaviva à redouter ; et d'ailleurs, est-ce que dans cette bonne province oisive et cancanière

tout ne se sait pas immédiatement ? Est-ce qu'il est possible de se rendre à un rendez-vous, de risquer une intrigue, de changer quoi que ce soit au programme des habitudes acceptées, sans que tout le pays ne se pose et ne vous pose des points d'interrogation formidables ?

Et voilà pourquoi le joyeux viveur de jadis, le président du Club des Braconniers, le boulevardier qui avait si longtemps proclamé qu'à la campagne « tout le monde devenait vieux, sale et bête », avait consenti à s'enfouir dans son castel et à y vivre d'une vie régulière, monotone et bourgeoise. Hâtons-nous de dire qu'il n'était pas trop à plaindre. Adrienne, avec sa haute taille restée mince, sa chevelure bronze florentin, sa poitrine en parade, ses dents éblouissantes, était encore fort agréable, et possédait une science de l'amour ainsi qu'un tempérament vibrant qu'on ne trouve jamais chez les jeunes épousées. En somme, les journées n'étaient pas autrement folâtres, et même, en tuant le petit lapin, l'heure du dîner était assez dure à atteindre, mais les nuits étaient bonnes, ce qui est quelque chose partout, mais particulièrement à la campagne.

D'ailleurs, madame Lanturelle paraissait absolument satisfaite de son sort, et lorsque, parfois,

Jacques éprouvait un vague regret en lisant, dans le journal, le compte rendu de quelque fête mondaine, de quelque première à sensation ou de quelque course brillante à Auteuil, il se disait avec philosophie : « Je sauve mon front. »

Or, un de ces jours derniers, tandis qu'il fumait sa pipe de bruyère, à la bibliothèque, suivant de l'œil les châteaux incandescents qui s'élevaient et disparaissaient dans le brasier, l'oreille bercée par le tic tac de la pendule, qui scandait les secondes de son existence paisible et grise, il aperçut tout à coup dans les cendres un papier qui ressemblait à un fragment de télégramme froissé. Avec les pincettes, il l'attira, le secoua et lut :

*Serai à Angers, hôtel habituel, samedi prochain. Comptez sur discrétion. – Stephen.*

La dépêche venait de Paris et était adressée à madame Lanturelle ! Jacques la lut et la relut, hébété, avec une petite sueur froide qui perlait à la racine de ses cheveux. Les caractères dansaient devant lui. Il y avait un Stephen qui venait de Paris voir sa femme et qui lui donnait rendez-vous à l'hôtel *habituel*.

Habituel ? Ainsi tous ses efforts, tous ses sacrifices, tous ses changements d'existence avaient été inutiles. Il était trompé comme les autres, et, sans doute, depuis longtemps. Qui sait si ce Stephen n'était pas un ancien amant, avec lequel on n'avait pas eu le courage de rompre au moment du mariage, et qu'on continuait à voir, par intermittence, le samedi… quand on allait à Angers pour les emplettes. On pouvait compter sur sa discrétion !…

Toutes ces idées tourbillonnaient dans sa tête. Il se sentait amoindri, humilié, vaincu par l'éternel féminin, par la guenon du pays de Nad, comme disait Alexandre Dumas fils, qui s'y connaissait. Dans le désarroi au milieu duquel il se débattait, il chercha le meilleur parti à prendre. Mettre la dépêche sous les yeux d'Adrienne, quand elle viendrait à la bibliothèque, et demander une explication ? Mais elle inventerait, elle se défendrait, et il ne saurait rien. Ne valait-il pas mieux la suivre, et la confondre en la prenant en flagrant délit ? De cette manière, elle ne pourrait nier. Il serra vivement le fragment de papier bleu dans son portefeuille, en prévision des pièces à fournir un jour à quelque avoué ironique et goguenard ; et comme Adrienne entrait, il lui dit,

d'une voix qui sonnait faux, bien qu'il s'efforçât de la rendre naturelle :

— Quand comptez-vous aller à Angers ?

— Mais demain samedi, comme d'habitude, mon ami.

— Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Oh ! pas du tout, fit vivement Adrienne. J'ai un tas de choses à acheter pour la maison, toute une liste, des provisions d'épicerie, du linge de table, des stores à reprendre chez le teinturier. Vous me gêneriez beaucoup et vous vous ennuieriez prodigieusement.

— Comme vous voudrez ; j'irai alors chasser, ce jour-là, chez les Fortemart.

— Vous ferez beaucoup mieux.

Chaque mot de cette conversation lui était entré en plein cœur, mais Jacques n'en laissa rien paraître. Le lendemain samedi, Adrienne montait en coupé pour se rendre à Angers, tandis que Lanturelle partait, en phaéton, chasser chez les Fortemart ; mais, en cours de route, il bifurqua sur la gare de Lion-d'Angers, sauta dans le train qui passait et, dix minutes après, il arrivait à Angers. Puis il s'embusqua derrière un kiosque de la place de la Cathédrale, ne quittant pas des yeux le porche de l'hôtel de la

Cloche, où l'on remisait toujours avec la voiture. Devant l'hôtel, Adrienne descendit, donna quelques ordres au cocher, puis remontant le boulevard, elle prit, à pied, la direction du musée, et s'arrêta devant un petit hôtel de modeste apparence, l'hôtel Watteau.

— Watteau ! songea avec rage Jacques, qui avait suivi à distance, Watteau, le peintre des fêtes galantes ! Ah ! l'endroit est bien choisi !

Il pressa le pas et arriva assez à temps pour voir le chasseur ouvrir à Adrienne le 17, au rez-de-chaussée. À son tour, le cœur battant à tout rompre, Jacques arriva devant la porte et, après quelques secondes d'hésitation, il frappa bruyamment. Un monsieur à favoris mousseux vint ouvrir, et Lanturelle lui sauta à la gorge, après avoir aperçu vaguement dans le fond de la pièce, Adrienne assise sur une chaise et les cheveux épars.

Les deux hommes avaient roulé sur le tapis, et l'homme aux favoris râlait :

— Monsieur, laissez-moi ! Monsieur, je suis Stephen… le coiffeur de la rue de la Paix…

Adrienne, une serviette sur les épaules, s'était précipitée entre les combattants, et criait désespérée :

— Mon ami, mon ami, c'est mon coiffeur, laissez-le. Vous êtes fou !

Un coiffeur ! Jacques, étonné, lâcha prise, et aperçut alors sur la table un jeu de petits flacons, un blanc et un mordoré, avec deux godets et deux petites brosses teintées de couleur bronze, et tandis qu'il regardait, médusé, tout cet attirail, madame Lanturelle disait, très rouge :

— Pardonnez-moi ; mon ami… j'ai quelques cheveux blancs aux tempes, et tous les mois Stephen vient de Paris pour me les teindre. J'aurais voulu vous cacher cela, par coquetterie ; mais je suis désespérée de vous avoir fait de la peine. Est-ce que vous allez moins m'aimer maintenant ?

Les deux époux, les yeux un peu humides, tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et, pendant ce temps, Stephen, très ennuyé, rajustait sa cravate, avant de remplir ses petits godets.

## LA DEMANDE À GABY

Au Concours Hippique, nous dit Tressac, Gaby m'avait répondu à une demande, aussi intéressante qu'intéressée :

— Non, pas maintenant. Il fait trop gris. Au ciel et tout à l'entour de moi je veux du rose. Attendons le soleil.

Moi je sais bien que si Gaby m'avait dit : « Oui », à ce que je demandais, la nuance du ciel m'eût été tout à fait indifférente – même celle du ciel de lit – mais, quand les femmes ont une idée, le plus sage est encore de l'admettre ; la discussion, je l'ai constaté de longue date, étant toujours d'une haute inutilité.

Et, dimanche matin, je recevais, au réveil, un petit mot qui sentait bon… bon !

— Cette fois, il fait beau. J'ai du soleil au cœur et dans la tête. Venez me chercher, à dix heures, pour aller au vernissage, et vous aurez ce que vous m'avez demandé. Parole de

» Gaby. »

Ah ! ce que je fus vite habillé, pomponné, avec l'inauguration d'un complet jaquette gris-chiné, dernier cri, une cravate à rehauts, noir sur rouge, catapultueuse, et un chapeau à huit reflets qu'on ne pouvait regarder sans cligner. Un éblouissement !

À dix heures moins cinq, j'arrivai chez notre Gaby, et après une demi-heure d'attente, pas plus – quand on attend, sa belle, que l'attente est cruelle ! – je vis entrer ma bien-aimée. Ce qu'elle était jolie avec sa robe en crêpe de chine gris-princesse drapée sur une pointe de guipure de Venise, et sa toque en gaze d'argent enguirlandée de roses. Et nous voilà partis, bras dessus, bras dessous, pour le Grand Palais, – entrée par la porte de l'avenue d'Antin.

L'air était pur, le ciel léger, et partout l'on voyait voltiger des plumes de tourterelle. Où donc ai-je lu cela ? Les marronniers des Champs-Élysées risquaient leurs premières feuilles d'un joli vert tendre ; les voitures montaient vers l'Arc-de-Triomphe, dans une poussière d'or.

Les femmes étaient de rose rosée
Et les amoureux avaient tous vingt ans.

Moi, j'avais dix-neuf ans, dix-huit, je ne sais plus, j'éprouvai des envies de sauter de joie, de gam-

bader comme un gamin, tandis que Gaby plus pondérée – elle s'était couchée la veille à quatre heures du matin – s'efforçait de modérer mes transports tumultueux. Mais comment ne pas manifester mon allégresse, quand, à ma nouvelle question posée, toujours la même – ah, dame, les affaires sont les affaires – ma compagne m'avait répondu, les yeux dans les yeux :

— C'est juré. Parole de Gaby.

— Aujourd'hui ?

— Oui, mais tenez vous un peu tranquille, d'ici là, grand fou !

Et je m'efforçai de faire sage contenance et de diriger consciencieusement mon amie à travers les salons de la Société nationale des Beaux-Arts. Un peu rudes les escaliers du Grand Palais ; mais, une fois qu'on arrive au premier étage, on a sa récompense. Quelle merveilleuse promenade, au milieu des Métivet, des Dubufe, des Girardot, des Lhermitte, de tous ces audacieux de l'école nouvelle, qui ont trouvé dans l'art un frisson nouveau ! Et des chairs nues, et des nymphes se tordant sous les caresses des faunes, et des maîtres de violon campant un baiser sur les lèvres de leur élève extasiée, et des moines à trogne vermeille, aux yeux libidineux et

aux lèvres sensuelles, et des frimousses voluptueusement drôles, comme celles des chauffeuses que Stewart, le peintre américain, a montrées, le guidon en main, oui monsieur, sur une automobile. Partout l'amour, mais un amour parisien, spirituel, léger, je dirais presque régence. Sous toutes ses formes, dans tous ses raffinements, dans toutes ses délicatesses, un seul sentiment s'empare de vous à la vue de ces luxuriantes et luxurieuses toiles : le Plaisir. Plaisir d'aimer ou plutôt plaisir de vivre. L'amour est plus inquiet, plus fiévreux ; la passion plus désordonnée. Ici, tout est repos, du plus parfait équilibre, et vous donne le désir de manger la vie pendant qu'elle est chaude.

Voilà ce que je m'efforçais de faire comprendre à ma compagne, qui m'écoutait en fermant les yeux, mais qui commençait à se sentir un peu lasse. Rien en effet de fatigant comme ces flâneries à petits pas dans les salles, et les longues stations debout, immobile, au cours des rencontres amicales ou devant les toiles sensationnelles. À midi, Gaby me déclara qu'elle n'en pouvait plus, et qu'elle avait littéralement l'estomac dans les talons, affirmation dont la fausseté sautait aux yeux à première vue ; mais comme je vous l'ai expliqué, je ne discute jamais

avec les femmes. Nous allâmes nous échouer à une petite table du buffet, dans le jardin de sculpture, devant Alphonse Daudet qui nous regardait d'un air mélancolique sous ses cheveux de saule pleureur, et Victor Hugo qui s'élevait tout nu devant nous dans une pose académique, mais dans un costume un peu léger pour un académicien. Le déjeuner, dans un brouhaha indescriptible, fut emporté de haute lutte. Vingt fois, après avoir inutilement hélé les garçons débordés, je me décidai à aller moi-même chercher les raviers de concombre, le jambon froid et la salade russe. Je mangeai, mais je marchai plus encore, et ce ne fut pas le déjeuner de tout repos du père de famille.

La digestion, comme la charité, a le don d'épanouir l'âme, et au dessert je reposai très tendrement ma question à Gaby. Celle-ci souleva ses paupières alanguies comme si elle eût retroussé ses jupes, et me répondit :

— À cette heure-ci ! Ce serait absurde ! Aller s'enfermer par ce beau temps-là ! Non, non ! Je veux aller aux courses de Longchamp !

Aux courses ! Bast, ce qui était différé n'était pas perdu. Il y a comme cela des infusions de thé qui sont d'autant meilleures qu'elles ont été plus long-

temps sur le feu, et je donnai l'ordre de téléphoner au cercle qu'on m'envoyât une voiture de la rue Boissy-d'Anglas. Et, tandis que la victoria roulait au grand trot vers le Bois, je continuai à dire à Gaby comme elle était jolie, désirable, exquise, charmeresse, que sais-je, un tas d'adjectifs caressants et frôleurs, un tas de phrases évocatrices qui me montaient du cœur aux lèvres, et que Gaby écoutait, je dois le dire, les yeux fermés. Je crus d'abord que c'était pour mieux en savourer la divine poésie ; mais je m'aperçus bientôt que mon amie somnolait légèrement ; le déjeuner, le mouvement de la voiture, le ronronnement de mes paroles tout cela sans doute berçait la chère créature.

En arrivant devant la cascade, il y eut un arrêt brusque qui lui fit ouvrir les yeux.

— Pardonnez-moi, me dit-elle, je me suis couchée si tard hier !

— Dormez, dormez, ma belle, dormez, dormez toujours !

— Mais non, nous voici arrivés au pesage.

Un monde fou. Toutes les chaises étaient occupées. Pendant le prix des Cars, le prix de la Coupe, le prix de l'Étoile et le prix d'Auteuil, ainsi nommé parce qu'il se court à Longchamp, il fallut déambuler,

déambuler encore et toujours, sous un soleil ardent, mais avec le torse droit et le sourire des cours sur les lèvres, car on n'a y pas le droit d'avoir l'air fatigué, et le torse doit être cambré pour mettre en valeur les robes en crêpes de chine gris-princesse. La vérité est que j'étais littéralement fourbu : quant à Gaby, elle faisait pitié ; et ce fut un vrai plaisir quand nous regrimpâmes dans la voiture du cercle. Le retour, au pas, par l'allée des Acacias ne dura guère qu'une petite heure et demie, avec des arrêts et des départs toutes les cinq minutes, capables de donner le mal de mer aux estomacs les mieux équilibrés ; et à sept heures et demie, nous arrivons enfin à Paris.

— Eh bien ? demandai-je…

— Avant dîner ! Vous n'y pensez pas !

— Mais, si… je vous assure… je ne pense même qu'à ça.

— Mon cher ami, je meurs de faim. Allons dîner au plus près, et je vous promets que nous rentrerons de bonne heure.

Au fait, mon amie avait raison. Nous partons au restaurant voisin, je commande en hâte un dîner léger, délicat et reconstituant, arrosé d'une bonne bouteille de homard ; et à dix heures nous arrivions chez Gaby. Enfin seuls !

Seuls avec une *s*, mais je fus bientôt seul, sans *s*, car Gaby m'avait demandé d'attendre dans le boudoir qu'elle fût déshabillée. Elle devait d'ailleurs me prévenir. Je m'installai dans un bon fauteuil et j'attendis longtemps, très longtemps, faisant des efforts surhumains pour ne pas m'endormir ; mais, malgré moi, je me sentais envahi par une torpeur lourde. Enfin, énervé par ce long entr'acte, je me décidai à gagner doucement la chambre à coucher. Gaby dormait dans le grand lit fanfreluché. J'essayai de la secouer ; elle ouvrit sur moi un œil hébété et rond, mais elle retomba sur l'oreiller. Alors je compris qu'il n'y avait rien à faire de cette masse inerte, sans sexe, en complet surmenage, qu'il était tout à fait inutile de lui poser une fois de plus ma demande, et je rentrai chez moi.

Au fait, qu'est-ce que je voulais donc demander à Gaby ?… J'étais si éreinté moi-même, que je ne m'en souvenais plus !…

# LE SECRÉTAIRE

Ce fut avec une véritable joie que le comte de Gobstein, ministre plénipotentiaire de première classe, apprit sa nomination à Paris comme chef de la légation représentant le royaume d'Illyrie. Jusqu'ici, il n'avait occupé que des postes assez moroses : Odessa, Stockholm, La Haye ; mais Paris, Paris c'était le rêve !

D'ailleurs, cette joie n'était rien auprès de l'allégresse de sa femme, la comtesse Olga. Volontiers elle eût chanté à Stockholm, comme Gondremark :

Si vous saviez comme c'est chose rare,
Que le plaisir en notre froid pays !…

À quoi bon avoir vingt ans, des yeux vert mer, une taille serpentine, et un teint rose, pour passer sa belle jeunesse dans des petits trous diplomatiques, côte à côte avec un bonhomme grisonnant, ministre plénipotentiaire, ce qui ne veut pas toujours dire ministre en pleine puissance ? Paris, c'était la porte du paradis mystérieux entr'ouverte, c'était le cadre né-

cessaire à son luxe, à sa jeunesse, à sa radieuse et triomphante beauté.

Et voilà que précisément, en arrivant à la légation, elle trouvait, comme dans les contes de fées, un prince charmant, en la personne du baron Stanislas d'Eilberg, premier secrétaire, grand, mince, blond, d'une élégance exquise, et avec cela le parler harmonieux et un peu chantant des hommes du Nord, un timbre de voix qui faisait de chaque mot une caresse. Au premier regard, Oméga et Stanislas sentirent l'effet irrésistible des atomes crochus et du fluide magnétique ; et, de ce jour, commença une cour aussi respectueuse que graduée, quelque chose comme la goutte d'eau qui creuse lentement la pierre la plus dure, une conquête progressive pendant laquelle on se laissait minutieusement et délicieusement vivre dans les rencontres journalières de la vie commune.

Le comte de Gobstein avait eu beaucoup à travailler, dès son arrivée à Paris, pour se mettre au courant du service, et la présence du jeune secrétaire, en possession du poste depuis quatre ans, et ayant, par conséquent, la plus grande expérience des affaires, était indispensable. On déjeunait avec lui, on dînait avec lui ; on travaillait côte à côte dans le

grand hall de la légation, tandis qu'Olga s'amusait à quelques menues broderies, qui occupaient ses doigts sans distraire son esprit, et le soir, on s'en allait ensemble dans les réceptions officielles, parfois dans les petits théâtres de genre, après un bon dîner délicat au cabaret.

Le comte de Gobstein ne pouvait plus se passer du baron d'Eilberg, devenu son plus intime ami. Il avait d'ailleurs en Stanislas cette confiance grande et forte qui caractérise ceux que Balzac appelé les *prédestinés*; et quand Olga, vers la fin de la journée, demandait à sortir :

— Ma chère amie, disait le comte, moi j'ai encore plusieurs rapports à rédiger pour mon gouvernement; mais, si vous voulez prendre l'air, sortez donc avec le baron d'Eilberg, je suis sûr qu'il sera enchanté de vous piloter et de faire avec vous un petit tour au Bois.

Alors on partait ensemble, presque couchés côte à côte, dans le grand huit-ressorts plaqué d'argent, avec le cocher et le valet de pied arborant le chapeau à cocardes et les aiguillettes d'or, livrée un peu exotique qui faisait sensation dans l'allée des Acacias. Et, dans la file des voitures qui remontait et descen-

dait de la Cascade, on lorgnait, avec le face-à-main, on s'informait de ce couple beau comme le jour.

— Qui est-ce, ma chère ?

— C'est la comtesse de Gobstein avec le premier secrétaire de la légation, le baron d'Eilberg.

— Ils sont très bien tous les deux. Est-ce que ?…

— Dame, on le dit beaucoup.

Le fait est qu'on le disait beaucoup, et cependant ce n'était pas encore. L'infiltration lente, ce qu'au Gymnase on appelait « l'enchantement », commençait à se produire, mais Olga n'avait accordé que de menus sucrages, privautés qui sont l'effleurement, le frôlement, l'à peu près aguicheur, peut-être plus exquis, plus voluptueusement raffinés que la possession complète. Quand j'étais au collège, je trouvais que le véritable dimanche c'était le samedi, avec toute la griserie de l'espérance, toute l'attente du capital intact du plaisir non entamé. Nos amoureux étaient encore à samedi, mais ils sentaient inconsciemment que l'avenir était à eux et que le dimanche était proche.

La vue du Paris printanier, si coquet, si élégant, dans sa parure émeraude, commença à bouleverser leurs sens : insensiblement leurs mains se cherchaient, leurs lèvres se rapprochaient, tandis que

leur cœur battait à tout rompre. Le comte de Gobstein, de plus en plus occupé, continuait à ne rien voir. D'ailleurs il y avait, en ce moment, un fâcheux incident de frontière qui exigeait beaucoup de tact, beaucoup d'habileté, beaucoup de clairvoyance extérieure, ce qui était peut-être nuisible à la clairvoyance intérieure. Précisément, ce soir-là, le ministre des affaires étrangères avait envoyé sa loge aux Variétés, et, au moment de partir, le comte de Gobstein reçut d'Illyrie une dépêche qui prouvait que l'incident de frontière devenait de plus en plus compliqué. Dans ces conditions, impossible d'aller au théâtre ; mais le ministre eût été désolé de priver Olga d'un plaisir.

— Ma chère amie, lui dit-il maternellement, il serait dommage que la loge fût perdue. Ce ne serait pas aimable pour Son Excellence M. Delcassé, d'autant plus que *la Veine* est une pièce très amusante. Allez aux Variétés avec d'Eilberg et amusez-vous bien.

Nos deux amoureux, après avoir un peu hésité, pour la forme, n'insistèrent pas plus qu'il n'était nécessaire et montèrent tout joyeux dans le grand landau, comme deux écoliers en vacance. La loge du ministre était une baignoire d'avant-scène, grillée, verrouillée, où l'on était absolument chez soi. Stanislas

et la comtesse s'assirent, tout près, tout près l'un de l'autre et se mirent à écouter la prose harmonieuse et suggestive de M. Alfred Capus. Que se passa-t-il dans cette mémorable soirée ? Les phrases brûlantes d'amour si vrai, que Jeanne Granier adresse à Guitry, eurent sans doute leur répercussion sur les deux spectateurs ; il est impossible de voir deux êtres s'aimer si complètement avec des étreintes si sincères et des baisers si convaincus, sans se sentir envahi par la contagion de l'exemple. Bref, la proximité du feu dégagea sans doute l'étincelle, et, aux fauteuils d'orchestre, on remarqua, non sans une pointe de malignité, que le grillage de la baignoire était resté levé tout le troisième acte. Pendant ce temps, le comte Gobstein, penché sous sa lampe, travaillait dans son cabinet, et envoyait des aperçus de haute valeur sur l'incident de frontière.

La pendule sonna minuit et demi. Déjà ! « Allons, pensa-t-il, la comtesse ne va pas tarder à rentrer. » Et il se remit au travail. À une heure, cependant, il commença à devenir vaguement inquiet. Bast ! Peut-être avait-on été prendre une tasse de chocolat dans le restaurant à la mode ? À une heure et demie, il songea tout à coup que sa femme avait pu regagner sa chambre directement. Mais non, la

chambre était déserte. Alors le comte Gobstein se mit à explorer toutes les pièces, fébrilement. Il fouilla le salon, le boudoir, la salle à manger, les bureaux, la cuisine ; il ouvrit machinalement les placards, où sa femme n'aurait eu aucune raison de s'enfermer. Il regarda derrière les tentures, sous les meubles, cherchant encore, et cherchant toujours. La comtesse Olga n'était pas là.

Une pensée terrible lui vint. Si, par hasard, les Variétés avaient brûlé ! Il prit son chapeau et courut comme un fou jusqu'au boulevard Montmartre ; mais non, le calme régnait sous les colonnades, qui datent de 1807, et le théâtre dormait sous une sérénité heureuse. Peu à peu, les restaurants de nuit se fermaient, les passants devenaient plus rares. Le comte de Gobstein, par acquit de conscience, retourna à l'hôtel de la légation, avec une vague espérance que, pendant son absence, Olga serait rentrée. Mais non, la maison était toujours vide. Alors, le vieux diplomate n'y tint plus. Il héla un fiacre qui passait et se fit conduire à l'hôtel de la Préfecture. Là, après force difficultés avec le concierge, il fit passer sa carte au préfet de police, disant qu'il avait à lui parler pour affaire de la plus haute importance, et, moins d'un

quart d'heure après, il était reçu par le haut fonctionnaire, toujours affable et courtois.

— Eh bien ! mon cher comte, qu'y a-t-il pour votre service !

— Monsieur le préfet, il m'arrive une chose épouvantable. La comtesse Olga a disparu ! Ce soir, elle a été aux Variétés, avec M. le baron d'Eilberg, mon premier secrétaire, et, depuis j'ai perdu sa trace. J'ai fouillé toutes les chambres, exploré tous les coins et recoins de l'hôtel…

Alors, le préfet, avec un fin sourire, lui demanda tranquillement :

— Avez-vous cherché sous votre secrétaire ?

# UN SEUL MOT !…

Vous connaissez de Rasté, Isidore de Rasté, celui qui a imaginé de mettre l'histoire de France en conférence à l'usage des dames. À propos de tout, et à propos de rien, il leur sert une anecdote qu'il a pillée dans Saint-Simon, Dangeau ou Bussy-Rabutin ; il en a de toutes sortes : des lyriques pour les élégiaques, des poétiques pour les romanesques, des documentaires pour les savantes et des grivoises pour les gaillardes. Avec cela, une mémoire terrifiante, ayant emmagasiné, comme un phonographe, des myriades de quatrains, d'à propos et de concetti qui sortent de ses lèvres melliflues en expectorations ininterrompues.

Je ne connais pas au monde de cuistre plus ennuyeux et plus pédant, de pion suintant davantage le vieux relent classique et « l'alma mater ». Tout lui sert de prétexte. Il trouve une femme, certain jour de réception, couchée sur son canapé pour raison de santé, et le voilà parti ! Au XVII^e^ siècle, les femmes du plus grand monde recevaient étendues sur leur lit. Et

en avant l'alcôve et le petit salon bleu de la marquise de Rambouillet.

Un cœur s'étiole dans un vase, vite il nous sort du Ronsard, avec allusions galantes :

Donc, si vous m'en croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse.
Comme à cette fleur, la vieillesse
Viendra ternir votre beauté.

Et il faut le voir dire « mignonne », avec ses yeux en boules de loto, et si bouche en chose de poule sous la barbe hirsute du normalien. Car, ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce quinquagénaire absolument laid, absolument mal habillé, peu soigné, avec des cravates qui tournent sur un col douteux, se croit auprès des femmes, absolument irrésistible. Grisé par les compliments de quelques précieuses qui se piquent de littérature, il tient volontiers, à table, le dé la conversation, prenant des temps, imposant le silence, et ne daignant parler que lorsqu'il est arrivé à éteindre autour de lui tous les entretiens particuliers, avec des ; « Permettez… Écoutez ceci, mesdames, c'est intéressant – Voilà ce que disait Scudéry…»

— Il est bien dur pour ce pauvre d'Ery ! insinuait à l'oreille de sa voisine un convive agacé.

Je l'ai vu s'arrêter net, au milieu d'une anecdote, parce que le domestique versait du vin. Un peu plus il faudrait, pour lui, interrompre le service. Et, après le dîner, il entraînait les femmes dans les petits coins, les bloquait prisonnières dans des encoignures de croisées ou des angles de pièces, et là, leur soufflant au visage son haleine moins embaumée que celle des lys, il les chatouillait par des versiculets polissons et libertins, masquant l'inconvenance sous le vernis de l'archaïsme, et risquait, sous le couvert de Vadé et de Piron quelque déclaration peu gazée et humiliante pour celle qui l'inspirait.

Or, ces temps derniers, il lui était venu l'idée, saugrenue à tout égard, de s'éprendre de la princesse Hélène de Castel-Chambord. Jamais plus aristocratique apparition n'éclaira de sa beauté radieuse nos salons parisiens. Avec sa chevelure rutilante qui auréolait son front d'un nimbe d'or, avec ses épaules divines, ornées du collier de Vénus, sa haute taille et sa démarche triomphale, elle donnait l'impression de quelque fée descendue d'un pays chimérique et exilée sur notre pauvre terre, à la suite de quelque maléfice. Le nez aquilin, le cou long, un de ces cous

faits pour la guillotine, la taille ronde, les doigts fuselés, le pied cambré, tout chez cette merveilleuse « fleur de noblesse » dénotait la race pure, le sang bleu et les origines patriciennes, sans tare ni mésalliance. Évidemment, elle avait éveillé dans l'esprit de Rasté quelque souvenir de l'*Astrée* ou de *Clélie*, et immédiatement ce nouveau Jason était parti à la conquête de la Toison d'or, oubliant, lui qui savait tout, le vieux dicton latin : *Margarita ante porcum*.

Précisément, parce qu'elle se sentait planant à dix mille pieds de hauteur au-dessus de ce rustre aux doigts maculés d'encre, elle ne voulut pas se montrer trop dédaigneuse, ni hautaine, et l'accueillit avec cette stabilité de haut ton qu'on trouve encore dans certains vieux hôtels du faubourg Saint-Germain, où l'on a conservé à l'égard des humbles les traditions d'hospitalité courtoise. Il envoya des livres avec des dédicaces flagorneuses, entourées de paraphes et d'ornements prétentieux comme en dessinent à la plume les professeurs d'écriture en mal de calligraphie ; il adressa des cartes roses pour ses conférences sur : *La psychologie féminine à travers les âges*. La princesse ne vint pas aux conférences, mais, comme jadis le bon Francisque Sarcey, elle y envoya son petit garçon Roland, un pauvre gosse qui n'avait

pas mérité ce châtiment exceptionnel ; elle ne lut pas les livres, mais les fit soigneusement couper par la gouvernante, et daigna les placer bien en évidence dans son salon, ainsi qu'il l'avait demandé dans sa lettre d'envoi ; il écrivit des vers, et l'on voulut bien admettre la licence poétique pour excuser un tutoiement du plus mauvais goût :

> Quand je t'ai vue, Hélène, d'or divin coiffée,
> j'ai senti qu'un espoir sublime et surhumain
> soudain m'enveloppait de sa chaude bouffée.
> … Et j'ai pensé mourir quand j'ai touché ta main.

Cependant, la princesse, qui était plutôt la « belle Hélène », chantée par Offenbach, que la « bonne Hélène » célébrée par Jules Lemaître, comprit qu'il fallait mettre un frein à ces divagations ridicules et, de ce jour, elle se montra moins accueillante et plus réservée. Elle n'envoya plus Roland aux conférences, et ne fit plus couper par la gouvernante les premières pages d'une grande histoire. Isidore de Rasté était étonné de ce revirement. Pourquoi n'avait-il pas, auprès de la princesse de Castel-Chambord, le même succès que chez madame X… et madame Z… qui le recevaient si bien, la première parce qu'il animait les bouts de table, la seconde

parce qu'il faisait, après le dîner, un intermède qui contait moins cher que Cadet ou Hyspa ?

Il s'obstina, vint à tous les vendredis de la princesse, incrusta son coccyx dans les fauteuils en tapisseries de Beauvais, pendant de longues heures, mettant en fuite tous les vieux amis d'enfance, tous les intimes de la petite coterie, et le ver de terre amoureux d'une étoile devint littéralement odieux. La malheureuse Hélène cherchait un moyen de se débarrasser de l'intrus, lorsque dernièrement, ayant été faire un tour chez la duchesse d'Arcole, par un vague remords de ne pas être venue à ses jeudis soirs, une seule fois depuis le commencement de la saison, elle se heurta, dans la serre, à Rasté. Immédiatement, suivant son système coercitif habituel, il la chambra, la fit reculer pas à pas sous un palmier isolé, et lui parlant dans le nez, obligea son interlocutrice à s'asseoir, prise d'une défaillance bien explicable, étant donnée la sensibilité de son nerf olfactif.

Et Isidore continuait dans une pose avantageuse, la main dans l'entrebâillement du gilet et le torse penché au-dessus de sa victime :

— Princesse, vous me désolez ; princesse, vous n'aimez plus votre pauvre poète, pour lequel vous

avez été si bonne au début. Rappelez-vous ce que disait Molière d'après Benserade :

Voua eûtes de la complaisance,
Mais il en fallait moins avoir,
Et ne pas vous mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

Et comme la princesse, rageuse, ne répondait rien, rien, rien. Rasté continua :

— Voyons princesse, je vous en supplie, répondez-moi une phrase, un mot si vous voulez, un seul mot qui me fasse connaître votre état d'âme.

La princesse le regarda bien en face, et lui répondit gravement :

— La garde meurt et ne se rend pas.

Puis, comme le conférencier historique restait médusé, elle se leva, en ajoutant :

— Vous demandiez un mot, rien qu'un mot ; eh bien, faites-vous traduire la phrase par Antoine. Vous aurez le mot.

# CAS DE CONSCIENCE

Le temps était maussade ; la promenade au Bois, même entre deux éclaircies, devenait impossible dans l'allée des Acacias, sans doute transformée en marécage, et Jacques s'ennuyait, privé de sa sortie quotidienne, avec les rencontres éventuelles, les saluts de la main échangés avec les amis, et les sourires envoyés aux belles petites.

Amours nouvelles Changer de belles…

Assis devant sa table, la tête vide et incapable de se livrer à aucun travail sérieux pendant cette heure consacrée à la promenade au grand air, il regarda machinalement son téléphone, qui brillait avec ses deux anneaux à portée de la main, et l'idée lui vint de causer avec n'importe qui, pour rompre à tout prix la solitude qui l'obsédait. Mais encore fallait-il trouver un interlocuteur ; à cinq heures de l'après-midi, en exceptant les malades, les camarades qui sont chez eux sont rares, et la conversation est difficile à établir.

À tout hasard pourtant, il appuya sur le petit bouton et sonna : Drrrrrin ! Puis, par une vieille habitude, il approcha sa bouche de la planchette, cette planchette par laquelle il avait organisé tant de fêtes, tant de dîners, tant de rendez-vous d'affaires ou d'amour, et dit :

— Hallo ! Hallo ! Voyons, mademoiselle voyons !… Ah ! vous voilà, ce n'est pas malheureux… Voulez-vous me donner la communication avec… ma foi, je ne sais pas avec qui… Non, je ne suis pas fou, seulement je m'ennuie, et cela me fait plaisir de causer.

Vous avez une jolie voix, mademoiselle. Êtes-vous blonde ou brune ? Vous dites que vous n'avez pas de temps à perdre. Je ne vous demande qu'une minute. Ah ! vous êtes brune, j'adore les brunes…

Ici, un déclenchement se produisit, et la communication fut interrompue ; mais Jacques avait entendu un éclat de rire, frais, joyeux, qui résonnait comme une cascade de perles ; il se mit à songer à cette inconnue, à cette employée, jeune sans doute, dont il ignorait tout, le nom, l'âge, les traits, la situation sociale, mais qui avait une voix agréable. Cela avait tout le prestige du mystère, toute la griserie de l'inconnu. Évidemment, la conversation n'avait pas

pu se prolonger à cette heure du courrier, en plein coup de feu des affaires, mais il y avait certainement des moments où la jeune fille était moins occupée, avant neuf heures du matin, ou bien de midi à une heure ?

Et Jacques, aussi intéressé que par une intrigue au bal de l'Opéra avec un domino, recommença la conversation, par bribes, à des heures variées. Il mit ainsi graduellement l'employée en confiance, et apprit, peu à peu ses petits secrets. Elle s'appelait Léonie Tourot ; elle avait dix-neuf ans. Elle était grande, mince et habitait avec sa mère qu'elle faisait vivre. D'ailleurs, absolument sage. Le mariage ou rien. Cette conversation quotidienne était devenue pour Jacques comme un besoin. À sa table de travail, il se sentait moins isolé, et la vue du téléphone, à côté de lui, lui donnait l'illusion qu'il y avait là une voix connue, toute prête à lui répondre. Cette illusion était d'autant plus facile que souvent, maintenant, c'était Léonie qui le sonnait et venait bavarder gentiment avec lui, entre deux moments de service.

Cent fois il fut tenté d'aller au bureau central et de tâcher de la découvrir au milieu des employées. Il eût été bien simple de demander mademoiselle Léonie Tourot ; mais n'était-ce pas tuer le rêve ? Comme

pour cette statue des *Mille et une Nuits*, cachée sous un voile, et devant laquelle tombaient enamourés, à la renverse, les fils des princes, les Kalenders, les jeunes marchands de Moussoul, quand ils cherchaient à soulever le voile, il ne fallait pas essayer de la toucher ou de l'étreindre, sous peine de la voir sinon s'évaporer, du moins devenir quelconque et vulgaire. Le charme rompu par elle-même, l'idole tuant la divinité de ses propres mains, et l'adorateur foudroyé de ne plus voir le palais enchanté, les jardins d'émeraudes, de saphirs, d'or et de nacre, se retrouvant dans un bureau téléphonique, devant un guichet et en présence d'une petite bourgeoise pauvre, en robe élimée.

Et cependant, entre ces deux êtres reliés par un simple fil conducteur, l'amitié était venue, une amitié faite de bonhomie, de confiance, d'intérêt mutuel aux petits faits survenant dans l'existence de l'autre, avec cette pénétration chaque jour plus intime et plus profonde dans les moindres détails de la vie privée. Malgré lui, Jacques s'intéressait à la vaillance de cette honnête fille qui, levée chaque matin à six heures, gagnait par un travail ardu son pain et celui des siens. De son côté, Léonie apprenait sur les salons, les courses, les cercles, un tas de belles choses

qu'elle ignorait et qui lui ouvraient un horizon nouveau sur un monde inconnu. Un beau jour la sonnette retentit.

— Drrrin !... Vous êtes chez vous, monsieur Jacques ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous ne savez pas une grosse nouvelle ! Je vais me marier.

— Ah !... et avec qui ?

— Avec N. Chambenoit, adjudant dans la garde républicaine, et médaillé. C'est un bel homme. Hein, la petite Léonie Tourot devenue madame Chambenoit ! Cela me semble tout drôle, mais c'est le désir de maman qui me répète toujours qu'elle veut me voir établie régulièrement avant de mourir. Et savez-vous quelle a été mon idée ?

— Je ne sais pas du tout, mais dites toujours.

— Eh bien, je voulais vous prier de me servir de témoin, à la mairie et à l'église.

Jacques frémit. Il se voyait déjà, dans le grand carrosse plaqué d'argent, à quatre lanternes, montant les Champs-Élysées, et s'en allant festoyer chez Gillet, au milieu des mirlitons enrubannés et des petits plumeaux en papier tricolore avec les amis côté Tourot et des amis côté Chambenoit.

— Oh ! impossible ! mademoiselle ! Mes nombreuses occupations s'opposent à ce que je vous rende ce petit service ; et puis, je me suis juré de n'être le témoin d'aucun mariage. Mais, je vous demanderai l'autorisation de faire au ménage un petit cadeau. Qu'est-ce que vous aimeriez ?

— Eh bien, une garniture de cheminée avec la pendule et les candélabres.

— Convenu. Vous aurez cette garniture.

— Oh ! que vous êtes gentil ! Ah ! vous savez, je quitte le service des téléphones la semaine prochaine.

La communication était interrompue. Jacques resta un instant pensif. Léonie se mariait. Il ne pourrait plus causer avec elle, de sa table de travail. C'était une distraction qui allait lui manquer. Fallait-il, maintenant, pousser l'aventure plus loin. Séduire une jeune fille sage eût été coupable ; mais prendre une femme mariée, cela se fait tous les jours, et il ne lui serait pas difficile de profiter de son intimité téléphonique, pour lutter avec avantage contre l'adjudant de gendarmerie médaillé. Mais Léonie était-elle jolie, désirable, valait-elle la peine de tenter l'aventure ?

Une huitaine se passa sans que la communication fut rétablie entre les deux amis.

Jacques avait envoyé une pendule de bronze où un petit amour montrait l'heure en mettant un doigt sur sa bouche, et deux candélabres où d'autres amours brandissaient une torche qui pouvait être celle de l'hyménée. Un beau matin, le domestique entra, annonçant qu'il y avait dans l'antichambre un militaire en uniforme, avec une dame, qui demandaient à venir remercier pour le beau cadeau reçu : M. et madame Chambenoit.

— Comment est la femme ? dit Jacques.

— Oh ! monsieur, jolie à croquer, trop jolie, car le militaire est déjà tout grisonnant.

Jolie à croquer ! Jacques se mit à réfléchir, effilant sa moustache soyeuse. L'occasion était bien tentante ; mais d'un autre côté, n'était-ce pas une petite lâcheté que de vouloir déshonorer ce brave gendarme, de vouloir troubler un ménage qui pouvait être heureux ; et pourquoi ? Pour un caprice peut-être sans lendemain, pour une femme qu'il ne connaissait même pas. Et son instinct de fêtard amateur de chair fraîche luttait en lui contre sa conscience d'honnête homme.

— Dois-je faire entrer ? demanda encore le domestique.

— Non… dites que je suis parti en voyage.

Et quand la porte se fut refermée sur le visiteur, Jacques se rassit à sa table, avec un regard mélancolique vers le téléphone, mais avec le sentiment d'avoir, quand même, bien agi, tout en conservant son rêve intact et impollué.

# ODOR DI FEMINA

Dans un compartiment de première classe, de le ligne P.-L.-M., un voyageur brun était déjà complètement installé dans un coin lorsque survint un autre voyageur blond qui s'assit dans le coin opposé. Les deux hommes avaient même complet de voyage élégant, même petit feutre mou, même couverture moelleuse jetée sur les genoux et surtout même petit sac de cuir russe avec fermeture de cuivre. Ils comprirent qu'ils appartenaient à un milieu social identique, et sans se connaître, il se sentirent immédiatement plus à l'aise.

Quand le train fut en marche et qu'ils furent bien sûrs de ne pas être dérangés par des importuns, – grosse maman, ornée de mioches, ou commissionnaire en vins du Midi, encombrant et vulgaire, – ils échangèrent un regard sympathique et le voyageur blond demanda au voyageur brun :

— La fumée ne vous incommode pas, monsieur ?

— Oh ! pas du tout, monsieur ; et même si vous me permettez de vous offrir une cigarette ?

Et il tendit un coquet petit étui en argent mat dans lequel le voyageur blond cueillit une cigarette turque. À son tour, ce fut lui qui sortit d'un briquet d'or, orné de pierreries, une allumette-bougie qu'il offrit tout allumée à son compagnon.

La glace était rompue ; et tandis que les bouffées odorantes montaient en spirales bleuâtres dans un gai rayon de soleil, les deux hommes se mirent à causer du Salon, du mouvement mondain, des pièces de théâtre.

— Préférez-vous le Victor Hugo de Falguière à celui de Rodin ?

— Quelle belle arrivée La Camargo a faite, hier, à Longchamp, dans la Poule des Pouliches.

— Je n'ai pas trouvé très ressemblant le « Loubet » de Sonnat. Le modèle a la figure moins pleine.

— Savez-vous que la *Petite Fonctionnaire*, aux Nouveautés, n'est pas sans mérite, si ça avait été joué comme *la Veine*, aux Variétés ? Mademoiselle Thomassin a enfin trouvé un rôle digne d'elle.

— Avez-vous remarqué les deux sœurs Piron, dans le *Roi de Paris*. Ce sont deux merveilles que ces deux ballerines ! Et la bouche de la blonde… Et les yeux bleu d'acier de la brune.

— L'autre soir à l'Épatant, dans *Isoline*, on ne savait à qui donner la pomme.

Mille souvenirs parisiens surgissaient ainsi dans leur cerveau, et établissaient entre eux deux comme un lien moral. Échos de fêtes, silhouettes de femmes exquises qui souriaient dans leur mémoire, en ayant l'air de les frôler d'un même coup d'éventail. Instinctivement, ils se rapprochèrent pour causer plus facilement et s'assirent l'un en face de l'autre. À la cinquième cigarette, on était devenu tout à fait bons amis, en complète sympathie et, tandis que le train roulait, la route paraissait courte, abrégée par les anecdotes spirituelles, les potins et l'évocation de personnages mutuellement connus. Ils n'osaient pas cependant se demander leur nom, satisfaits seulement de savoir qu'ils fréquentaient les mêmes cercles, les mêmes milieux et les mêmes gens. Incidemment, on vint à causer portique, et le rapprochement s'accentua encore, quand ils découvrirent qu'ils avaient absolument les mêmes opinions conservatrices, nationalistes et chauvines, chauvines surtout !

— Ah, l'armée, monsieur, il n'y a que ça ! c'est le dernier refuge de l'idéal, le dernier rempart contre la barbarie. Comme on a tort d'abîmer les uniformes !

des hussards en tunique, avec un casque et des épaulettes, ne sont plus des hussards. Figurez-vous que j'ai rencontré mercredi à Versailles des Saint-Cyriens, vêtus comme les pioupious, avec la cravate bleue, le képi et la capote grise ! On leur a enlevé leur beau manteau bleu à grenades de soie. Tout cela est déplorable, monsieur, déplorable.

À Dijon, tout en continuant la conversation, on descendit déjeuner ensemble au buffet de la gare. On s'installa à une petite table, après l'aloyau-purée traditionnel, on eut le temps d'avaler la tasse de café ponctuée par un verre de fine champagne ; puis, comme la cloche, retentissait, on remonta en hâte dans le compartiment qui, par chance, était resté vide. On alluma un bon cigare, on s'étendit sur les banquettes comme on eût fait sur le sofa du club, et, la digestion aidant, la causerie devint plus intime. Le blond expliqua qu'il était garçon.

Oh ! le célibat, quel rêve ! L'indépendance, la liberté, la fantaisie. Pas de foyer, pas d'ennuis, pas d'enfants. Des sensations d'oiseau sur la branche, la griserie de l'espace et du plein air.

— Permettez-moi, monsieur, dit le brun avec courtoisie, de défendre le mariage, car je suis marié. Voyez-vous, il faut craindre les amours vulgaires

comme les dîners à prix fixe ; les uns perdent l'estomac, les autres gâtent le cœur.

— Et pourquoi seraient-ils vulgaires ? Nous aussi, nous pouvons viser haut, et choisir, en braconnant dans les terres réservées du voisin ; car, monsieur, suivez bien mon raisonnement : Vous aimez une femme. Ou elle vous aime ou elle ne vous aime pas. Si elle vous aime, elle se donnera à vous sans qu'il soit besoin de la faire assister par un notaire. Donc vous auriez tort de l'épouser. Si elle ne vous aime pas, la vie avec elle serait un enfer et vous seriez trompé… Donc vous auriez tort de l'épouser.

— Mais, monsieur, comptez un peu sur l'estime, la sécurité, la possession possible et sans remords ! N'est-ce pas agréable de n'avoir qu'un bouton de porte à tourner pour avoir le bonheur, et même si vous voulez le plaisir sous la main ?

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

a dit le poète. Or, avouez que nous atteignons autrement dans le nid conjugal habité et chaud, que dans la froide garçonnière de l'adultère.

— Je ne sais pas, car le temps qui fortifie les amitiés affaiblit certainement le désir physique. Étant

donné que l'état de ménage est éternel, comprenez les délices qu'il vous réserve.

— Mais certainement, monsieur, des délices qu'on n'apprécie, qu'on ne savoure bien qu'avec le temps et l'habitude. Ainsi, vous qui parlez, qui me prouve que vous n'avez pas une liaison qui vous enchaîne ?

— Évidemment, comme tant d'autres je suis l'amant d'une femme mariée, mais ce sont des chaînes de fleurs que nous pouvons rompre du jour au lendemain, et cette certitude de liberté éventuelle agrémente l'amour d'un piment de liberté. C'est comme la rampe de l'escalier. On ne s'appuie que rarement dessus, mais on sait qu'elle est là, et cette constatation empêche le vertige.

— Monsieur, continua le brun, je connais toutes les arguties qu'on peut risquer en faveur de l'amour libre ; mais, croyez-moi, quand on a trouvé l'âme-sœur, rien ne vaut le mariage et les joies du foyer familial. Nos voluptés, pour être légitimes, n'en sont pas moins profondes, hygiéniques, savoureuses, avec les nuits heureuses, les fantaisies savantes et les réveils triomphants dans la tiédeur de la chambre toute imprégnée d'*odor di femina*. Ah ! cette odeur, monsieur, celle de la nuque aimée sous les petites mèches

mouillés par l'ardeur de la lutte, je ne saurais dire l'effet qu'elle produit sur mes nerfs exacerbés ! C'est comme une odeur fauve très spéciale à laquelle se mêlent des relents de musc et d'ambre. Je ne saurais voyager sans elle, et, en l'emportant avec moi, je diminue l'amertume de la séparation.

— Mais comment faites-vous ?

— Eh bien, puisque nous sommes dans les confidences, en partant, je coupe avec des ciseaux une petite mèche frisée sur le cou, une petite mèche toute moite de la chaleur du lit, je la place dans mon mouchoir. Cette mèche est si odorante qu'elle suffit à parfumer mon mouchoir ; alors, pendant la route, je n'ai qu'à la respirer pour éprouver une béatitude indéfinissable. Il me semble que je tiens dans mes bras mon épouse adorée.

Et le monsieur brun sortit de sa poche un mouchoir dont il se mit à humer voluptueusement et longuement les effluves, tandis que ses yeux blancs partaient vers les paradis artificiels.

— Mais, demanda le monsieur blond, permettez-moi une question : comment une simple mèche de cheveux peut-elle, à ce point, parfumer un mouchoir ?

— Monsieur, ma femme est un bouquet. Vous en doutez ? Eh bien, voyez plutôt, sentez vous-même.

Et le monsieur brun mit le mouchoir sous le nez du monsieur blond.

À son tour, celui-ci eut des yeux subitement convulsés, et, tout à coup, comme éclairé par une lueur subite, il tendit vivement la main à son compagnon de route, en lui disant :

— Ah ! mais alors, vous êtes M. Bodin-Cadart, conseiller référendaire à la Cour des comptes. Enchanté de faire enfin votre connaissance.

ÉVIDEMMENT, ça n'avait pas été sans un certain froissement d'amour-propre que Taradel s'était vu préférer Brissay. Madame de Mandal, avec le mari désagréable qu'elle possédait, avait assurément le droit d'avoir un amant, et même de le choisir ; mais ce qu'il y avait de cruel dans la situation de Taradel, c'est que, par la force des choses, il était devenu le confident.

En effet, un de ces derniers soirs, la belle Andrée de Mandal, rencontrant Taradel dans un bal, l'avait emmené dans un petit coin et lui avait dit :

— Je ne suis pas coquette, et je n'aime pas faire inutilement de la peine aux gens. J'ai longtemps hésité entre vous et M. de Brissay, mais que voulez-vous ? Au cotillon, chez les Aqua-Sacerty, il a trouvé les paroles qui grisent et les mots qui décident… et, ma foi, je lui ai absolument juré que j'irai visiter sa garçonnière, à cinq heures, mardi prochain, après le Polo. Chose promise, chose due. Si je vous avais fait une promesse semblable, je l'aurais tenue avec la

même loyauté. Donc, c'est décidé, j'irai. Par conséquent, n'étant pas femme à appartenir à deux hommes à la fois, je crois devoir vous enlever honnêtement toute espérance sur ma petite personne ; mais j'espère bien que ça ne vous empêchera pas de rester mon ami… et celui de Brissay.

Et Taradel s'était incliné, en dissimulant une grimace : on a beau être philosophe, ces confessions-là sont toujours pénibles à écouter, et la vanité de mâle évincé fait qu'on cherche les raisons physiques ou morales pour lesquelles le rival a été préféré – et ces raisons on ne les trouve jamais. Il est impossible d'admettre une minute que l'autre soit plus jeune, plus beau, plus séduisant ou plus spirituel, et il est beaucoup plus consolateur de tabler sur le mauvais goût féminin.

Cependant, ce qu'il y a de plus exaspérant en amour c'est la pensée que ce qui fait votre malheur fait le bonheur d'un autre ; cela s'appelle la jalousie.

Et Taradel, toute la nuit, se répéta que le lendemain mardi, Andrée serait la maîtresse de Brissay. Mardi, elle arriverait dans le petit rez-de-chaussée de la rue du Cirque, où il avait fumé tant de cigarettes, et Brissay aurait le droit de faire tomber une à une toutes les pièces de l'armure, de déshabiller l'exquise

madame de Mandal minutieusement et, délicieusement, de prendre ces lèvres de pourpre dont il avait eu tant envie, d'embrasser cette nuque fauve qui dégageait une si capiteuse odeur de dragée, et où des petites mèches, à reflet d'or bruni, se tordaient en révolte. Et ce joli corps satiné, aux lignes harmonieuses comme une ode, à la poitrine provocante ; deviendrait la proie d'un autre !

En dépit de son scepticisme tout en surface, cette pensée lui donnait la fièvre. Avec un cœur qui battait à tout rompre, il se figurait leurs baisers, leurs enlacements, leurs cris de plaisir et leurs pâmoisons. Des visions lascives surgissaient dans son cerveau et la nuit fut épouvantable.

Un moment, un tout petit moment, la lâche pensée lui vint de prévenir le mari, M. de Mandal, par une lettre anonyme, mais il repoussa ce projet avec horreur. Ce serait une infamie d'abuser ainsi de la confiance qu'on avait eue dans son amitié. Mais aussi pourquoi l'avoir pris comme confident ? Pourquoi ce raffinement de cruauté ?

Mais, ce qui porta son exaspération au paroxysme, ce fut la visite de condoléances que Brissay crut devoir lui faire ; le matin, avec une mine en même temps triomphante et goguenarde :

— Eh bien, mon pauvre vieux, madame de Mandal t'a prévenu. Je sais que tu es au courant. Que veux-tu ! Il faut se faire une raison ; on ne peut pas toujours gagner le gros lot à la loterie, n'est-ce pas et il ne manque pas d'autres femmes qui seront heureuses de te consoler.

Et sa phrase classique, traditionnelle, la phrase qu'Andrée lui avait déjà, dite, revenait comme un cliché : « J'espère bien que ça ne nous empêchera pas de rester bons amis. »

— Parbleu, dit Taradel, en serrant très mollement la main que Brissay lui tendait. Mais venir comme cela chez toi, à cette époque de l'année, en plein jour. Es-tu bien sûr, au moins, qu'il n'y a aucun danger ?

— Oh ! aucun. M. de Mandal est tout à son exposition canine, et il ne quitte pas la terrasse de l'Orangerie. Il ne rentrera pas avant sept heures et demie, ce qui nous donne deux heures et demie de tranquillité… et, en deux heures, on peut faire bien des choses… quand il y a une bonne volonté mutuelle.

Ça, c'était vraiment trop ! Ce Brissay dépassait la mesure, et son impertinente fatuité méritait une leçon. Taradel commença par donner pleine

confiance à son ami, en feignant un air détaché, en le comblant de ses félicitations les plus cordiales, et de ses protestations d'inaltérable dévouement ; puis, quand il fut parti, il réfléchit. Que faire ? Comment s'opposer au rendez-vous pris ? Comment contrarier les ébats amoureux ? Tour à tour, il examina vingt projets plus absurdes, plus Palais-Royal ou plus Ambigu les uns que les autres : émeute dans la rue, bombe de dynamite, intervention d'un faux commissaire, mais pour tout cela il fallait avoir recours à des tiers, et par conséquent compromettre Andrée ; or, autant que possible, il fallait éviter le scandale.

Taradel cherchait toujours, avec une tension d'esprit qui gonflait les veines de son front ; tout à coup, il fit un bond de joie, en s'écrivant :

— J'ai trouvé ! Elle sera bien bonne !

Il s'habilla presque joyeux, alla déjeuner au cercle d'assez médiocre appétit en voyant en face de lui, à une petite table, Brissay qui s'administrait un menu riche en azote spécialement cantharidé, comme un homme qui se prépare pour la lutte. Puis, il alluma un bon cigare, lut et relut dix fois le même journal, sans en comprendre un mot, et gagna péniblement quatre heures et demie. Brissay, lui, était

parti depuis longtemps, sans doute pour préparer le décor.

Du temple orné partout de festons magnifiques.

mettre des fleurs dans les vases et vaporiser les rideaux. Et il se le figure, le misérable, endossant le petit complet tourterelle, avec la chemise de soie bleu tendre.

À cinq heures moins le quart, il alla se poster place Beauvau, ayant l'air de s'absorber dans la contemplation des livres et gravures exposés par le libraire, mais ne quittant pas de l'œil l'entrée de la rue du Cirque.

À cinq heures dix, il commença à espérer qu'Andrée, au dernier moment, n'avait pas tenu parole – oh ! le lapin, le cher lapin, animal roi, cher ange ! – mais, hélas ! non ; à cinq heures un quart, Andrée apparaissait, en robe de mousseline de soie noire, toute plissée, rehaussée de dentelles Chantilly noir, dans une note sombre qui n'attirait pas l'attention. Un chapeau en taffetas coulissé, recouvert d'une épaisse voilette, dissimulait complètement le visage. Sans hésiter, comme un général qui brûle ses vaisseaux et ne veut regarder ni à droite ni à gauche, elle franchit résolument le seuil.

— Ça y est ! se dit Taradel. Maintenant, il s'agit de jouer serré.

Il laissa le temps moral ou immoral, pour les chastes effusions de l'arrivée, les résistances hypocrites, les déshabillages toujours lents, tirant sa montre et calculant le nombre de minutes nécessaires avec une précision mathématique, puis, quand il crut le moment venu, il franchit à son tour la porte de la rue du Cirque, et alla frapper trois petits coups discrets à la porte du rez-de-chaussée ; après quelques secondes d'attente, Brissay, en bannière, apparut par l'entrebâillement de la porte.

— N'aie pas peur, dit Taradel, haletant, ce n'est que moi ; mais j'arrive de la terrasse de l'Orangerie, et M. de Mandal qui sait tout, est sur mes talons. J'ai couru comme un dératé pour vous prévenir. Vous n'avez que le temps de fuir. Il n'y a pas un instant à perdre.

— Merci, mon ami, merci, répondit Brissay dont les dents claquaient d'épouvante. Ah ! quelle aventure ! Mon Dieu, quelle sale aventure !

Il referma la porte avec précipitation, pour porter la fâcheuse nouvelle à Andrée, déjà couchée ; mais à peine celle-ci avait-elle eu le temps de passer

un jupon qu'un coup de sonnette furieux retentissait à la porte, en véhémentes vibrations.

— Allons, dit Andrée, en se laissant tomber sur le lit, il n'y a plus rien à faire. Nous sommes pincés.

Plus mort que vif, Brissay ré-endossa à la hâte le petit complet tourterelle, puis il se décida à aller ouvrir.

Il trouva… un petit pâtissier qui apportait sur sa tête une manne remplie de gâteaux assortis, et qui tenait une lettre sur laquelle, il y avait écrit :

« Mes enfants,

» Je veille non seulement sur votre sécurité, mais sur votre estomac. Après les joies que vous avez éprouvées, il me semble que vous devez avoir besoin de voua réconforter. Permettez-moi de vous envoyer un petit goûter reconstituant.

» Taradel. »

Mais hélas ! les émotions avaient eté trop vives, et les amoureux n'avaient plus faim, ni de gâteaux, ni d'amour.

# LE CHAT SIAMOIS

Je m'étais rendu, nous dit Tressac, à la merveilleuse exposition féline que le *Journal* a organisée au Palmarium du Jardin d'Acclimatation, et, entré par la grande voûte vitrée de la serre, j'admirais une fois de plus la sagesse du profond philosophe ayant proclamé que Dieu avait créé le chat pour donner à l'homme le plaisir de caresser le tigre.

Il y avait dans toutes ces cages les espèces les plus variées de cet animal tant calomnié précisément parce qu'on ne le connaît pas, et qu'avec sa hautaine indépendance il préfère ne pas être connu. Basson l'a dépeint sous les plus noires couleurs, avec des accusations qui n'étaient guère dignes de ses manchettes en dentelles ; mais il a été défendu par Gantier, par Baudelaire, par Boitard qui a écrit : « Le chat n'est jamais méchant que lorsqu'il est en colère, et jamais en colère que lorsqu'il voit sa vie menacée ». De plus, le chat est musicien, oui, messieurs, il est capable de donner diverses modulations à sa voix, et toutes les nuances lui sont connues depuis le ron-

ron en pédale jusqu'au fortissimo le plus aigu, en passant par toutes les transitions notées sur la musique des maîtres. Un grand savant, Grew, a affirmé que ces dissonances qui nous agacent sont de réelles beautés qui nous échappent, faute d'une éducation musicale suffisamment développée. Peut-être est-ce la musique de l'avenir ? peut-être celle du passé à l'époque préhistorique ?

À l'Exposition ne trouvions-nous pas chez les Asiatiques la musique ridicule, et je suis persuadé qu'eux, de leur côté, trouvaient que la nôtre n'avait pas le sens commun. Que n'y a-t-il pas dans un miaulement lancé par un petit chat qui implore, ou par une chatte en folie, appelant les caresses du mâle par les belles nuits d'été !

Et je songeais à tout cela en regardant les chats sauvages et les chats domestiques ; chats angoras, chats du Siam, chats de Malaisie, de Chine ou du Japon, chats d'Abyssinie. Il y en avait de toute robe et de tout poil : des blancs, des noirs, des rouges, des gris, des bringés, des tavelés, des bicolores, et même des tricolores. Il y avait des philosophes, revenus – et pour cause – des vanités de ce monde – qui, tapis dans leur fourrure, nous regardaient à travers les barreaux, avec les yeux mi-clos comme ceux

d'une panthère qui ferait sa méridienne. D'autres, dédaigneux du public, s'étaient retirés à l'extrémité de leur cage, en nous tournant le dos, et ne nous montrant de leur personne que ce que la Mouquette de *Germinal* montrait aux soldats de l'ordre. La plupart dormaient avec des poses gracieuses, étendus sur des coussins fanfreluchés, sur des moelleux édredons, voire sur des sofas, car la tendresse des exposantes pour leur matou adoré se révélait par le luxe et le confort de la prison. Tous, d'ailleurs, paraissaient tristes d'une mélancolie résultant de la captivité, du changement apporté dans leur existence et semblaient se demander anxieusement, en dépit du bol de lait et de la pâtée de viande hachée : De quoi demain sera-t-il fait ?

La lecture du catalogue était également d'un haut intérêt, dans la liste des membres du jury, il y avait des académiciens comme François Coppée et André Theuriet ; des artistes comme Rupert, Steinlen et Willette ; des grands seigneurs comme le comte de Najac, des écrivains comme Rodolphe Darzens ; et dans les dénominations des exposés on retrouvait toutes sortes de syllabes tendres comme un balbutiement puéril, douces comme une caresse, veloutées, satinées, qu'on eût cru entendre murmurées volup-

tueusement par les bouches des jolies exposantes et qui dépeignaient avec une harmonie initiative exacte la grâce féline du baptisé : des *Zizi*, des *Mimi*, des *Moumoutte*, des Kiki, des *Pompon*, – beaucoup de Pompon – des *Gri-Gri*, des *Gros-Minet*, des *Ri-Ri*; certains affectaient des allures à panache comme le *Général* ou le *Sultan*; d'autres indiquaient une nature folâtre, comme *Rigollot, Guignol, Gamin, Brusko* ou *Chocolat*; d'autres enfin, revendiquaient leur origine exotique avec des noms barbares comme *Gapam, Mousmé, Cheïtoum, Thé-Chéo* ou *Sam-Hita.*

Les chats de Siam, surtout, si intéressants, avec leur pelage qui ressemblait à un duvet de cygne, leurs yeux immenses semblables à de grands lacs verts dans lesquels étincelaient leurs pupilles dilatées; de grands yeux rêveurs et mystiques, avec des augmentations et des dégradations de couleurs dans l'iris, comme pour recueillir et condenser dans des prunelles elliptiques la plus grande somme de rayons lumineux épars dans l'atmosphère, et aussi leur bouche un peu sauvage, une bouche de carnassiers, hérissée de poils très longs et très forts, formant une triomphante moustache de masque japonais.

Et tout à coup, je m'arrêtai devant un chat siamois, merveilleux Chu-La-Lou, presque roux avec des yeux pers ; sa cage était un véritable salon. Il y avait un grand lit Henri III à baldaquin, sur lequel il était mollement étendu, au milieu des brocarts et des satins ouatés ; une espèce de coffret d'ivoire contenant le son nécessaire aux besoins du prisonnier ; le lait était dans une tasse de porcelaine de Chine, et les petits carrés de viande saignante étaient servis dans une gamelle en vermeil ; le portrait du Chu-La-Lou, très ressemblant, – une photographie coloriée et encadrée, – était accroché par une faveur rose dans un angle de la cage entièrement tendue avec un tapis d'Orient ; enfin il y avait dans deux vases enrubannés de gros bouquets de violettes et de roses qui mouraient lentement parfumant l'atmosphère autour de ce Siamois de race.

Instinctivement, je consultai la pancarte, pour savoir quel était le possesseur de cette merveille, et j'aperçus une carte rose, dorée sur tranche, et sur laquelle il y avait écrit :

MADAME GERMAINE DE LEVILLY
38, rue Boccador
(Entresol à gauche).

Et tout de suite, je pensai que ce moyen de publicité et de réclame était éminemment ingénieux. Une femme qui soignait aussi bien son chat devait avoir des goûts de luxe et de confort très appréciables. De plus, la carte rose fournissait les renseignements les plus précis, dispensant même de s'adresser au concierge ; elle était, en même temps, engageante et discrète, et ce voluptueux minet, étendu sur le lit Henri III dans une pose lascive devait, par une association d'idées bien naturelle, évoquer la vision de la maîtresse dans une posture analogue.

Bref, tandis que le chat plissant les yeux me regardait d'un air polisson et goguenard, je transcrivis l'adresse sur mon carnet, et sortant du Palmarium je remontai dans mon coupé, en jetant au cocher l'adresse de la rue Boccador.

Dès l'escalier, un parfum oriental très âcre, filtrant sous la porte, vous indiquait l'entrée du temple. Je sonnai. Une camériste très correcte, tout en noir, avec un petit tablier blanc, vint m'ouvrir.

— C'est bien ici, demandai-je, madame de Levilly, qui a un si beau chat siamois, à l'exposition du Jardin d'Acclimatation.

— Parfaitement, monsieur, et même ce chat siamois est à vendre.

— Ah ! son chat est à vendre… eh bien, je désirerais l'acheter.

— Si monsieur veut entrer au salon, je vais prévenir madame.

J'entrai au salon, où j'attendis longtemps. Enfin, au bout d'une demi-heure j'entendis un bruit de bottes, une porte se refermait ; la portière se souleva, madame Germaine de Levilly m'apparut, très jolie, ma foi, dans un déshabillé gris argent avec bordure de zibeline qui me rappelait le pelage de l'exposé. Nous nous entendîmes très vite pour la vente. C'était une femme ronde en affaire, comme en tout le reste, et qui ne perdait pas son précieux temps en discours inutiles. La raison de ce levé expédié, comme on dit en topographie, me fut, du reste, expliquée, car en repassant dans le salon, je vis deux ou trois têtes de messieurs que j'avais aperçus au Palmarium, et qui, vraisemblablement, très vraisemblablement, étaient venus dans le même but que moi. Évidemment le chat siamois est très rare, mais en constatant le nombre des acheteurs, je ne pus m'empêcher de songer :

— Chat siamois ? Méritait-il son nom, et, en réalité, était-il si à moi… que ça ?

C’est égal, je ne regrette pas mon voyage à cette exposition féline.

## UN MOMENT DE VANITÉ

Et comme le déjeuner était achevé sous la grande tente de l'hôtel, et comme j'avais suffisamment entendu la « valse bleue », de Boldi, je dis à Mézensac :

— Puis qu'aujourd'hui, il n'y a pas courses, veux-tu venir au Tattersall de Deauville ? Il y a, paraît-il, une vente de soixante-dix yearlings merveilleux, provenant des haras de Lormoy, de Maintenon et de la Genevraye.

À cette proposition pourtant si simple, Mézensac répondit par un véritable mouvement de terreur, et s'écria :

— Ah non ! ah non ! Pas au Tattersall de Deauville, pas plus que chez Chéri, ni dans aucun établissement où l'on vend des yearlings ; je me suis juré de ne plus jamais y remettre les pieds, depuis mon aventure de l'an dernier, tout un drame !

— Conte-nous cela, vieux frère, pendant que nous finissons un cigare, et vas-y de tes souvenirs.

— Messieurs, je n'exagère rien, bien que mes ancêtres soient du Midi ; je vous assure que rien qu'en songeant à cette effroyable journée, je ressens encore dans la nuque ce petit frisson qu'on éprouve quand on a conscience d'avoir échappé à un grand danger. Donc, j'étais comme aujourd'hui sous la grande tente, et Lischoff, tu sais, le grand Lischoff, celui qui fait courir, me disait, exactement comme toi, mon cher ami :

— Si nous allions au Tattersall de Deauville ? J'ai envie d'acheter un poulain, *Porte-Bonheur*, propre sœur de *Lisette*, la mère de *Mercure*. Vous verrez de jolis chevaux, du monde élégant et des petites femmes réunies dans un cadre coquet ; ça vous va-t-il ?

Du moment qu'il y avait de la « petite femme » dans le programme, ça m'allait ; ça me va toujours. Nous sautons dans l'automobile de Lischoff, nous franchissons la Touques et dix minutes après nous faisions notre entrée au Tattersall. Mon ami avait dit vrai : c'était vraiment un joli cadre. Dans la vaste cour d'une espèce de ferme normande à toit de chaume, à porte rustique, à balcons ouvragés d'où émergeaient des corbeilles de géraniums roses, évoluait sur un tapis de gazon bien taillé un jeune cheval

maintenu en laisse par un homme d'écurie casquetté et gileté de rouge. Après avoir campé le cheval, les jambes placées et la tête haute, il le faisait tourner et retourner, au pas, devant la tribune où siégeait, armé de son marteau d'ivoire, maître Potel, huissier-priseur à Deauville, assisté de l'aimable comte de Chelza, mâchant des boules de gomme pour se donner une voix sonore.

À gauche et à droite de cette tribune, confortablement installés sur des fauteuils de jardin, tout le monde des sportsmen, la fine fleur des cercles, et comme femmes, le clan des petites jeunes qui donnent le ton dans les villas de Deauville – crème et gratin. Il y avait là des boléros en vieille guipure écrue, des chemisettes en linon plissé, des costumes en toile nationale, des chapeaux Louis XVI, des canotiers à fond béret garnis de couteaux noirs, des tricornes de paille ajourée, un méli-mélo de couleurs claires, de fleurs, de panaches tranchant sur des ombrelles servant d'auréole. Ah ! certes, je ne regrettais pas d'être venu dans ce milieu froufroutant où les senteurs âcres du crottin se mêlaient aux parfums de « l'idéal » et du « jardin de mon curé ». J'étais ravi.

Un à un, les poulains, amenés par des palefreniers, arrivaient devant nous. Le comte de Chelza,

souriant, et le feutre gris sur l'oreille, nous expliquait la généalogie de la bête :

— *La Morée*, demi-sœur de *La Marquise* et de *Latude II*. Pouliche baie-brune, née le 31 janvier 1899, par *Border-Minstrel* et *La Mouche* (mère de *La Marquise* et de *Latude II*, gagnante d'environ quarante mille francs de prix en plat), par *Ludovic*. Engagements : Prix de Diane, Chantilly 1902. Prix Delattre, Maisons-Laffitte 1902.

Et tandis que le yearling tournait, plein de race, avec sa petite tête, son haut garrot, ses membres droits et fuselés, son rein court et son épaule longue, les enchères montaient ; timides d'abord, partant de cinq cents, six cents francs, puis, sur les conseils des entraîneurs chuchotant je ne sais quoi aux oreilles de leur maître, s'animant, montant jusqu'à, dix, quinze et parfois vingt mille francs, jusqu'au moment où maître Potel abaissant son petit marteau criait : « Adjugé ! » Déjà, Lischoff avait acheté son *Porte-Bonheur* dix-huit mille francs, et je commençais à me trouver un peu gauche, au milieu de tous ces gens qui pontaient autour de moi, inscrivant soigneusement les prix de vente avec leur crayon sur leur catalogue, tandis que, moi, je restais inactif et

muet, me contentant de lorgner les jeunes femmes qui, elles aussi d'ailleurs, prenaient des notes en vue de leurs paris futurs. Évidemment, on devait penser : « Qu'est-ce qu'il est venu faire ici, celui-là ? » Et je ne pouvais pas répondre : « C'est mon ami Lischoff qui a voulu m'amener. »

À ce moment, un grand brouhaha se fit du côté des écuries. Un yearling ruait, pétardait, se cabrait tout droit en hennissant, et bref, il en fit tant et tant, que le palefrenier lâchant la longe, le yearling se trouva libre, et se mit à charger au galop vers nos fauteuils. Il y eut une panique extraordinaire, une bousculade insensée, chacun lâchant son siège pour se barricader derrière la tribune de l'huissier. Un lion n'eut pas causé plus d'émoi. Enfin, on parvint à reprendre la bête, et on la traîna vers le tapis vert, où elle parut se calmer un peu.

— Messieurs, cria le comte de Chelza, « Mégère, pouliche alezane, née le 15 mars 1899 par *monsieur Gabriel* (gagnante d'environ cent soixante-treize mille francs de prix en plat), et *Vipère*, par *Firmament.* »

Et les enchères commencèrent, huit cents, neuf cents, mille, coupées par de nouvelles incartades de

la *Mégère*, qui décidément ne paraissait pas commode ; mais quelle jolie bête, quelle grâce dans ses mouvements de révolte, quelle vigueur dans la détente de ses ruades.

— La pouliche est belle, disait-on autour de moi.

Les enchères continuaient : douze cents, quatorze cents. À ce moment, comme M. de Chelza me regardait, j'eus un moment de vanité absurde et je voulus ponter, comme les autres. En somme, qu'est-ce que je risquais ? La superbe bête monterait certainement très haut ; et d'une voix ferme je lançai :

— Seize cents !

Tandis que Lischoff me regardait un peu surpris, en me disant à l'oreille :

— La bête n'est pas commode ; l'entraînement sera difficile.

— Nous avons seize cents à droite, dit le comte de Chelza en me désignant de son crayon. Seize cents…

Évidemment, les enchères allaient continuer ; mais le malheur voulut qu'à ce moment précis, lady Cardigan, la *professional beauty* de Londres, fit son apparition sous la porte normande. Immédiatement tous les clubmen se levèrent, empressés, s'inclinèrent, baisant la main que la belle lady leur

tendait au passage, lui offrant un fauteuil à l'ombre. Du coup, on oublia complètement la *Mégère,* et tandis que les conversations marchaient, les enchères s'arrêtèrent net.

En vain, maître Potel répétait au milieu du bruit.

— Personne ne met au-dessus de seize cents ?

— La bête vaut mieux que ça, appuyait M. de Chelza.

On ne songeait plus du tout à la pouliche, et j'eus immédiatement la sensation terrible que le yearling pouvait me rester pour compte. Une petite sueur froide me pointa à la racine des cheveux. Miséricorde ! Que ferais-je de cette pouliche indomptable ?

Sur ce, il y eut de sa part, une nouvelle incartade qui cassa la longe et mis tous les acheteurs une seconde fois en fuite, tandis que maître Potel, énervé, abaissait son marteau et disait au milieu du désordre : « Une fois, deux fois, trois fois, adjugé à seize cents. Toc !

Patatras ! Ça y était ! je me trouvais possesseur de *Mégère.* Qu'allai-je en faire à mon hôtel ?

— Le dressage sera terrible, me dit encore Lischoff avec une moue.

J'étais décidé à me défaire à tout prix de mon achat. Un groom du Tattersall voulut bien se charger, moyennant cinquante francs, de me la conduire jusqu'à Trouville, et nous voilà partis tous les trois. Ah ! comme je franchissais mélancoliquement le pont de la Touques. Un pressentiment, sans doute.

— Vous voulez vous débarrasser de votre yearling ? me dit mon groom.

— Ah ! fichtre oui.

— Eh bien, venez avec moi au manège Sautard. La cavalerie est surmenée pendant la saison, et je sais que le maître du manège cherche des montures. Il prendra peut-être votre *Mégère.* Dites-lui qu'elle est très douce et appelez-la mademoiselle Mimi. Ça sonne mieux.

Le marché fut vite conclu. M. Sautard abusant de la situation, m'offrit cinq cents francs que j'acceptai avec enthousiasme ; et je me retirai en laissant mon nom, mon adresse, et en poussant un gros soupir de soulagement, sans trop regretter mes trente-cinq louis de différence. Je me croyais sauvé de mes ennuis. Hélas ! ils ne faisaient que commencer. Le lendemain, à deux heures, toute la rue de Paris à Trouville était en émoi. Un jeune homme était entré à cheval d'un bond dans la devanture de madame Pou-

cet et avait brisé pour plus de cent mille francs de curiosités, potiches, vieux tableaux, objets d'art. Le jeune homme gisait inanimé dans les bras de la grosse dame très émue, tandis que le cheval, reparti tout sanglant à travers la vitre, avait renversé un petit tonneau, trois bicyclettes, une belle nounou ; dans la rue des Sains jusqu'à la rue des Sablons, trente personnes étaient étendues, blessées sur le sol. Les trois gendarmes, le garde-champêtre, le tambour de ville, le gardien des bains et les six douaniers couraient éperdus. Mézensac entendit dans le tumulte, à la poursuite du cheval, des voix qui disaient :

— Mais je la reconnais – c'est la Mégère – la pouliche achetée hier par Mézensac.

— Où est-il ce Mézensac de malheur ? disait le brigadier de gendarmerie, il faut l'arrêter comme responsable.

Ah ! mes amis, quelle situation : je mis mes lunettes noires et mon masque de mécanicien, je sautai affolé dans le bateau *l'Éclair,* heureusement en partance pour le Havre, et une heure après, toujours masqué, je m'embarquai pour l'Amérique où je suis resté six mois, n'osant revenir.

Et tout cela, pour un moment de vanité. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je ne veux pas aller avec vous au Tattersall ?

# TROC POUR TROC

Maurice Ferrand, le spirituel vaudevilliste si souvent applaudi sur nos scènes du Boulevard, a, en dépit de ses prétentions à l'ironie, l'âme compatissante et tendre à tout ce qui est faible, à tout ce qui pâtit, à tout ce qui souffre. Je l'ai vu à une répétition générale, alors qu'il avait fallu baisser la toile au milieu d'un acte parce que la jeune première n'était pas là, calmer le directeur exaspéré, et prendre la main de la pauvre petite actrice accourant tout en larmes, en lui disant.

— Consolez-vous, mon enfant. Nous allons recommencer l'acte, voilà, tout.

Je l'ai vu ganté de gris-perle, pousser par-derrière une charrette qu'un pauvre cheval avait peine à tirer, rue des Martyrs, et panser avec son mouchoir la patte d'un chien, écrasée par un bicycliste. Non seulement il fait partie d'une foule d'associations de bienfaisance, mais il est un des membres les plus actifs de la Société protectrice des animaux, ce dont il se cache un peu, en boulevardier qui craint le ri-

dicule, et tremble de passer pour un petit manteau-bleu.

Or, l'hiver dernier, lorsque, après son grand succès du « Vieux sauteur », la marquise de Montchevreul s'adressa à Ferrand pour qu'il voulût bien supprimer le curé du second acte, ce curé qui entreprenait avec le vieux sauteur une controverse pouvant blesser dans leur foi certaines âmes religieuses, l'auteur n'hésita pas, et bien que cette suppression lui enlevât une de ses plus jolies scènes, avec un effet certain, il s'inclina, devant le désir de la marquise, et le curé disparut de la distribution. Quant au vieux Darthès, qui tenait le rôle du curé, il fut prévenu que ses feux lui seraient quand même intégralement payés tant que le « Vieux Sauteur » tiendrait l'affiche.

Les uns approuvèrent cette déférence aux scrupules d'une grande dame ; les autres blâmèrent cette faiblesse autorisant l'immixtion de l'élément mondain dans les questions d'art, ce qui pouvait créer un fâcheux précédent. Ballotté entre ces deux opinions contraires, Maurice Ferrand se consolait en pensant qu'il avait tout simplement fait plaisir à une aimable femme et à une bonne Française ; mais il n'en avait pas moins gardé au fond du cœur un petit regret de

ce joyeux panache enlevé à son second acte, d'autant plus qu'il continuait à voir aux Variétés, au Palais-Royal et ailleurs, des confrères moins scrupuleux ne pas hésiter à mettre sur le théâtre ce curé sans lequel il n'est plus aujourd'hui de bonne pièce *bien parisienne*.

Les choses en étaient là, et le « Vieux Sauteur » continuait, sans curé, sa carrière triomphale, lorsque Maurice Ferrand ayant jeté par hasard un regard au « carnet mondain » de son journal, vit tout un article consacré à la reprise des chasses à courre chez la marquise de Montchevreul, en forêt de Compiègne. On décrivait par le menu cette fête de vénerie, véritablement princière, donnée dans le cadre de beaux arbres à ton de rouille, avec le joli chatoiement des costumes portés par les amazones et par les chasseurs *ayant le bouton*, d'après un mandarinisme spécial. Le rapport du valet de limier annonçait qu'il avait travaillé la voie, après avoir détourné un cerf dans l'enceinte de Janville. Les traces du pied avec les pinces tout à fait rondes, la soie large et le talon presque au niveau de la soie, annonçaient sans contredit un dix-cors, renseignement corroboré par les fumées en bousard et ridées.

Quand le cerf avait été lancé, on avait découplé les chiens aux brisées, sans relais, c'est-à-dire de meute à mort. Le cerf avait fait lever un autre cerf, et même une harde tout entière qu'il avait chassée devant lui, mais toutes ses ruses avaient été inutiles, et il avait fini par être forcé près de la commune de Coudun, où après s'être bravement défendu de ses andouillers et avoir décousu une demi-douzaine de chiens, il avait été *servi* à la carabine par le duc de Fortenard, lui-même, avec cette précision du coup d'œil qui rendrait jaloux le plus adroit des Boers.

La fête s'était terminée par la curée chaude, sur le lieu même où la bête avait été prise, l'espoir d'une récompense immédiate servant plus que toute autre chose à former de bons chiens. Et cette imposante cérémonie, à la lueur de torches portées par les valets, avait été précédée des honneurs du pied. Avant de dépecer l'animal encore tout pantelant, le premier piqueur avait levé le pied droit de devant à la jointure du genou, et sur l'ordre de la marquise de Montchevreul, avait été présenter ce trophée à la séduisante comtesse Aqua-Sacerty.

Maurice Ferrand avait lu avec horreur tous ces détails. En dépit de la pompe déployée, des sonneurs de cor, de la lueur des torches, il se figurait ces chiens

éventrés, cette longue agonie du pauvre cerf, qui, dit-on, pleure sa dernière heure, et ces entrailles fumantes servies à la meute au milieu d'aboiements féroces. Et les vers du poète lui revenaient en mémoire :

Meurs donc ; la fanfare méchante
Chante
Ta chute au milieu des clameurs,
Meurs !

Le carnet mondain annonçait une nouvelle chasse pour le jeudi suivant, avec rendez-vous au carrefour d'Offémont.

— Mais c'est épouvantable, murmura Maurice Ferrand écœuré ! Comment une femme, intelligente et bonne comme la marquise, peut-elle prendre plaisir à des distractions aussi sanguinaires ! Et ce pied coupé et offert, souvenir atroce de la féodalité, alors que les paysans attachés à la glèbe étaient la chose du seigneur ; celui-ci, pour être certain qu'on ne ferait pas passer pour mort un paysan fugitif, exigeait qu'on lui apportât la main droite de tous ceux qui décédaient. Et cette curée chaude, avec toutes ces gueules ensanglantées de chiens farfouillant dans le cadavre. Pouah !

Tout à coup, il lui vint une idée. Compiègne n'était pas bien loin et le carrefour d'Offémont devait être facile à trouver. Pourquoi n'essayerait-il pas de sauver tout au moins la vie du cerf de jeudi ? La marquise de Montchevreul lui devait bien quelque reconnaissance… Qui sait ?… Aussitôt que ce beau projet eut germé dans sa tête, il se mit en devoir de l'exécuter. Jeudi matin, il sautait dans le train de neuf heures cinq à la gare du Nord, et arrivait à dix heures douze à Compiègne.

Il déjeuna en hâte à l'hôtel de la Cloche, puis il partit à la recherche du fameux carrefour. Un brouillard humide enveloppait la forêt, et malgré les indications des paysans il pensa vingt fois se perdre au milieu de ces allées bordées de futaies magnifiques et qui se ressemblaient toutes. Enfin, grâce aux appels des cors, et aux aboiements lointains des chiens il parvenait sur le tard à rejoindre la chasse, et arriva précisément au moment où le cerf, après avoir franchi l'étang de Morfontaine, était acculé près du Ganelon, et tandis que les fanfares résonnaient, Ferrand évoquait les paroles classiques masquant l'exécuteur sauvage sous des pensées égrillardes :

Chasseur, tu rapportes la bête
Et de ton cor enfles le son
Ton ton, ton taine, ton ton.
L'amant quitte alors sa conquête
Et le cerf entre à la maison
Ton ton, ton taine, ton ton.

À la lumière gris tendre du jour qui tombait, il aperçut, se profilant sur la clairière, la silhouette de la marquise, à cheval, très crâne, avec sa petite veste rouge, et son lampion noir huché sur les cheveux d'or. Il marcha droit vers elle, et, s'inclinant très bas :

— Madame, je suis Maurice Ferrand.

Immédiatement la physionomie de la marquise s'éclaira, et se penchant sur sa selle, elle tendit gentiment la main au nouvel arrivant.

— Ah ! monsieur, comme je suis aise de vous voir ! Vous avez été si courtois, si aimable ! Que pourrais-je faire pour vous faire plaisir ? Vous serait-il agréable d'assister à la curée qui va avoir lieu ?

— Mon Dieu ! madame, c'est précisément au sujet de cette curée que je venais vous trouver. Je vous demanderai instamment qu'elle n'ait pas lieu.

Et comme la marquise restait toute interloquée devant cette exigence inattendue, Maurice ajouta en souriant, mais sur un ton très ferme :

— Que voulez-vous, madame, troc pour troc. Je vous ai accordé le curé ; accordez-moi… la curée.

— Ce n'est que trop juste, dit madame de Montchevreul, en éclatant de rire.

Immédiatement elle donna l'ordre d'arrêter la chasse, et ce jour-là, grâce au bon cœur d'un vaudevilliste, le pauvre cerf ne fut pas poursuivi plus avant.

## À L'AUBERGE

Un matin de l'été dernier, me dit Bressac, vers huit heures, et, dans la chambre laquée blanc, j'étais en train de contempler ma Poupette qui dormait avec un polisson de rayon de soleil qui avait glissé à travers les rideaux pour caresser son petit nez drôle, lorsque Poupette éternua. Sans doute, semblable à la statue de Memnon, ma maîtresse rendait des sons harmonieux lorsqu'elle était en rapport direct avec le soleil et je voulus profiter de ce réveil en musique pour entamer d'autres rapports plus intéressants et plus intimes.

Mais Poupette me repoussa résolument, se mit sur son séant, exécuta une cabriole mieux que le clown Price ou sir Chamberlain, et s'écria d'une voix joyeuse :

— Houste ! Il fait beau. On va aller déjeuner à la campagne !

En vain, je voulus expliquer que le déjeuner à la campagne n'empêchait aucunement un autre sport éminemment apéritif. Poupette m'échappa, ne vou-

lut rien savoir, en me disant qu'elle voulait garder toutes ses jambes pour la bicyclette, et, moins d'une heure après, oui, monsieur, Poupette était toute prête, avec sa jupe-culotte, son boléro de serge bleu, son petit canotier blanc, orné l'une simple plume en couteau. Et jolie, fraîche, reposée ! Un beau fruit, bien à point, dans lequel j'avais envie de mordre. Mais, je m'étais résigné, sachant que Poupette avait la digestion tendre, et je trouverais bien, sur la route ensoleillée, quelque petite auberge, où, après le déjeuner, on pourrait se reposer des fatigues de la route…

Je m'étais donc habillé de mon côté, sans trop grogner contre ma privation d'apéritif, et à neuf heures, nous enfourchions gaiement la bécane, avec le pneu qui « boit l'espace ». Où allions-nous ? Nous ne le savions guère. Au gré de la fantaisie. Nous filions avec des sensations d'oiseau, descendant l'avenue de la Grande-Armée sur la piste réservée aux cyclistes, et humant la bonne fraîcheur matinale sous des arceaux de verdure. Et, tandis que la croupe, la croupe adorée, moulée dans la jupe tailleur, fuyait devant moi avec des rondeurs attirantes et décevante comme une chimère qu'on ne saurait atteindre – ah ! que, parfois, il y a loin de la croupe aux lèvres ! – je

songeais derrière la divine créature callipyge, que je suivais dans un sillage de parfum, à la fameuse ballade :

Si tu veux, faisons un rêve :
Tu m'enlèves, je t'enlève…

Oui, c'était là un enlèvement avec toute la griserie de la vitesse et le bruit des grelots, dans un beau matin triomphant. Il existe, au Musée, une statue de jeune Lacédémonienne vêtue, pour la course, d'une transparente chemise qui laisse deviner le galbe des jambes nerveuses et bien arquées.

Telle je voyais Poupette pédaler devant moi, d'un mouvement harmonieux et rythmé. Muses de Raphaël, Aurores du Guide, Grâces de Jean Goujon, Nymphes de Carrache, tout ce que j'adorais dans la mythologie ou dans les arts, je le retrouvais là, vivant, courant devant moi, et je me sentais pris comme d'un attendrissement religieux sous l'étreinte de cette complète et immense volupté. Parfois, dans ma prime jeunesse, au matin, dans la campagne solitaire aux pénétrantes senteurs, sous l'éclatante lumière que la nature semblait prodiguer pour moi seul, je me souvenais de m'être senti péné-

tré de reconnaissance et de honte pour tant de bonheur immérité.

Nous avions dépassé Asnières avec ses deux ponts et le café du quai, où les jargons, la serviette au col, fourbissaient les tables poisseuses de la veille ; Bois-Colombes, un nom qui ressemble à un roucoulement de tourterelle, avec ses maisons endormies dans les lilas ; Argenteuil, Sannois, Ermont, Eaubonne avec une fichue grimpette ; le soleil commençait à monter, et Poupette, qui, décidément, était en forme, pédalait, pédalait toujours, sans souci des kilomètres avalés.

Je suivais, résigné comme toujours, mais, j'avais chaud, et me serais volontiers arrêté en cours de route, quand ce n'eût été que pour souffler un moment et prendre au passage le baiser de ravitaillement sur les lèvres de fraises, le meilleur et le plus vivifiant des toniques. Mais ma compagne ne partageait pas ma manière de voir, et elle me criait d'une voix ironique, avec un éclat de rire qui s'égrenait comme une cascade de perles :

— Allons, paresseux, un petit effort. Tu ne voudrais pas t'arrêter à seize kilomètres !

— Mais si, Poupette, mais si… Ça n'empêcherait pas de repartir ensuite !

— Oui, oui, je connais cela. On s'affale sur le bord de la route, dans un fossé, on s'étend sur l'herbe.

— Eh bien, ce programme n'a rien que de fort séduisant !

— Et puis, on s'alanguit, et on ne peut plus repartir. Marchons, marchons ! Tant que ça va, ça va.

Et elle se mit à fredonner la chanson des *Travaux d'Hercule* :

La route est belle, belle, belle
Marchons gaiement,
Allègrement, bicyclett'ment…

Gros-Noyer-sur-Pont était cependant bien gentil ; mais il paraît que ce n'était pas encore assez loin, assez campagne. Nous brûlons Saint-Leu, Vaucelles, Taverny, Bessancourt. Au fond, je crois que Poupette crânait un peu, pour m'humilier de sa supériorité féminine, ou peut-être simplement pour me taquiner – est-ce qu'on sait jamais avec les femmes ! – car je voyais des gouttes de sueur perler sur sa nuque et tremper le petit col droit. Ah ! que c'eût été exquis de l'étreindre ainsi ma Poupette, toute moite, toute fumante !… Enfin, à Frépillon, nous trouvâmes une place de village, où un poteau indicateur accu-

sait vingt-cinq kilomètres. Là, ô joie, ma compagne sauta légèrement à terre.

— Ce nom de Frépillon me plaît, me dit-elle – c'est gai – et puis je m'étais juré de faire vingt-cinq kilomètres. Donc je veux bien m'arrêter ici pour déjeuner. Il doit y avoir une auberge.

Je fouillai l'horizon et j'aperçus, en effet, une petite maisonnette en briques sur laquelle il y avait écrit :

Hôtel du Mouton d'Argent
Tenu par Levassor.

— Eh bien, dis-je, arrêtons-nous au Mouton d'Argent. Cela me parait assez gentil. Nous pourrons y déjeuner et… nous y reposer après.

Poupette entra, tandis que je causais avec M. Levassor, qui fumait sa pipe sur le pas de la porte du restaurant de l'hôtel ; mais elle reparut bientôt, furieuse, et me dit : — Ah ! mon ami, ne restons pas ici : c'est vraiment trop mal tenu !

— Comment, mon hôtel est mal tenu ? fit M. Levassor, en se regimbant. Qu'est-ce qu'il a de mal tenu ?

— Eh bien, monsieur, je suis entrée dans certain petit endroit… Je n'ai pas pu y rester, tellement c'était noir de mouches.

— Parce que madame y est entrée à une mauvaise heure…

— Quelle mauvaise heure ?

— Dame, il n'est que onze heures… Madame y aurait été à midi, elle aurait été très satisfaite. À cette heure-là, toutes les mouches sont à la salle à manger…

Là-dessus, Poupette et moi, nous remontâmes sur nos bécanes… et nous courons encore.

# CONTRASTE

C'ÉTAIT L'HEURE DU BAIN, sur la plage de Cabourg, surnommée, non sans raison, « la reine des plages » à cause de son immensité, de son large horizon, et surtout de son sable fin, véritable poussière d'or, qui fait un tapis moelleux sous les pieds nus des baigneuses et des petits enfants. Le cadre était gai et pimpant comme un décor d'opéra-comique. Dans le fond, les villas normandes truquées, avec leurs poutres en saillie, leur toit en auvent et leurs balcons ouvragés autour desquels grimpaient la vigne vierge et le laurier-rose. Au premier plan le casino majestueux, et la digue ornée de grands mâts où les pavillons de toutes les nations – sans doute afin de ne pas faire de jalouses – claquaient joyeusement au vent, faisant comme une orgie de couleurs sur le ciel bleu turquoise. Des voitures de maître bien attellées, conduites par des cochers en livrée d'été et chapeau gris, qui attendaient devant la terrasse, mêlées aux *teufs-teufs*, et aux automobiles des châtelains environnants.

Les personnages étaient dignes du décor.

Sous la tente, d'un joli ton mastic rayé de rouge qui tamisait les rayons du soleil, de belles madames travaillaient dans une ombre discrète, en mousseline bleu pâle, en linon imprimé de roses, en toile à voile, avec revers de piqué blanc, et exhibaient une éblouissante foire aux chapeaux, depuis le marin en feutre souple jusqu'à la capeline drapée de maline noire. Çà et là, une bicycliste apportait une note fantaisie et cependant ultra-correcte, avec une jupe en coutil blanc, une chemisette d'homme, un boléro court, up chapeau panama orné de touffes de mousseline et le soulier de maroquin blanc de lait tranchant sur le bas de soie noire, laissant apercevoir une transparence rosée…

Des hommes graves, tous en Pierrots, arboraient des complets de flanelle blanche, avec des chapeaux de toiles claire très cabossés, rappelant beaucoup, comme ensemble, la tenue que portait Courtès, dans l'*Enfant prodigue.*

En mer, même élégance. Au milieu des lames pas méchantes, frisées au petit fer, à reflets argentés, baigneurs et baigneuses s'amusaient dans une douce promiscuité, les hommes en maillot noir, les femmes en lainages à carreaux avec des marmottes drôle-

ment nouées sur le chignon, ou encore des chapeaux cabriolets, en toile caoutchoutée, abritant le visage tout en préservant parfaitement les cheveux.

Tout cela vibrait, froufroutait dans une lumière blonde, évocation radieuse.

De ce monde enchanté de la saison des bains.

chanté par Musset, sans même, comme contraste, la présence de ce pauvre paysan venant perdre, en une heure, sur le tapis vert, le fruit de son travail d'une année, ce qui provoquait chez le poète, une exclamation haineuse de révolte contre le « Juste Seigneur » suivie, bientôt, d'un regret de caste :

J'oublie à chaque instant que je suis gentilhomme.

Là, pour l'œil reposé et satisfait, c'était la joie de vivre, sans aucune ombre au tableau… mais c'était trop beau pour durer. L'ombre apparut sous la forme d'une pauvre fille, assez misérablement mise, quoique très propre, avec son corsage mince, sa robe d'indienne et son petit bonnet blanc recouvrant les cheveux noirs.

Je la regardai, sous le grand soleil déjà haut, arriver en clignant des yeux, comme éblouie et intimidée, elle si pauvre, si mal vêtue, au milieu de

toutes ces belles toilettes, ayant le sentiment instinctif qu'elle n'était pas à sa place, et que cette plage était presque un salon. Elle avait très chaud, et de temps en temps, du revers de sa main hâlée, elle essuyait la sueur qui perlait sur son front ; et tout à coup, en aspirant la fraîcheur de l'eau, en contemplant tous ces gens heureux qui s'abattaient tout autour du radeau au milieu des vagues, elle fut prise d'une envie impérieuse, irrésistible, irraisonnée, de se baigner, elle aussi, d'échapper à l'atmosphère étouffante en se plongeant, à son tour, dans l'onde amère – quelque chose comme la soif éprouvée dans le désert, et qui se doublerait à la vue d'un camarade buvant à belles lampées.

Je l'observai, en proie à ce désir frénétique, et tout à coup je la vis qui, d'un geste fou, arrachait son bonnet, laissait glisser sa jupe, enlevait ses souliers et se précipitait dans l'eau, avec son pauvre corset de coutil gris, son jupon rayé et ses bas noirs.

Dans une volupté délirante elle se suspendit à la corde avec des gestes simiesques, jouissant de la fraîcheur des vagues, poussant des petits gloussements de joie et agitant en l'air ses deux pauvres jambes maigres où les bas s'étaient enroulés jusqu'aux chevilles. Les cheveux noirs, dénoués, très beaux, tom-

baient maintenant épars sur les épaules, et la mer, la bonne mer, comme si elle eut voulu dissimuler l'irrégularité commise, recouvrant de ses flots verts et de son écume le corps de la pauvre fille, la faisant à peu près semblable aux autres baigneuses. Pourtant, entre deux lames, il y avait des moments où l'on apercevait le corset de coutil gris et le jupon rayé, et je dois confesser que les deux jambes en l'air, michaussées, ne faisaient pas non plus très bon effet. Ce qui devait arriver arriva : un marâtre baigneur, numéroté et patenté, arriva et intima à la femme l'ordre de se retirer, lui faisant observer que la corde était réservée exclusivement à l'usage des baigneurs du casino munis de billets payés.

Elle refusa, heureuse comme elle était, et ne voulant rien savoir du règlement ; alors, tandis que là femme essayait de le battre et de le griffer, avec rage l'employé, d'un geste brusque de ses fortes mains, lui fit lâcher prise, et la remit dans l'eau, en dehors de l'enclave.

Une grosse lame de bord vint déferler, et, comme la femme n'avait plus d'appui, elle fut roulée, et vint échouer, comme un paquet au milieu des algues visqueuses et la figure dans le sable.

Le maître-baigneur n'était pas un mauvais homme ; il accourut, releva l'épave humaine qui, le considérant toujours comme l'ennemi, se débattait et cherchait à le mordre, puis il la porta à une vingtaine de mètres de la mer, et l'assit sur le sable, afin qu'elle pût se sécher au soleil.

Alors, ce que j'aperçus me parut véritablement lamentable. Avant le bain, c'était encore une femme ; maintenant, ce n'était plus qu'une loque, ruisselante et souillée d'une boue jaunâtre. Les cheveux, eux-mêmes, étaient remplis de sable ; d'un geste machinal, elle cherchait à les relever, à les faire tenir tordus, sur le sommet de la tête, mais comme elle ne possédait pas la moindre épingle – si elle en avait eu jadis, elles étaient perdues dans le naufrage – l'édifice s'écroulait toujours en longues mèches raides, mouillées, qui donnaient à la physionomie un navrant aspect de macchabée. Puis elle faisait de vains efforts pour faire rentrer un soulier devenu trop étroit, sur le bas humide et en corde. Jamais je ne vis spectacle plus poignant de déchéance physique pour une créature.

Cependant, dans son malheur, il lui restait une chance, c'est qu'il n'y avait pas eu scandale ; son aventure avait passé à peu près inaperçue, et, jusque-

là, personne n'avait remarqué le petit tas informe et boueux en dehors de la tente ; je me gardais bien d'attirer l'attention en allant lui parler, à la pauvre fille, et je nourrissais l'espoir qu'elle aurait le temps de se remettre, de se rhabiller et de réparer un peu – si possible – le désordre de sa tenue. Mais, hélas ! une bonne dame vint à passer, une bonne grosse dame, bien en chair, boudinée dans une belle robe de foulard bleu à ramages. D'une voix compatissante, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que vous faites là, *ma bonne ?* Vous devriez rentrer pour vous changer, vous aller attraper du mal, à rester ainsi toute mouillée.

La fille regarda d'un air hagard :

— J'ai pas de chez moi… J'étais venue de Caen pour me placer… puis j'ai eu envie de me baigner… – Oh ! une envie ! – Je n'avais pas de costume…

Comme je le redoutais, dix, puis vingt, puis cent personnes, puis toute la plage, étaient venus faire cercle autour de l'épave humaine. Vous savez, à Cabourg, les incidents sont rares. On croyait à une imprudence, à une noyade. Déjà, la commisération se faisait jour ; comme la pauvresse recommençait son geste machinal pour retrousser ses cheveux ruisselants et pleins de sable, une Anglaise avait tendu une

épingle à cheveux ; on allait sans doute faire une collecte… Mais l'autorité apparut sous les traits de deux gendarmes chargés du service de la plage. Ils représentaient la loi, le règlement, la morale, la décence, tout ce que nous sommes habitués à respecter. Ils étaient bien vêtus, bien astiqués, et gantés de blanc, comme il convient.

Le plus ancien prit la parole, et d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Allons, houste ! Rhabillez-vous, et suivez-nous !

D'un geste tremblant, la fille accrocha sa robe, et, comme elle n'avait pu rechausser qu'un soulier – l'autre était je ne sais où – elle suivit en titubant.

— Mais elle est grise s'écrièrent les belles madames avec horreur. Voyez, elle ne tient pas debout !

D'un coup, toute la pitié, un moment éveillée, s'envola. Tandis que la misérable créature était emmenée entre deux gendarmes, je comparai, à mon tour, ce lugubre cortège qui s'éloignait, avec « le monde enchanté de la saison des bains », et à la vue de ce contraste, l'exclamation fameuse d'Alfred de Musset contre le « Juste Seigneur » me revint à l'esprit. Diable ! Surveillons nos sentiments.

J'oublie à chaque instant que je suis gentilhomme !…

# JANE FÉVRIER

L'AUTRE SOIR, au cercle, on donnait, rien que pour la commission de littérature, la première d'un petit acte : *Chez la Pompadour*, moitié mimé et moitié dansé que l'on voulait soumettre à notre goût éclairé, fin, délicat – à moi mes adjectifs ! – avant de le donner en représentation aux camarades. À coup sûr, l'interprétation devrait être gracieuse, avec les petites Manchaballe de l'Opéra, et Jane Février du Gymnase. Cela m'intéressait pour des motifs particuliers. Je l'avais connue toute petite chez la vicomtesse de Courchamps qui nous la présentait sous le nom de Jane de Serquigny, fille d'une de ses amies qui la lui avait confiée en mourant. En réalité, Jane était la fille de la vicomtesse et du député Léonce Roudard, le beau Roudard. C'était le secret de Polichinelle.

Un beau jour, à la suite de je ne sais quel drame de famille, Jane, partie de chez sa mère, était entrée au théâtre, où sa grâce, sa beauté, et surtout ses manières d'une si hautaine aristocratie, l'avaient fait

bien vite réussir. Quand son nom de Février, choisi à cause de la date de sa naissance, revenait sous ma plume, à la suite de quelque première, cela m'amusait de songer à la gentille fillette que j'avais vue, en jupe courte, m'apporter gravement des tasses de thé au jour de réception de sa mère. Or, la semaine dernière, ma pensée s'était reportée vers elle en apprenant la mort de Roudard, survenue subitement à la suite d'une attaque d'apoplexie ; et voilà que quelques jours après ce funèbre événement, les hasards de la vie parisienne me remettaient en présence de sa fille.

Après avoir salué notre président de la commission, le marquis de Marpons, et avoir serré les mains de quelques collègues, je me fis indiquer par un valet de pied la loge de Jane Février. Je frappai.

— Entrez ! me répondit une voix claire.

J'aperçus Jane, debout devant sa glace. Elle portait crânement un travesti Louis XV, un justaucorps de velours grenat ouvrait sur un long gilet de satin bleu, et dessinait sa taille cambrée ; sa jambe nerveuse, aux attaches fines, était enserrée dans un bas de soie bleu de ciel à tranches brodées, et de sa main émergeant des dentelles, elle avivait avec du rouge végétal le regard sous la poudre à la maré-

chale. Elle était ainsi jolie à croquer avec sa haute stature, sa figure mutine, et surtout sa lèvre inférieure à l'Autrichienne qui semblait comme l'enfant ingénu chanté par Victor Hugo :

Offrir de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

— Ah ! c'est vous, me dit-elle en me tendant la main. C'est gentil d'être venu me voir dans ma loge. Asseyez-vous bien sage dans le petit coin, pendant que je finis ma figure. Vous savez, quand on pénètre pour la première fois dans vos terribles cercles, on est toujours un peu intimidée, et cela me fait plaisir de me sentir un ami.

— Et un vieil ami, si je consulte les dates.

— Chut ! ne comptons pas ! C'est égal, quand je vous revois, je remue un tas de souvenirs… j'évoque une vie si différente de celle que je mène aujourd'hui. Enfin… chacun a sa destinée.

— À propos, vous savez que votre père est mort, il y a quelques jours ?

— M. Roudard ? Oui, j'ai lu cela dans les journaux. Vous savez que je ne le connaissais pas du tout !

— Pas possible !

— Cela a même été un de mes gros chagrins. Je savais seulement qu'il était très grand, très beau, très brun, et que j'avais absolument sa bouche avançant en petit pointu… mais je ne l'ai jamais vu. J'avais trois ans quand il s'est brouillé avec maman. Alors, vous comprenez…

— Pourquoi s'était-il brouillé avec la vicomtesse ?

— Précisément à cause de moi. Vous n'ignorez pas que, dans ce temps-là, je m'appelais Jane de Serquigny. M. Roudard avait raconté, en effet, à maman, qu'il avait trouvé, dans le Midi, des gens pauvres et titrés qui avaient consenti à me reconnaître et à me donner leur état civil. En échange de ce service, M. Roudard leur servait une pension viagère de quatre mille francs. Et maman dormait sur les deux oreilles, persuadée que tout était en règle et que les amis croyaient à la fable de l'amie morte de la poitrine et qu'elle pourrait, plus tard, me marier dans son monde.

» Et puis, voilà, qu'un beau jour, mon père, dans un accès de franchise brutale, dit en ricanant à maman, comme elle lui exposait ses projets d'avenir :

» — Vous savez, tout cela c'est de la blague. Je ne sers pas la pension de quatre mille francs et les Ser-

quigny n'ont jamais existé que, comme station, sur la ligne de l'Ouest. J'ai déclaré simplement sur l'état civil de Jane : « Père et mère inconnus. »

— Mais c'est odieux ce qu'il avait fait là !

— Ma mère ne s'en est jamais remise. Du jour où elle a vu qu'elle ne pouvait pas me caser honorablement, et que je serais toujours là comme un remords vivant, comme une preuve de la faute commise avec un homme qu'elle n'aimait plus et qu'elle méprisait, elle m'a prise en haine. Elle ne me parlait plus ; elle ne sortait plus avec moi ; quand il y avait des réceptions ou des dîners à la maison, ce qui était fréquent, je me retirais dans ma chambre, et je restais seule à faire des réflexions tristes, au coin de mon feu, pendant que montaient vers moi le bruissement des conversations, avec des bouffées de musique. Lorsque les gens qui m'avaient vue toute gosse trotter à travers le salon demandaient ce qu'était devenue mademoiselle Jane de Serquigny :

» — Elle est malade, répondait ma mère. Oh elle a une santé très délicate. L'atavisme. Madame de Serquigny est morte à vingt-deux ans.

» J'étais toujours punie, toujours rudoyée : jamais un baiser, ni une caresse. La maison où j'avais été si dorlotée était devenue un enfer. Je sentis que la

petite bâtarde y était de trop. Un beau jour, je n'y ai plus tenu, et je suis partie. Vous savez le reste.

— Et votre père ? Vous n'avez jamais eu l'idée de vous adresser à lui.

— Si, je lui ai même écrit. Oh ! pas par intérêt, car il ne m'avait jamais donné une poupée de vingt sous, et je savais que, sous ce rapport, il ne fallait pas compter sur lui ; d'ailleurs, j'étais assez grande pour me débrouiller toute seule. Mais j'étais hantée du désir de le voir, de le connaître. Je le savais très beau, j'aurais voulu contempler ses traits, causer un peu avec lui, deviner ce qu'il y avait dans l'âme de cet homme qui m'avait créée. Alors j'ai pris mon courage à deux mains et je lui ai écrit : « Monsieur, je n'ignore pas que vous êtes mon père ; je désirerais vous connaître… au moins de vue, et avoir, vingt-deux ans après ma naissance, dix minutes d'entretien avec vous. Est-ce trop demander ? »

Alors ?

— Alors, il ne m'a jamais répondu. Sans doute, craignait-il des effusions gênantes, des reproches, peut-être une aggravation de charges. J'ai attendu huit jours, quinze jours, rien, et comme depuis que je me suis mise au théâtre, ma mère ne me voit plus, je me suis trouvée après ma lettre, un peu plus seule, et

un peu plus triste qu'autrefois. Quand j'ai lu la mort du député Léonce Roudard dans les journaux, je n'ai rien senti au cœur. Tout était éteint en moi. Mon père a disparu cette semaine, mais il y avait bien plus longtemps que cela que j'étais orpheline…

Je regardai Jane Février, et je vis qu'une petite larme perlait au coin de ses longs cils, noircis par le kohl, et, attiré par une sympathie involontaire, je lui tendis la main, très attendri.

Ce fut le moment précis – comme au théâtre – où le marquis de Marpons entr'ouvrit la porte, et il nous dit goguenard :

— Allons, les amoureux, vous avez assez flirté comme ça, et débité assez d'inconvenances. Le moment d'être sérieux est arrivé. Je vais faire frapper les trois coups.

Du coin de son mouchoir de dentelle, Jane enleva prestement la petite larme qui allait tomber, et se coiffant de son lampion brodé, elle s'écria :

— Vous avez raison, mon cher président. Assez de bêtises !… et en scène pour la Pompadour.

## CHEZ LE DIRECTEUR

Vous connaissez tous Blanche Davoys, nous dit Fontevieux ; c'est elle qui a succédé à Dica Petit dans l'emploi des reines de théâtre, et jamais plus belle personne ne porta la coiffe des Médicis, le diadème de Marie Stuart ou les cheveux ondés d'Anne d'Autriche. Avec sa haute taille, son nez aquilin, son cou long et flexible elle incarnait admirablement ces héroïnes séduisantes ou féroces qui sont intimement liées à notre Histoire française. Toute sa personne, même dans la vie réelle, gardait l'empreinte de ces nobles emplois. À la ville, elle restait hautaine, majestueuse, et très jolie, dans ses manteaux à longs plis, et sous ses immenses chapeaux empanachés. Aucune pensée basse ne pouvait germer sous ce front de déesse, n'éveillant dans l'esprit reposé et satisfait que des idées de perfection aristocratique. On eût trouvé tout naturel, quand elle marchait, de la voir précédée par des pages, et quand elle montait sur un trône à draperies fleurdelisées, elle avait l'air de s'asseoir dans son fauteuil.

Malheureusement, à Paris, la troupe de grand drame historique n'a plus guère d'emploi. On préfère les vaudevilles à tiroirs, les tranches de vie, les revues où les théâtreuses apparaissent demi-nues, avec seulement quelques accessoires accrochés, çà et là, sur le maillot nacré – épiderme à la fois chair et marbre – par l'ingénieux Landolff. Blanche Davoys, ne pouvant se résigner à l'inaction, accepta un engagement pour le grand théâtre de Lyon, et, là encore, elle continua à braver Élisabeth d'Angleterre, à fabriquer des poisons avec Ruggieri, et à tromper Louis-le-Treizième avec le beau Buckingham, en lui confiant ses précieux ferrets de diamants. Mais, être reine place Bellecour ou sur le quai des Brotteaux, ce n'est presque plus être reine, c'est à peine une vice-royauté. On ne jouit vraiment de sa couronne et de son sceptre que sur le boulevard du Crime, et la pauvre grande artiste se morfondait, attendant avec impatience la fin de l'engagement contracté.

Un beau soir, Clément Radot, l'auteur de tant de comédies applaudies, qui passait par Lyon, vit le nom de Blanche Savoys en vedette sur l'affiche, et courut au Grand-Théâtre. L'actrice jouait dans : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, le rôle de la comtesse créé par Madeleine Brohan. Personne ne

comprenait mieux qu'elle Musset dont elle avait tout lu, tout appris, dont elle avait deviné le charme léger, insouciant et bien français à travers ces dialogues étincelant d'esprit, échangés entre gens de bonne compagnie, marivaudant le plus agréablement du monde sur les rives du Tendre. Elle était grande dame jusqu'au bout des ongles roses, et paraissait si bien chez elle dans ce boudoir Louis XV, au coin de cette cheminée de marbre contre laquelle s'appuyait l'acteur chargé de remplacer Bressant. Clément Radot fut enthousiasmé ; pendant l'entr'acte, il se fit ouvrir la porte de communication du théâtre et entra en bombe dans la loge de Blanche.

— Toi ! dit celle-ci en poussant un cri de joie.

Clément Radot, c'était, en effet, une bouffée d'air parisien qui entrait.

— Écoute, dit l'auteur, je ne suis pas venu dans ta loge pour t'apporter de la pommade, mais je viens de te voir jouer le rôle de la comtesse. Eh bien ! tu sais, ça y est, ça y est tout à fait. C'est un meurtre de te garder à Lyon. Il faut absolument que tu rentres à Paris.

— Hélas ! cher ami, je ne demanderais pas mieux. Mais où ? Toutes les troupes sont au complet.

— Sais-tu où je te verrais, moi ? Chez Thomas.

— Au théâtre rosse ?

— Parfaitement. Qui donc prétendait que tu n'étais capable de jouer que le drame romantique. Tu es, au contraire, d'un modernisme aigu. J'ai rendu plusieurs services à Thomas. J'ai bien voulu lui donner ma *Bobette* qui m'était demandée au Vaudeville. Eh bien ! je vais lui écrire, lui expliquer ce que tu es, ce que tu as fait dans le passé, et ce que tu vaux dans le présent. Et tu seras reçue, j'en suis sûr, à bras ouverts.

— Vrai ! s'écria Blanche, dont les beaux yeux verts s'illuminaient. Tu feras cela ?

— J'écrirai aujourd'hui même. Demande un petit congé et viens après-demain à Paris, sans faute. Je crois que tu ne regretteras pas le voyage.

Blanche embrassa Radot, avec une petite larme de reconnaissance qui perlait au coin de la paupière, et le lendemain soir, pleine d'espérance, elle s'embarquait pour Paris, avec la sensation d'un émigrant qui rentrerait dans sa patrie. En route, dans une demi-somnolence, tandis que les roues du wagon chantaient leur chanson berceuse et monotone, elle songeait à ce Thomas, ancien lampiste de la Compagnie des Petites-Voitures, et qui laid, commun, sans physique, sans voix, était arrivé à se faire

une situation théâtrale en se servant de ses défauts pour les ériger en dogmes d'un art nouveau. Comme il ne savait pas se camper en scène, il avait déambulé en jouant, les mains dans les poches, et en tournant, les trois quarts du temps, le dos au public ; comme il était presque aphone, il n'avait interprété que des catarrheux et avait bafouillé tous ses rôles comme dans une chambre de malade, imposant ce diapason éteint à toute sa troupe ; et l'on avait crié au miracle en admirant ce naturel… surnaturel. Finies, les traditions du Conservatoire ! Au diable les leçons d'articulation et de maintien ! Mais, en revanche, de vraies glaces, qui reflétaient les silhouettes des spectateurs assis aux fauteuils d'orchestre, de vrais livres dans la bibliothèque, de vraies casseroles, fraîchement étamées, accrochées aux clous de la cuisine. C'était bien là le théâtre génial, le théâtre vécu. Sans doute en souvenir d'une vieille dent contre la lampisterie des Petites-Voitures, il voulait que l'action se passât toujours dans l'obscurité, et, comme disait Hector Pessard.

— Chez Thomas, quand on baisse la rampe… c'est qu'on va commencer.

Mais, quand même, il avait ses fervents, sa petite église spéciale, et ce serait un beau rêve d'être en-

gagée chez lui, et de lutter dans ce théâtre de combat… À ce moment, retentit le bruit des plaques tournantes, et Blanche fut arrachée à ses rêveries par les employés qui criaient : « Paris ! Paris ! » mot qui résonna à son oreille comme une musique céleste.

Le lendemain, très élégante, le torse drapé dans un long manteau de satin brodé recouvert d'un col de chinchilla retombant en étole ; sur la tête, énergique et fine, un chapeau de feutre garni de velours et orné de plumes blanches, elle se présentait chez Thomas et faisait passer sa carte : *Blanche Davoys, artiste à la Porte-Saint-Martin* ; seulement, *à la Porte-Saint-Martin* était effacé au crayon et remplacé par *Grand Théâtre (Lyon)* – toute son histoire. Évidemment, Radot avait écrit, et elle allait être immédiatement reçue avec courtoisie. Un employé la fit entrer dans une petite salle sombre, tendue d'un papier graisseux, avec des banquettes de cuir qui lui donnaient un vague aspect de bureau d'omnibus. Où était-il le trône de jadis ? Elle releva de son mieux ses jupes fanfreluchées qui traînaient dans la poussière, et elle s'assit. À côté d'elle, il y avait des habilleuses, des ouvriers machinistes, un petit groom, sans doute envoyé pour demander des places. Elle attendit une demi-heure, une heure, une heure et demie ; à la fin,

comme la nuit tombait, et comme la fièvre d'attente l'envahissait, elle quitta la place, en faisant dire au secrétaire qu'elle reviendrait le lendemain.

Le lendemain elle revint, fit passer sa carte, et attendit de même une grande partie de la journée. Pendant six jours elle eut la conscience de venir passer l'après-midi dans ce cabinet de théâtre, faisant par la pensée une comparaison amère entre sa situation et celle des bonnes qui attendent une place à l'agence, dans le beau roman de Mirbeau, les *Mémoires d'une femme de chambre*. De Lyon arrivaient des dépêches impatientes envoyées par le directeur du Grand-Théâtre. Le septième jour, le secrétaire, un bon vieux, tout blanc, avec une calotte de velours, eut pitié de cette jolie femme qui venait tous les jours ainsi se morfondre inutilement pendant de longues heures. Il lui dit :

— Tenez, madame, entrez dans mon cabinet. Le directeur est obligé d'y passer pour se rendre à son bureau. Vous l'arrêterez au passage.

— Merci, monsieur, dit Blanche, se disant qu'elle avait été trop loin pour ne pas en avoir le cœur net, et pousser jusqu'au bout.

Et, comme Thomas passait en coup de vent, elle se dressa devant lui avec son port de reine.

— Ah ! c'est vous, grogna le directeur en se hérissant ; qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Je vous attends.

— Mais, tonnerre de Dieu, du moment que je ne vous ai pas reçue depuis six jours, c'est que je ne voulais pas vous voir !

Sous la brutalité de cette réception, Blanche chancela un moment, mais elle se raidit.

— J'avais cru que la lettre de M. Clément Radot… J'avais espéré…

— Ah ! je m'en !… un peu de Radot et de sa lettre. Fichez-moi le camp.

Alors Blanche Davoys, comprenant chez quel goujat elle s'était fourvoyée, ramassa ses jupes, toisa l'homme un moment et sortit de son grand pas majestueux.

# LA BARRE D'AMORTISSEMENT

Le capitaine Blaireau du 15e cuirassiers était un homme méthodique. Le premier et le troisième samedi du mois, il endossait à six heures du soir la tenue civile – ce qu'il appelait se mettre en négociant – puis, après avoir mangé rapidement le dîner de la pension, rue du Vieux-Versailles, il prenait le train pour Paris.

Là, il se mettait en chasse dans les promenoirs de quelque music-hall et ramenait par le dernier train une compagne en général blonde et potelée. Il faisait avec elle la grasse matinée du dimanche, ne la quittait, pour passer au petit salon, que juste le temps de signer le rapport du chef Chambenoit ; et, vers les dix heures, il la congédiait après lui avoir généreusement octroyé un louis pour ses frais de déplacement. Jamais plus, jamais moins.

Ces deux nuits d'épanchement mensuel suffisaient à satisfaire les besoins du cœur et les exigences de la nature ; et, en bas de la colonne de ses

dépenses, il inscrivait sur son budget, en balance : l'un dans l'autre… quarante francs.

Il savait ce que cela voulait dire. Or, un samedi, il avait ainsi amené des Folies-Bergère une certaine Lucette de Vertpré qui, après lui avoir proposé de venir visiter son petit logement de la rue de Trévise, où il y avait un très bon feu, avait accepté avec joie la perspective d'une escampette à Versailles, presque une partie de campagne. La somme offerte n'était pas énorme, mais le petit voyage était séduisant ; et puis, avec un capitaine de cuirassiers, on se sent en confiance. Donc, Lucette avait accepté ; on était parti bras dessus, bras dessous, pour la gare Saint-Lazare, où l'on était monté en première – ma chère – et la nuit avait passé d'une façon agréable, si agréable qu'après avoir signé les pièces de Chambenoit, le capitaine Blaireau n'avait pu résister au plaisir de garder la petite Lucette à déjeuner. C'était un extra de trois francs, mais on peut bien risquer quelquefois une folie. On avait fait venir le panier de la pension, avec un menu toujours plus soigné le dimanche – il y avait une omelette aux confitures ! – et dans la journée, on avait visité le musée du château et admiré les grandes eaux. Fête complète. À cinq heures seule-

ment, Lucette reprenait le train pour Paris, désirant autant que possible ne pas manquer sa soirée.

— Charmante, cette petite, dit le capitaine en inscrivant sur un carnet l'adresse de la rue de Trévise. Blonde comme Vénus et potelée comme une petite caille. On y reviendra.

Il alla dîner au mess où son absence le matin avait été très remarquée et après avoir essuyé stoïquement les facéties des camarades, il rentra chez lui, afin de jouir d'un repos bien gagné. L'oreiller conservait encore l'odeur de chypre de la petite caille, un parfum grisant, tiède et fauve qui permit au brave Blaireau de s'endormir en faisant les rêves les plus agréables. Il se réveilla donc de fort bonne humeur ; mais lorsque Chambenoit arriva pour régler le cahier des ordinaires, le capitaine eut une surprise des plus désagréables. Le petit coffret contenant le *boni* des ordinaires était vide et environ six cents fanes avaient disparu. Il dissimula devant son subordonné le désarroi dans lequel le mettait cette catastrophe qu'il valait mieux ne pas ébruiter, paya sur ses économies particulières la somme due au maréchal des logis chef pour établir la balance, puis ce dernier parti, il se mit à réfléchir. Le vol ne pouvait avoir été commis par son ordonnance Perdriol, un

cuirassier de toute confiance… Ce ne pouvait donc être que Lucette de Vertpré. Bientôt, il rapprocha certains indices, en se remémorant le trouble de la blondinette lorsque, la veille, il était rentré dans la chambre à coucher après avoir signé au salon les pièces de Chambenoit, et son doute se changea en certitude absolue, fulgurante.

— Ah, la mâtine ! s'écria-t-il avec rage, une si jolie fille. Quel dommage !…

Mais les finances du capitaine ne lui permettaient pas de supporter avec résignation une aussi large brèche dans son budget strictement équilibré. Il fallait rentrer dans ses fonds, mais comment ? Sous le sceau du secret, il alla conter sa mésaventure à ses deux camarades Brinquard et Lanternier, les deux commandants du 3e et du 4e escadron. Il fut convenu que lui, Blaireau, resterait en tenue, pour donner plus de solennité à la démarche, et que les deux camarades endosseraient la redingote noire boutonnée, se coderaient du tube et prendraient sous leur grosse moustache l'air le plus rébarbatif.

Ainsi escorté, Blaireau s'embarqua pour Paris, et les trois amis prirent le chemin de la rue de Trévise. Sur les indications de la concierge, un peu surprise par l'irruption de ces gigantesques gaillards, ils mon-

tèrent à l'entresol, et là, le capitaine frappa rudement à la porte.

Lucette, dans un peignoir fanfreluché, vint ouvrir, en souriant, comme pour accueillir un client de passage, mais devant Blaireau et ses deux acolytes, elle recula, terrifiée, toute pâle. Le capitaine croisa ses deux mains gantées sur son grand sabre, et dit d'un ton sinistre :

— Ma fille, faites vos paquets. Ces deux messieurs vont vous emmener à Saint-Lazare.

— Moi ! À Saint-Lazare ? Mais pourquoi ?

— Vous le savez. Dépêchez-vous. Allons, houste !

— Houste ! appuyèrent en chœur Brinquard et Lanternier.

— Grâce ! grâce ! s'écria alors Lucette en se jetant aux genoux de Blaireau. C'est vrai, j'avoue ; c'est moi qui vous ai pris l'argent qui était dans le coffret. Mais si vous saviez… Je devais trois termes ici. J'allais être jetée à la porte, avec mes pauvres meubles vendus… Et puis, je devais deux mois à la nourrice de mon petit garçon. Que voulez-vous ? j'ai perdu la tête. J'ai volé, mais je vous jure que je ne suis pas une mauvaise fille ; je vous en supplie, mes bons messieurs, je vous en conjure, ne me perdez pas. Ne m'envoyez pas en prison.

Et Lucette pleurait, et Brinquard, louchant sur le peignoir dépoitraillé, était très ému, et l'idée du petit garçon en nourrice avait profondément attendri Lanternier qui, lui aussi, avait les yeux tout brouillés de larmes… Mais Blaireau était un homme positif, méthodique et froid. Il demanda avec calme :

— Où sont les six cents francs ?

— Hélas ! je ne les ai plus. Si je les avais encore, je vous les rendrais tout de suite ; mais j'ai tout payé hier soir. Vous pouvez fouiller partout ici, vous n'y trouverez pas un louis.

— Eh bien alors, vous allez me signer une reconnaissance du vol.

— Comme vous voudrez, je signerai tout, j'admettrai tout, mais pas de Saint-Lazare !

Et Blaireau dicta :

« Je soussigné Lucette de Vertpré, demeurant 37, rue de Trévise, à Paris, reconnais avoir volé dans le bureau du capitaine Blaireau, 94, rue de Noailles, à Versailles, une somme de six cents francs représentant le boni des ordinaires, somme que je m'engage à lui rendre par acomptes, à sa convenance.

» Signé : Lucette Vertpré. »

Luette signa, plus morte que vive, et les trois amis repartirent, Blaireau remportant le petit papier. Rentré chez lui, il inscrivit au dos du billet trente belles barres bien régulières et calcula que dans quinze mois, à deux barres par mois, la blondinette pourrait se libérer et que, lui, pourrait rétablir l'équilibre de son budget. Ce n'était plus, en somme, qu'une simple avance de fonds.

Et, le samedi suivant, Lucette arrivait à Versailles, et le lendemain matin, Blaireau gravement rayait une barre au dos du papier. Il appelait cela la barre d'amortissement. Depuis plusieurs mois cet étrange marché fonctionne avec une fidélité scrupuleuse de part et d'autre ; il est entendu qu'à la trentième barre effacée, Lucette pourra rentrer en possession de son papier accusateur et le jeter au feu.

Lucette, devenue très élégante, très lancée, aurait pu se libérer cent fois, mais Blaireau, toujours méthodique, a refusé d'accepter l'argent et s'en tient aux conventions d'après lesquelles le vol reconnu doit être restitué par acomptes et à sa convenance. Et voilà pourquoi, à notre grande surprise, nous entendions l'autre soir chez Maxim's, Lucette répondre à un gros Anglais apoplectique qui voulait l'inviter à souper pour le lendemain :

— Oh non, demain samedi, c'est impossible ! Il faut que, j'aille à Versailles. C'est le jour de ma barre d'amortissement.

Et l'Anglais est resté rêveur, cherchant le sens mystérieux et polisson de cette nouvelle expression qu'il n'avait jamais entendue.

## LES VIEUX CHAUSSONS

Dans la loge de Judith Manchaballe, pendant le troisième acte d'*Astarté,* Madame Manchaballe, ma vénérable amie, est en train d'ébarber, avec des ciseaux, les soies de chaussons de satin un peu fatigués.

— Comment, madame Manchaballe, vous repiquez maintenant les vieux chaussons ! Vos filles sont donc tombées dans la misère ?

— Monsieur Richard, Judith et Rebecca sont sujets. C'est vous dire qu'elles touchent une paire de chaussons par trois soirées, ce qui est plus que suffisant, même en dansant beaucoup.

— Alors, pourquoi ce travail d'ébarbement ?

— Asseyez-vous prés de la table et faites attention de ne pas fourrer les pans de votre habit dans la glycérine. Il y a peut-être un détail que vous ignorez : si les étoiles touchent une paire de chaussons par représentation et les sujets une paire par trois soirées, les coryphées ne touchent une paire de chaussons que toutes les huit fois, et les quadrilles

que toutes les douze fois. Alors, les étoiles et les sujets ont l'âme bonne et donnent aux petites leurs chaussons à peine usés, afin de les aider à ne pas être de pauvres va-nu-pieds ; de là l'expression : « Généreuse comme chausson. »

— C'est ainsi qu'on se sauve par la charité. Béranger l'avait déjà dit.

— Le sénateur ?

— Non, le chansonnier.

Vierge et sainte, une sœur grise
Aux portes des cieux rencontra
Une beauté leste et bien mise
Qu'on regrettait à l'Opéra.
Toutes deux dignes de louanges,
Arrivaient, après d'heureux jours,
L'une sur les ailes des anges,
L'autre dans les bras des amours.

— Évidemment, cette beauté leste et bien mise avait dû donner beaucoup de chaussons. Seulement en ce bas monde la vertu n'est pas toujours récompensée, et Judith suivant mes conseils, ne distribue plus ses vieux chaussons… Elle donne les neufs, et c'est ce qui m'oblige à repiquer les vieux. Voyez-vous, ça me connaît le repiquage des vieux.

— Ah ! par exemple, je ne comprends pas du tout votre combinette. Expliquez-vous, madame Manchaballe.

— Vous connaissez la manie du prince Palatoff ; le protecteur de Judith. Il collectionne les chaussons, cet homme. Il les range dans une vitrine avec le titre du ballet et la date. Et il faut le voir s'emballer devant ces nids roses un peu fatigués, gardant encore vaguement la forme de l'oiseau jadis emprisonné. Ses yeux s'allument, ses mains tremblent. C'est un Russe qui aime à déchausser.

— En somme, c'est un commencement de déshabillage. C'est par le soulier qu'on commence, c'est par le tutu qu'on finit.

— Vous ne voyez pas le point de vue élevé du prince. « Ça n'a l'air de rien, disait-il avec émotion, l'âme de la maison est partie, mais ça a pirouetté dans *Faust,* dans *Samson,* ça a dansé le quadrille de l'*Étoile*, ça a valsé dans *Coppélia* sous la lumière électrique, dans des radiations de potée de roses…»

— De potée de roses !… Ah ! d'apothéose ! Continuez, madame Manchaballe.

— « Ça a flirté au foyer de la danse avec M. Charles Bocher, le marquis de Massa, Roll, Modène, Chéramy, tous les vieux et chers habitués. »

Alors ce petit soulier prenait pour lui des aspects fantastiques. Or, l'autre soir, après la répétition générale d'*Astarté*, voilà, qu'il entre, en bombe, dans la loge de Judith, et qu'il lui dit : « Non, ce que vous étiez délicieuse, moulée dans cette draperie grecque, transparente, qui laissait deviner la ligne du corps, un véritable *Montanagra !* Et quand vous vous êtes renversée en arrière, en donnant la main à mademoiselle Ixare, vous aviez tout à coup retrouvé la pose exacte des Cuniphores de Phidias. » Judith ne comprenait pas très bien – moi non plus, du reste – mais elle devinait des compliments, et ça fait toujours plaisir. Et, tout à coup le prince s'arrête et, les yeux luisants de convoitise, s'écrie : « Donnez-moi les chaussons qui ont gravi les marches sacrées de l'autel où trône madame Héglon. » Et Judith lui répond : « Oh ! les jours de générale, je mets toujours de vieux chaussons pour être plus à mon aise. »

» — C'est égal. Je les veux absolument, afin de les placer dans ma vitrine, avec l'inscription : *Astarté, 12 février 1904*. C'est avec ces documents-là qu'on écrit l'histoire. » Alors Judith se met à rire, et dit : « Mais, mon pauvre prince, je les ai donnés à la petite Chignon III, du troisième quadrille, une des joueuses de lyre, à l'orgie du quatrième tableau, quand toutes

les danseuses se couchent sur les gradins dans un décor lilas de rêve. – Vous avez fait cela ! Vous avez donné mes souliers historiques ! – Mais oui, la pauvre petite marchait littéralement nu-pieds ! » Et, alors, voilà mon Palatoff qui redescend l'escalier des loges comme un fou, et dit à M. Hansen : « Mon cher maître, indiquez-moi donc la loge de mademoiselle Chignon III.

— Ah ! je n'en sais rien. C'est une petite du troisième quadrille ; demandez cela à Brutus ou à Clodomir. » Ce n'était pas commode de trouver Brutus au milieu de tous ces Grecs en casque. Enfin, l'on rencontre Clodomir, le coiffeur, qui expliquait à madame Héglon comment elle devait se coiffer de la tête de lion de M. Alvarez, sans abîmer ses touffes de bluets. Et Clodomir, toujours complaisant, conduit le prince au sixième étage, à la loge de Chignon III. C'est ici que le drame commence.

— Il y a donc eu un drame, madame Manchaballe ?

— Vous allez voir. Le prince frappe à la porte, et la petite Kime vient regarder au judas et s'écrie :

» — Tiens ! c'est le vieux à Manchaballe I^re^.

» — Mademoiselle, dit le prince vexé, je ne sais pas si je suis « le vieux à Manchaballe Ire », mais je voudrais bien parler à mademoiselle Chignon III.

» — Hé ! Chi-Chi ! amène-toi. Y a le vice-doyen qui te demande.

» En même temps, elle ouvre la porte, et le prince se trouve au milieu d'une douzaine de petites filles occupées à s'habiller, sous la haute direction de madame Azélie Colobeuf. Avez-vous remarqué, monsieur Richard, comme tout le monde a de drôles de noms à l'Opéra ?

» — De grâce, madame Manchaballe ne perdez pas le fil.

» — Il ne s'attendait pas à cet accueil, le pauvre prince. Il se figurait bonnement que les engagées avaient des loges spéciales comme les premiers sujets. Il était si troublé qu'il oublie de se découvrir en entrant, et voilà les douze petites qui piaulent en chœur : « Il a des oiseaux dans son chapeau ! » Cependant, Chignon III s'était avancée vers le prince avec des grâces de gamine perverse. Évidemment, ça n'est pas au point. La poitrine a des salières, les bras sont de vrais fuseaux, mais les jambes sont déjà d'un galbe très pur, et la figure est drôlette, avec un petit nez retroussé et des yeux rieurs. Elle se campe sur

ses jambes bien arquées, tire une langue énorme, et dit : « Chignon III, présente. Qu'est-ce que t'y qu'on lui veut ? » Alors, voilà le prince qui reste pétrifié, en extase devant la gosse. J'ai eu tous ces détails par mon amie madame Colobeuf ; vous comprenez, ça le changeait, le vieux paillard, des formes arrondies de Judith. La femme verte après la femme mûre. Et alors, bredouillant, rouge, la bouche baveuse, il répond :

» — J'aurais voulu les chaussons que mademoiselle Manchaballe vous a donnés, et, en échange, je vous en payerais une paire de neufs. Mais… vous devez en avoir aussi, des vieux chaussons, très vieux, tout troués… avec le petit pouce passant un peu à travers le satin rose.

» — Ah, si j'en ai ! Mais je n'ai même que ça.

Et les douze fillettes entourèrent le prince, en criant à tue-tête : « Nous aussi, nous aussi, nous avons des vieux chaussons. Voulez-vous-t-il nous les changer pour des neufs ? Dites, le monsieur ? Dites ? » Mais Palatoff n'avait d'yeux que pour Chignon, et il était visible que la gosseline l'excitait terriblement. « Eh bien, c'est ça, mademoiselle, apportez-moi tout ce vous avez demain matin chez moi, 22, rue Mogador. Nous nous arrangerons. »

» Quand Azélie Colobeuf m'a raconté cela, mon sang n'a fait qu'un tour. Je suis monté de pied ferme chez madame Chignon mère, et je lui ai dit : « Madame, si votre traînée de fille vient demain matin chez le prince avec ses vieux chaussons qui ne sont même pas aux pommes, elle y trouvera une réception qui sera également aux pommes. C'est moi qui m'en charge, et c'est moi qui vous le dis. » Puis j'ai prévenu Judith, qui a fait une scène épouvantable à Palatoff, le menaçant de raconter sa conduite scandaleuse à tout le foyer de la danse et même à M. Colleuille, le vertueux régisseur ! Le prince a pleuré, supplié, et Judith, toujours bonne fille, a pardonné ; seulement, maintenant elle ne donne plus que des chaussons neuf, des chaussons qu'elle n'a jamais portés. Et voilà pourquoi j'ébarbe les vieux. Tout arrive, mais voici qu'on remonte après les enlacements d'Hercule et d'Astarté, en pleine rue. Entre nous, c'est dégoûtant, Bonsoir, monsieur Richard.

— Sans adieu, madame Manchaballe.

# LA COCOTTE

*Lettre de Toto à Tutur.*

Mon bon Tutur,

L'ÉDUCATION de tes Parisiens est vraiment par trop incomplète. Cela pousse les gens amateurs de bonne fumisterie à leur faire des farces incompatibles avec la sérénité placide des mœurs rurales ; de là, des cataclysmes inattendus. Mais n'anticipons pas sur les événements.

Donc, dimanche soir, nous revenions des bois d'Etainenare, où nous avions été faire une ouverture tardive, en chasse réservée. Nous étions dans le break avec Folarçon, Manneville, la Lézardière et le petit François, tout hais émoulu de collège et bachelier de la promotion de juillet. La voiture roulait sur la route, entre deux haies de beaux chênes se dressant à la mode normande, dans des murs de terre, tout ce qui nous reste, paraît-il, Tutur, du vieux retranchement gaulois, et, de temps en temps, au coin

d'une cour très verte et plantée de pommiers bien alignés, apparaissait une pancarte de bois blanc portant cette simple inscription : *Cocotte.*

Le petit François avait louché sur cette inscription ; à la première il avait donné des signes non équivoques d'étonnement ; à la troisième, il n'y tint plus, et avec une certaine rougeur, – oh ! adorable timidité, apanage de la jeunesse, – il demanda à Manneville, un des gros propriétaires d'ici :

— Pardon, cher monsieur, vous allez peut-être me trouver bien ignorant… mais puisque vous êtes du pays, pourriez-vous me donner un petit renseignement.

— Allez, jeune homme, je vous écoute.

— Eh bien, que signifie cet écriteau que j'aperçois en plein champ et sur lequel on a écrit : *Cocotte.*

— Mais, répondit Manneville très sérieusement, c'est bien simple. À la campagne, nous ne laissons pas le vice s'éparpiller comme à Paris, où bon lui semble. Nous le parquons, nous le localisons, et nous plaçons çà et là des cocottes, pour les besoins du service, au prorata du chiffre de la population. Une cocotte pour cinquante hommes, environ.

— C'est absolument exact, confirma ce pince-sans-rire de Folarçon.

— Alors, quand on voit écrit *cocotte* à la porte d'une ferme ?…

— Cela veut dire qu'il y a, dans les murs de cette ferme, une brave fille qui, moyennant une rétribution, juste salaire de ses peines, consentira à faire, en votre honneur, des folies de son corps. Oui, jeune homme.

François paraissait un peu surpris, mais l'imperturbabilité de ses camarades fit disparaître ces premiers doutes. Cependant Manneville continua avec flegme :

— Voyez-vous, le sage législateur a eu une idée géniale. Il s'est dit : À la campagne, on vit au grand air, on mange beaucoup, on travaille peu de tête, bref la *Bête* est peut-être plus surexcitée qu'ailleurs. De là, ces culbutes lamentables le long des fossés, au retour des *assemblées,* pendant les belles nuits d'été, de là, ces innombrables bâtards, et ces accrocs à la morale qui font pleurer M. Bérenger surnommé « Papa la Vertu », bien avant la pièce de Decourcelles et la convocation de la Haute-Cour. Alors, puisque nous ne pouvons pas supprimer la *Bête,* ouvrons-lui des débouchés, canalisons ses torrents dévasta-

teurs. Dans le petit pays où les couvents patentés et matriculés ne pourraient vivre faute d'une clientèle suffisante, instituons, de-ci, de-là, quelque consolatrice – bienveillante et peu farouche – quelque chose comme le « Taureau banal » qu'on trouve encore dans certaines communes de France, avec cette différence qu'elle sera stérile, pour la bonne raison que l'herbe ne pousse pas sur les grandes routes, ainsi que l'ont constaté les savants.

— Alors, demanda le petit François, de plus en plus intimidé, mais dont l'œil s'alluma, on n'a qu'à se présenter au fermier, à demander la cocotte…

— Et on est reçu à bras ouverts, à l'ombre des pommiers et des lauriers-roses. C'est idyllique.

Là-dessus la conversation dévia sur des sujets moins folâtres, mais le jeune bachelier avait pris bonne note de ce que lui avait raconté Manneville, et, dès le lendemain, nanti de ce Napoléon qui devait largement payer les frais d'un culte primitif, il partait tout seul, à la découverte, dans la campagne. Il n'avait pas parcouru plus d'un kilomètre, lorsqu'il retrouva le mot fatidique : *Cocotte,* écrit en grosses lettres à la porte de Godebout, le plus ancien de nos fermiers.

Il ouvrit résolument la barrière, traversa la cour, et arriva devant la porte de la ferme où maître Godebout fumait sa pipe. Comme il regardait le nouvel arrivant un peu surpris :

— Je viens pour la cocotte, s'empressa de dire le petit François.

— Vous arrivez ed'la ville. Vous v'nez pôr la consultation ?

— Vous appelez ça une consultation. Soit. Ça va-t-il pour vingt francs ?

— Vingt francs ! Oh que nenni ! C'est ben trop. Çà vaut point ça.

— Mettons dix francs.

— Non, mon beau m'sieur. Vous êtes tout jeune, et puis il s'agit d'une vieille vaque… En conscience, ça vaut point pus ed'trois francs. Un petit écu, quoi.

Une vieille vaque ??… Un petit écu ! Enfin, à la campagne, il ne fallait pas se montrer trop difficile ; qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Bien qu'un peu défrisé, le jeune homme continua :

— Eh bien, va pour trois francs, mais c'est vraiment bien bon marché.

— Il faut vous dire, continua le père Godebout, en secouant la cendre de sa pipe, que ça lui a pris mardi dernier. Al'perdiat l'appétit, al'était triste,

al'éprouvait des frissons par tout le corps, et la sécrétion diminuait ! ah bon sang de bon sang ! C'est-il avoir du malheur tout de même. La cocotte chez le père Godebout !

— Alors elle est malade ?

— Al'est malade, sans êt'malade. La fièvre a quasiment cessé, mais al'a une éruption vésiculeuse dans la bouche, sur les mamelles. Ça la gêne, vous comprenez, c'te vaque.

— Si je comprends ! s'exclama le petit François, très refroidi par l'éruption vésiculeuse sur les mamelles.

— Maintenant, al'va mieux. Bientôt nous aurons eune croûte qui tombera. Je donne des gargarismes acides et sa vie n'est pas en danger. Nous allons aller la voir.

— Heu ! Heu ! Croyez-vous que ce soit bien utile ?

— Pôr sûr, pisque maintenant vous êtes là. C'est point contagieux, vous l'savez comme moué.

— Je ne vous dis pas, mais quand même je préférerais…

— V'nez donc. Al'vous mangera point, et vous donnerez toujours votre idée.

Ia petit Francois, devant l'insistance têtue du vieux paysan, n'osa pas trop résister ; il le suivit jusqu'à un bâtiment où il aperçut… une vache couchée sur la litière.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Mais c'est ma vaque.

— Vous m'aviez parlé de cocotte.

— Ben oui, quoi ; a l'a la cocotte, la fièvre aphteuse comme vous dites, vous autres les vétérinaires.

— Mais je ne suis pas vétérinaire !

— Vous êtes point vétérinaire ! Alors qu'ek vous voulez à ma vaque ? Et qu'ek'vous êtes ? Oui. Qu'ek'vous êtes ? Un charlatan ? Un chemineau ?

François, si naïf qu'il fût, eut enfin la sensation qu'il était un jeune Parisien dont on avait voulu se moquer. Mais comment avouer au fermier, dont la colère grandissait, qu'il l'avait pris pour un tenancier de plaisirs faciles ?

— Je ne suis pas vétérinaire, dit-il, mais je suis médecin, et je me suis beaucoup occupé de ce que vous appelez fièvre aphteuse, et que nous appelons, nous, phlyctène, glossopède, ou encore exanthème interphalangé. Moi, je vous recommande l'acide borique, beaucoup d'acide borique dissous dans… le lait, du bon lait.

— Dans le lait de la vaque !!!

— Parfaitement, elle le reboira… Ça la vaccinera, vous comprenez ? Adieu je me sauve, car j'ai encore un tas d'autres cas à observer dans le pays.

Et le jeune bachelier s'enfuit, ayant augmenté son bagage scientifique d'une connaissance de plus, et découvrant enfin que si les vaches peuvent avoir la cocotte, une cocotte ne saurait jamais, en aucune façon, être confondue avec une vache. C'est une vérité indispensable à bien connaître lorsqu'on entre dans la vie, n'est-ce pas, Tutur ?

N'oublie pas ton vieux.

Toto.

# LE RUBIS

*Lettre de Tutur à Toto*

*Aix-les-Bains.*

J'AI COMPATI, mon bon Toto, à ton histoire, bien que, dans le malheur survenu à un vieil ami, il y ait toujours une certaine jouissance ; mais, en retour, je compte sur un doux apitoiement de ta part – je te permets la petite satisfaction intérieure lorsque tu liras mon aventure du rubis.

Il faut te dire qu'il y a ici, à Aix-les-Bains, une jeune femme, Circassienne, paraît-il, qu'on appelle *la dame aux rubis*, parce qu'elle ne vient jamais le soir à la Villa des fleurs, sans être parée d'un magnifique collier et de boucles d'oreilles en rubis entourés de diamants. Peut-être est-ce un peu clinquant pour un simple casino, mais les femmes de son pays aiment tout ce qui reluit, tout ce qui brille, aussi bien les étoffes soyeuses que les bijoux étincelants, et ces belles pierres pourpres s'allient merveilleuse-

ment avec la pâleur ambrée du teint mat, avec les yeux de gazelle, longs, frangés de cils noirs et profonds… à en avoir le vertige, et surtout avec une démarche féline, souple, onduleuse ; ah ! Toto, cette Circassienne avait tout l'Orient dans les hanches !…

Son succès ici était fou. Riches banquiers, pontes fastueux, ataxiques et rhumatisants, fringants clubmen et généraux en retraite, tous ressentaient la petite secousse lorsqu'elle entrait nonchalante et superbe, avec son air un peu hautain dans la salle de jeu. J'ai vu les croupiers s'embrouiller dans leurs comptes, en maniant sur le tapis vert une palette éperdue ; j'ai vu, de mes yeux vu, le baron Samuel oublier de retirer sa mise après un « en carte », et le gros Morphinoman (esquire) tirer à six après avoir donné deux bûches, ce qui lui a fait baccara. On n'invente pas de ces choses-là.

Bien entendu, moi aussi, j'avais subi le charme capiteux dégagé par cette étrange créature, et je faisais ma partie dans les petits grognements d'admiration que poussait le troupeau suivant Circé. Moi je grognais plus fort que les autres, sans doute parce que ma métamorphose était encore plus complète, mais je n'obtenais pas même un regard de mépris. Rien. – Une indifférence olympienne. – Nous

n'existions pas, et nos convoitises bestiales n'arrivaient même pas à la hauteur de ses dédains.

J'avais essayé un peu de tout. À la Villa, j'avais retenu une table près de la sienne, et j'oubliais ma *Casserole à la Doria* et ma *croûte aux champignons oranges* – une merveille ! – pour dévorer des yeux ma belle voisine avec des yeux en boules de loto qui signalaient comme dans la sérénade de Paulus : « J'en ai gros et long à vous dire. » Mais elle ne me voyait pas.

Quand elle rentrait le soir, au chalet Cochet, je la suivais sous les grands arbres, dans un sillage d'odeurs, et là, je lui débitais un tas de déclarations vraiment jolies, dissimulant sous une forme poétique cette pensée, pourtant bien naturelle : « Madame, je serais le plus heureux des hommes si vous vouliez bien être ma maîtresse. » Le fond y était, mais c'était bien présenté, et si le petit serpent frétillait, du moins c'était sous des fleurs. Mais elle ne m'entendait pas.

Que te dirais-je, Toto ? Je lui ai écrit ; elle ne m'a pas répondu. Je l'ai suivie au télégraphe, et tandis qu'elle allait porter une dépêche au guichet, en laissant sur la planchette son éventail et ses gants, j'ai improvisé sur le papier des télégrammes :

À SON ÉVENTAIL.

Au-dessus d'un bouquet de roses,
Tu te balances dans ses doigts,
Effleurant de bien belles choses
Qui vaudraient la rançon de rois.

Que ton balancement la touche
À chaque fois d'un fer brûlant ;
Et, derrière toi, que ma bouche
Touche sa lèvre en frissonnant.

Va ! grise-la de ma tendresse,
Que ton souffle soit capiteux,
Et, grâce à toi, qu'elle ait l'ivresse
Qui vient directement des cieux.

Et si ce baiser que j'envie
Me brûlait au point d'en mourir,
Par ton parfum rends-moi la vie,
Mais ne m'en fais jamais guérir…

J'aurais pu continuer ainsi très longtemps. J'ai une facilité pour les vers de mirlitons !… Mais l'employé a rendu très vite la monnaie du télégramme, et j'ai dû arrêter là mon dithyrambe. Eh bien, elle ne l'a même pas lu, mon pauvre dithyrambe. Elle l'a laissé tranquillement sur le bureau,

où un autre monsieur l'a emporté sans doute pour l'offrir comme de lui à la dame de ses pensées.

Avec tout cela, je ne gagnais pas de terrain. Aussi, Toto, juge de ma joie, lorsque me promenant avenue de la Gare, je lus, placardée sur l'écorce d'un des platanes, l'affiche suivante :

AVIS

*Il a été perdu, jeudi soir, sur le chemin qui conduit du Casino au chalet Cochet, une boucle d'oreille en rubis entouré de diamants. La personne qui l'a trouvée est instamment priée de la rapporter le plus tôt possible au chalet Cochet.*

Il y aura bonne récompense.

Évidemment l'affiche était d'elle. Et il y aurait bonne récompense ! Ces mots n'étaient-ils pas pleins de promesse ? Immédiatement je me mis à chercher le fameux rubis, non pas dans la poussière des rues d'Aix, ce qui eût été naïf, et m'eût sans doute fait perdre pas mal de temps, mais chez les bijoutiers très nombreux de la rue de Chambéry, honnêtes orfèvres chez lesquels les petites dames décavées vont porter leurs bijoux échangés d'abord contre quelques pièces d'or, puis contre des jetons de nacre blanche

ou rose, puis contre rien du tout. Je trouvai bien vite le rubis perdu, du moins un rubis qui lui ressemblait comme un frère, et, après l'avoir payé soixante louis, rubis sur l'ongle, j'espérais enfin pouvoir franchir le Rubicon, si j'ose m'exprimer ainsi. J'écrivis donc :

« Madame,

» J'ai trouvé la boucle d'oreille que vous aviez perdue. Je m'empresse de vous la renvoyer, en vous priant de vouloir bien m'indiquer l'heure à laquelle je pourrai me présenter chez vous pour réclamer la récompense promise. »

Sur la boîte, j'écrivis une adresse :

« À la dame qui a perdu un rubis,
» CHALET CHOLET ».

Puis je priai le bijoutier d'envoyer immédiatement le bijou, en réclamant une réponse que j'attendrais chez lui, sur une chaise, pantelant.

Tu ne m'as jamais vu pantelant, Toto ; je t'assure que je t'aurais fait de la peine ; le plastron de mon gilet ressemblait au lac du Bourget, un jour d'orage. Il y avait des remous et des vagues, comme font au théâtre les actrices avec leur poitrine lorsqu'elles

veulent simuler une émotion violente. Enfin, la réponse est arrivée :

*Au monsieur qui a trouvé*

« Monsieur, vous me comblez de joie ; je tenais énormément à ce bijou, non pas tant à cause de sa valeur, mais parce que c'était la boucle d'oreille de ma mère. Venez ce soir à dix heures. Je vous attendrai. Vous m'avez fait beaucoup de plaisir. Je ne suis pas une ingrate et m'efforcerai de vous en faire un peu. »

Ah ! Toto, quand j'ai lu cette lettre, d'un sens si précis, j'ai entrevu le ciel, et j'ai enfin compris le vrai bonheur qu'il y a à faire le bien. Au dîner, à la Villa des fleurs, j'ai revu ma Circassienne, parée de ses *deux* rubis. Elle avait l'air radieux, et ne se doutait guère que l'heureux candidat à la récompense promise était là, tout près d'elle. Enfin, à dix heures, le cœur battant à tout rompre, je me suis rendu au chalet Cochet, et là, le garçon qui avait des ordres, m'a tout de suite indiqué la chambre 12.

J'ai frappé. Une voix harmonieuse m'a répondu : « Entrez !… » Et je me suis trouvé face à face avec une

grosse actrice de Lyon, celle qui joue les duègnes au Casino du cercle, et qui vêtue d'un simple peignoir, m'a ouvert des bras – des poteaux – en me disant :

— Mon chéri, je suis prête à payer ma dette.

Horreur ! C'est elle qui avait reçu mon rubis de soixante louis, et la belle Circassienne n'avait jamais perdu le sien. Je m'enfuis disant à la duègne, avec un effroyable sourire, que j'étais assez payé par la joie de lui avoir été agréable.

Tutur, plains ton Toto.

# LES ÉTRENNES D'INDIO

L'AUTRE SOIR, après un succulent dîner fait au *Dôme d'Ivoire*, en compagnie de quelques « tendresses » très élégantes et de quelques viveurs de marque, après avoir savouré le soufflé Valtesse et la pêche Miroy – une pêche miraculeuse – la conversation vint à tomber sur les étrennes données aux inférieurs, chacun avouant franchement ce qu'il avait donné à ses domestiques, de manière à trouver la moyenne raisonnable en pareil cas.

Comme disait Grangeneuve, il est toujours bon de s'éclairer avant d'éclairer.

Les uns parlèrent d'un mois de gages ; les autres affirmaient que c'était beaucoup trop pour certains appointements, comme ceux du premier cocher par exemple, déjà fort élevés par eux-mêmes, lorsque tout à coup sir John Halifax, le richissime lord, lança au milieu de la discussion, dans un français très pur, mais une voix et un accent qui m'ont toujours, quant à moi, rappelé l'organe du clown Footit :

— Moi, messieurs, j'ai offert pour ses étrennes à mon nègre Indio les faveurs de Jane Darling.

On s'exclama. Jane Darling, la dédaigneuse demi-mondaine ! La seule qui dans notre République actuelle ait su, par son faste, continuer les traditions de galanterie en usage chez les grandes courtisanes du Second Empire, et relever le sceptre des Goya, Letessier, Rosalie Léon et Julia Barucci ! Cette femme-là se serait donnée à un nègre ? Allons donc !

— D'abord, messieurs, il y a nègre et nègre, comme il y a fagot et fagot, reprit lord Halifax, et je vous prie de croire qu'Indio, mon valet de chambre, ne ressemble nullement à Chocolat. C'est un type superbe d'Achantis que j'ai ramené avec moi du Cap, après y avoir tenu garnison avec le 17e lanciers. Évidemment, il a les signes distinctifs de sa race, c'est-à-dire les cheveux courts et crépus, le nez épaté, le front déprimé, les pommettes saillantes ; mais la mâchoire inférieure est à peine proéminente sur la barbe frisée, qui dissimule les lèvres épaisses ; les yeux brillent d'un éclat extraordinaire avec des lueurs fauves, et le torse impeccable, rappelant par la pureté des lignes celui d'Hercule Farnèse, est celui d'un jeune dieu.

— Mais enfin, dit Grangeneuve agacé, c'est toujours un nègre ! il n'est ni mulâtre, ni métis, il n'est pas café au lait !

— Oh ! pas du tout, il est noir d'ébène, si noir que parfois il est déjà dans ma chambre sans que je l'aie vu entrer ; mais, comme l'a reconnu d'Esparre, il a cependant fort bonne façon ; car je lui donne tous mes habits, et j'use très peu ; ce qui fait qu'avec sa large carrure et ses moustaches, mon Indio, en dépit de ses fonctions qui consistent à me servir à table et à cirer mes bottes, a plutôt l'air d'un prince déguisé. Or, vous savez que j'habite avenue Malakoff, si bien qu'en dehors de son service, Indio n'avait rien de plus pressé que d'aller faire des effets de plastron avenue du Bois de Boulogne. Il se promenait, indolent et superbe, les deux mains dans ses poches, fumant avec une majesté de nabab quelque cigare chipé sur ma cheminée, et lançant au besoin une œillade incendiaire aux promeneuses qu'il rencontrait. Au coin de la rue Crevaux, il avait surtout remarqué deux femmes qui, appuyées sur le balcon du premier, s'exhibaient sans vergogne dans les peignoirs les plus froufroutants, mauve, rose, vieil or, fraise écrasée, désireuses de respirer le bon air matinal et de passer la revue des petites amies filant

aux Acacias, qui à cheval, qui en voiture, qui à bicyclette. L'une de ces femmes était la blonde Jane Darling avec son inséparable amie la brune Toinon. La brune ne fit pas grande impression sur mon Indio ; décidément les cheveux noirs ne lui disaient rien. Il en avait tant vus ! Mais la blonde, avec sa chevelure rutilante la coiffant d'un casque d'or, sa peau nacrée et ses yeux irisés de panthère l'hypnotisa complètement ; il crut voir un être surnaturel, comme une fée descendue du ciel dans quelque nuage rose. Il passa donc maintes et maintes fois devant le balcon, tendant le jarret et se cambrant dans des attitudes qu'il jugeait irrésistibles.

— Tiens, un moricaud ! s'était exclamée irrespectueusement Toinon. Mon Janot, on dirait qu'il te fait de l'œil. Dieu que c'est drôle ! Tu as fait la conquête d'un singe.

Jane Darling avait pris son face-à-main et détaillait mon Indio.

— Ma petite Toinon, tu n'y connais rien en homme – il y a peut-être des raisons pour cela ; mais celui que tu qualités de singe est un gaillard superbe, et le plus magnifique spécimen de mâle qu'il m'ait été donné d'admirer dans ma carrière déjà longue.

Ce doit être quelque roi ou quelque prince africain en déplacement.

Toinon lorgna à son tour. Cette idée de roi métamorphosait le personnage ; cependant elle crut devoir émettre encore quelques doutes :

— Mais regarde donc, s'écria Jane, admire ce costume de chez le bon faiseur, ces bottines vernies, à talons plats et à bouts pointus : cette cravate de satin aubergine ornée d'une grosse perle ; aspire les senteurs de ce cigare de la Havane dont les spirales bleuâtres montent jusqu'à nous, et tu peux être certaine que celui dont j'ai fait la conquête – car, il n'y a pas à dire, le coup de foudre y est, je connais ça – est un haut, très haut personnage exotique.

— Comme tu voudras, conclut Toinon, un peu jalouse ; mais c'est égal, ces gens-là sentent toujours plus ou moins l'huile de noix de coco.

Et mon Indio continua son manège. On se voyait, paraît-il, au Bois, dans les rues avoisinantes, même chez Ragé, le pâtissier de l'avenue Victor-Hugo. Dernièrement, je rencontre Jane Darling dans une loge au Nouveau-Cirque, un peu changée, pâlie, plus la même. Et la terrible Toinon de me dire :

— Oui, mon cher, le petit Janot est amoureux d'un nègre, tenez, ce compatriote de Chocolat qui est appuyé en ce moment sur le rebord de la galerie.

Je suivis la direction indiquée par Toinon, et je reconnus qui ? mon Indio ! Vous savez, messieurs, tout ce que Jane Darling m'a fait souffrir, jadis ; vous vous rappelez comme elle a été dure et atrocement cruelle avec moi, tant et tant qu'un beau jour, désespéré, j'ai été assez bête pour me tirer un coup de revolver dans un salon, et tandis que mon sang sortait comme par une soupape, elle, impassible, me repoussait du pied en disant :

— Ah, l'animal, il va salir tout mon tapis ! Tout cela est bien loin, et je suis guéri depuis longtemps. C'est égal, je ne pus m'empêcher d'éprouver une crispation au cœur en voyant que c'était Indio, mon valet de chambre, qui occupait victorieusement la place que je n'avais pas su conquérir autrefois et qui jouait les Ruy Blas.

Je répondis négligemment :

— Oui, c'est le bel Indio. Il est a chaque instant fourré chez moi. Venez donc souper toutes les deux pour le réveillon, et je vous le ferai connaître.

— Vrai ! s'écria Jane Darling, dont les yeux s'allumèrent de plaisir, vrai ?

— C'est entendu, le 24 décembre au soir, la présentation sera faite selon toutes les règles.

Et la veille de Noël j'ai organisé une grande fête où, bien entendu, le boudin ne manquait pas. Jane était venue dans tous ses atours, en peau de soie, fond noir, avec motif bleu tuyauté, recouvert de tulle moucheté. Sa taille superbe était enserrée dans un costume en velours bleu, et au cou le collier de perles unique, à six rangs, que je lui ai donné dans un jour de folie.

Si désirable que j'eus un instant comme un vague regret de ce que j'allais faire ; mais, bah ! le souper commence, et tout à coup Toinon s'écrie :

— Ah ! Janot, Janot, regarde donc ! le maître d'hôtel !...

C'était Indio, impeccable dans son frac noir à la française, qui passait les plats à la ronde et se penchait derrière Jane Darling en disant avec son accent nègre :

— Madame, elle prendra-t-y un peu de boudin noir ?

Jane reconnut son amoureux et devint pourpre ; mais, très crâne, elle surmonta hier vite cet accès de honte et dit en me regardant bien en face :

— Prince, laquais, ça m'est égal, je le trouve superbe !

Puis, toute pâmée, elle se pencha en arrière sur le dossier de sa chaise, et roucoula en caressant du regard mon domestique :

— Oh oui ! Oh oui, mon ami ! J'en veux bien.

— Alors ? demanda d'Esparre, très intéressé.

— Alors, messieurs, continua sir John, j'ai voulu faire les choses grandement, et le 1er janvier j'ai fait porter à Jane par Indio, cent louis pour ses étrennes, en écrivant à la belle : *Prenez en même temps le porteur de la somme… et la somme au porteur.* Il y a quarante-huit heures de cela et Indio n'est pas revenu. Cela me gêne bien un peu pour mon service, mais si je rencontrais mon domestique avec sa noble conquête, je ne pourrais que lui dire une chose : – Ah ! c'est vous qui étés le nègre ? Continuez.

Il y eut quelques rires à la ronde, puis Grangeneuve conclut :

— Voyez-vous, messieurs, les femmes, ça n'a ni goût ni dégoût.

# LE SERPENT SOUS LES FLEURS

Autant Jacques de Tangy était un moderne, un oseur, un va-de-l'avant, un peu casse-cou, autant sa douce fiancée, Yvonne de Falhouët, était une peureuse, une sensitive, ayant l'inquiétude de l'inconnu, et redoutant tout ce qui pouvait amener un changement dans sa vie bien réglée.

De là l'aversion qu'elle avait pour le mariage, inquiétude instinctive qui lui avait fait refuser de superbes partis. Mais Jacques était si beau, et paraissait si doux, sa voix avait des inflexions si caressantes, ses mains étaient si fines, les doigts si fuselés !… il était impossible qu'un homme comme lui fût un brutal, et c'était encore dans ses bras que l'épreuve, la terrible épreuve, paraissait le moins terrible.

Bref, elle avait déjà, dit oui, et il semblait qu'elle n'avait pas eu jusqu'ici trop à s'en repentir.

Le mois de mai avait été un enchantement, dans le cadre de ce beau Paris printanier et ensoleillé. Chaque matin arrivait un bouquet blanc, une superbe gerbe de fleurs enrubannées, qui apportait

comme un souvenir du fiancé, et embaumait le grand salon tout le restant de la journée. Jacques arrivait le soir pour dîner, parfumé, pomponné, impeccable dans son frac fleuri, et alors, en allant ensemble dans le monde, on dansait, tendrement enlacés, sur des rythmes berceurs, sur de douces valses qui chantaient l'amour et la joie de vivre ; ou encore on restait à la maison ; et là, dans un coin du boudoir, loin des regards des parents discrets, sous les gerbes de fleurs qui envoyaient leurs bouffées capiteuses, c'étaient des conversations chuchotées à mi-voix, des projets d'avenir, de beaux vers lus ensemble, la main dans la main, et ponctués par quelque tendre étreinte rien de plus.

C'était très bon, très doux, très poétique, et Yvonne se sentait toute attendrie, poursuivant son beau rêve.

La cérémonie du mariage à Sainte-Clotilde ne la réveilla pas de cet enchantement. L'arrivée dans le grand coupé familial, avec les laquais poudrés et en tenue de gala, l'église toute illuminée, les suisses majestueux avec la hallebarde et leur habit à la française, Jacques, beau comme le Prince Charmant, avec sa moustache soyeuse et blonde et ses grands yeux rieurs tout brillants de jeunesse ; et les orgues faisant

entendre leurs accords majestueux, tantôt sonores comme une marche triomphale, tantôt passionnés comme un hymne d'amour, comme un doux cantique à Éros.

Et par-dessus tout, des fleurs, des fleurs partout, toujours des fleurs, tout autour du chœur et du grand autel, aux boutonnières des amis, à la ceinture des amies, Ce n'étaient que parfums, souhaits de bonheur, paroles et odeurs suaves.

Quand le défilé fut terminé, comme dans une gloire, elle sortit de l'église, appuyée sur le bras de Jacques, au son de la marche nuptiale de Mendelsohn ; mais là, sur la place, une surprise l'attendait. Au lieu de la voiture à deux chevaux sur laquelle elle comptait pour se rendre au coquet castel acheté dans la vallée de Chevreuse, il y avait un duc automobile à deux places, à caisse rose tendre, mais tellement enguirlandé, tellement fleuri, avec des roues couvertes de roses, et des coussins garnis d'œillets, de pivoines éclatantes et de tulipes à jolis tons fondus mauves, lilas clair, bonbon d'or, que, ma foi, l'aspect toujours un peu disgracieux de ces véhicules nouveau-jeu, alourdis par la nécessité de placer le moteur quelque part, disparaissait complètement, et cette automobile ressemblait plutôt à quelque barque aux voiles

d'azur à proue enrubannée, partant pour un voyage à Cythère, comme un embarquement de Watteau.

Au milieu des félicitations, des ovations, des saluts amicaux, et des chapeaux levés en l'air, Jacques prit le guidon en main, siffla joyeusement pour se faire place, et, après quelques trépidations, le duc se mit en marche par la rue Las-Cases, le boulevard Saint-Germain, et le Cours-la-Reine.

Et tandis que l'automobile filait à une vitesse de trente-cinq à l'heure, Jacques, très satisfait, donnait à sa petite femme force détails sur les moteurs à cylindre, quatre chevaux, avec trois vitesses par courroies non croisées, et tension de courroies par galet rattrapant l'allongement des courroies.

Il expliquait le débrayage automatique, le carburateur à niveau constant, contenant quatre litres d'essence, quantité suffisante pour deux cent quarante kilomètres. Le mélange d'air et d'essence se faisait au moyen l'une manette fixée au guidon, et cette unique manette servait également pour la mise en route, l'arrêt, le changement de vitesse et la compression. L'allumage était électrique et le brûleur alimenté par l'essence contenue dans le garde-boue. Quant aux pneus de soixante-cinq millimètres, avec

chambre à air, bandages et jantes, ils étaient merveilleux !

Yvonne écoutait un peu ennuyée tous ces détails techniques. Une chose d'ailleurs l'attristait : ce gentil véhicule, au premier abord si coquet, si fleuri, n'était qu'un dissimulateur, un trompe-l'œil. Il y avait sous les roses un tas de vilaines choses mécaniques, un moteur caché dans la caisse, des roues, des pistons, un carburateur, un tas d'engins rappelant le travail, la fabrique, l'usine ! Je crois même que Jacques avait parlé d'un garde-boue ! Par moment, une odeur d'essence arrivait à dominer les senteurs des fleurs et empestait la route verdoyante qui, par Ville-d'Avray et Versailles, conduit à la vallée de Chevreuse. Est-ce que, et en dépit de l'apparence mensongère, cette lourde machine valait le bon phaéton de jadis, bien franc, bien léger, ne cachant rien, s'en allant loyalement avec ses chevaux, pas des chevaux-vapeurs, des chevaux bien vivants caracolant sous leurs harnais brillants, sous leur frontal à gourmette serrée d'argent, sous leurs chaînes d'attelé en acier poli, où le soleil piquait des étincelles ? Évidemment, le duc automobile était fleuri, mais il y avait un serpent sous les fleurs.

On arriva au château et Yvonne se rasséréna un peu en admirant le choix délicat qui avait présidé à l'ameublement de la chambre à coucher Pompadour, toute tendue en peluche saumon à reflet argenté.

Le fond du lit était formé d'un grand rideau en satin blanc, entr'ouvert à l'italienne. Au pied du lit, deux amours sur des cygnes. À côté, un vide-poche en satin bleu pâle, avec cette inscription brodée au milieu des rinceaux de soie : *L'amour se plaît à lier les cœurs.*

Sur la cheminée, une petite pendule en Saxe, qui semblait destinée à sonner des heures heureuses ; un Apollon lançait son quadrige à toutes brides, et, sur les côtés, quatre cariatides : Cyprès charnues, Mercure souriants, soutenaient un dôme à draperies, au sommet duquel un petit fripon d'amour, jambe de-ci, jambe de-là, le bras levé, guettait l'endroit où il pourrait frapper de sa flèche. Et là, encore, des profusions de fleurs, dans les potiches, dans les cornets, dans les embrasures des croisées, dans les jardinières. Tout cela gentil au possible, pimpant, poétique.

— Ah ! dit Yvonne en se jetant au cou de Jacques, il me semble que dans ce joli cadre, nous allons être au paradis !

… Le lendemain matin, Yvonne, très pâle, avec une abominable migraine, et les yeux cernés d'un cercle bleuâtre, descendit au salon, marchant avec peine et se traînant comme une blessée toute endolorie. Elle s'étendit languissamment, sur une chaise longue, et comme Jacques, gaillard, en train et absolument satisfait, s'asseyait auprès d'elle sur un petit pouf, et lui disait :

— Eh bien, ma chérie, voyons, en toute franchise, êtes-vous un peu rapapillotée avec cet affreux mariage ?

Elle leva sur lui un œil un peu mélancolique, et lui dit d'une voix dolente :

— Le mariage, mon pauvre ami, on nous le présente dans des radiations d'apothéose, sous un aspect embaumé, fleuri ; mais, voyez-vous, c'est comme votre voiture automobile d'hier… Il y a un serpent sous les fleurs.

# DEAD-HEAD

Parmi les officiers de l'active, il y en a bien peu qui n'aient gardé la souvenance de l'histoire du « commandant Fortempeigne » ; cela marche de pair avec le « marchi Corbineau » et autres légendes dont on a bercé notre jeunesse au bahut spécial de Saint-Cyr.

— Oui, un jour le colonel me dit : « Fortempeigne ; si vous voulez passer commandant, il faut faire une fin ; il faut vous marier. Vous ne pouvez pas toujours mener une vie de polichinelle. – Me marier, mais avec qui ? Je ne connais pas seulement une cantinière de vacante.

Au fait, réflexionnai-je, si je convolais avec Anna. C'est une bonne fille. Pour lors, je dis à cette puberte : « Ma fille, pas de réflexion, je t'épouse… Fictivement, je l'épouse comme du chien ».

La chose s'était passée à peu près de même entre Pierre de Subrac, lieutenant au 37e dragons, et le colonel qui trouvait que son subordonné affichait trop ouvertement sa liaison avec Odette de Nège. Celui-

ci avait donc accepté, les yeux fermés – c'est le cas de le dire – mademoiselle Claire Sacoche, rencontrée dans le monde au printemps dernier : pas jolie, mais richissime et, chaque jour, après son service à Saint-Germain, il prenait mélancoliquement le train de Paris pour aller faire sa cour à sa sèche fiancée.

Bien entendu, il avait fallu rompre avec Odette de Nège. Finie, la gentille liaison en toute liberté, et complet épanouissement ; finis les bons petits déjeuners au Pavillon Henri IV, après une voluptueuse nuit d'amour ; finies les promenades en buggy dans la forêt ; mais, au moins, mettait-on à profit les deux jours de vie de garçon, et quelques suprêmes rendez-vous eurent lieu, rendus plus piquants par la difficulté, plus âpres par l'évocation des souvenirs et par les baisers qui se mêlaient aux larmes.

— Se ne t'oublierai jamais, mon Odette adorée, jamais !

— Oui, mais c'est une autre qui t'aura.

— Mon cœur te restera.

— Jure-le.

— Je le jure sur ta bouche divine, sur tes lèvres dont la salive sent la dragée…

Et les litanies à Éros continuaient dans une modeste chambre du petit hôtel de la Gare, trouvé très

loin du quartier pour éviter les potins fâcheux ; et pendant quelques moments, la chère chambrette se transformait en paradis. On s'aimait fiévreusement, à la hâte, après le pansage, comme on avale un dîner à un buffet où passent les express ; puis Pierre filait sur Paris retrouver à dîner la famille Sacoche ; un peu surprise par la bonne odeur que le lieutenant exhalait et se demandant à quel parfum l'on vaporisait les écuries du gouvernement.

À peine sorti de table, Pierre affirmait gravement qu'il avait à rendre l'appel, à faire une ronde de nuit, avec je ne sais combien de marrons à déposer dans les bottes spéciales autour de la ville – grandeur et servitude militaires, – il remontait dans le train, et les murs de l'hôtel de la Gare renvoyaient l'écho des baisers, et disons-le aussi, de nouveaux sanglots. Jamais le lieutenant ne s'était senti aussi fatigué, avec les jambes plus brisées et les racines des cheveux plus douloureuses. Nos amants étaient tous deux de ce monde, où, comme l'a dit le poète Malherbe « les plus belles choses ont le pire destin », ça n'aurait pas pu durer avec cette frénésie et, un beau matin, après une nuit encore plus mouvementée et plus déchirante que les précédents, Pierre subit une importante cérémonie à Sainte-Clotilde, où furent conviés tous

les camarades et tous les grands chefs, et emmena sa Sacoche sous son bras, si j'ose m'exprimer ainsi.

Il y eut le traditionnel discours de l'évêque, le défilé à la sacristie, les poignées de main et les félicitations des amis, les attendrissements de la belle-mère boudinée dans une robe mauve clair, et le départ, avec un congé d'un mois, par la gare de Lyon, direction : l'Italie. En compagnie de Claire, Pierre visita Gênes, Florence, Rome, Milan, Naples et poussa même jusqu'à Catane, en Sicile, comptant sur le ciel d'azur et la vue des émotions vésuviennes, pour lui donner l'étincelle qui lui manquait un peu. Mais comme, en somme, c'était un vigoureux dragon, carré d'épaules et très entraîné, il fit honneur à sa signature, et, quoi qu'il en eût, tint haut et ferme l'étendard du 37e. Claire n'eut pas à se plaindre, et put écrire à sa mère qu'elle était la plus heureuse des femmes, ayant éprouvé en Italie, sans doute au contact des chefs-d'œuvre artistiques, des sensations tout à fait particulières et des frissons d'ordre spécial.

En se promenant sous la grotte du Pausilippe, après avoir avalé les huîtres qui font la réputation de Baïes, elle manqua s'évanouir. Elle crut d'abord à une indigestion, mais la maman Sacoche, plus expé-

rimentée, lui écrivit que cette syncope était très bon signe, et que, dans quelques mois, il y aurait, sans doute, un petit Subrac destiné à être un jour, comme son papa, un vigoureux pourfendeur de belles, et un vaillant serviteur de la patrie.

Tout s'était donc passé suivant le rite voulu ; et la société, *alma mater*, avait le droit de se montrer satisfaite tout autant que le colonel, heureux d'avoir ramené dans la vie droite, où il s'embêtait tant lui-même, un des officiers confiés à sa haute juridiction. Si le régiment est une grande famille, il faut qu'on y encourage le culte de la famille, d'autant plus que, sans famille, pas de société, sans société pas de France, pas de patrie ; tout se tient dans l'organisation d'une nation bien équilibrée, qui veut des rejetons numérotés et légitimes, avec un état-civil régulier. Subrac était rentré dans le giron, et avait repris au régiment son service de lieutenant « accablé de besogne », non sans avoir reçu force félicitations sur cet heureux voyage d'Italie où, partis deux, l'on était revenu trois, suivant la spirituelle expression de madame Sacoche mère. Ça n'avait pas le mérite de la nouveauté, mais c'était tout de même délicat.

Or, le lendemain de son arrivée, Pierre reçut au quartier, des mains du vaguemestre, une lettre qui lui donna un petit toc-toc au cœur. Il reconnut le papier parfumé à l'ambre, l'encre bleue, et la belle écriture cursive d'Odette. Il ouvrit et lut :

« Mon bon Pierre,

» Je croyais bien que tout était hélas ! fini, et voilà que surgit entre nous un nouveau lien sur lequel je ne comptais guère. La violence et la rapidité de nos dernières étreintes à l'hôtel de la Gare seraient donc la cause d'un résultat assurément inattendu. Bref, mon cher ami, assez de périphrases. Je suis mère de tes œuvres sans qu'il y ait aucun doute possible à cet égard, et je suis également certaine que tu ne peux désavouer cette paternité exclusive.

» D'un autre côté, le bruit m'est revenu aux oreilles que ton voyage d'Italie avait été fructueux et que le ciel, sans doute parce que tu étais passé par Rome, la ville Sainte, avait béni ton union. Bref, dans quelques mois, les deux enfants vont arriver ensemble au poteau de la vie, *Dead-head*, comme disent les turfistes, sans même qu'il y ait une différence de longueur de… nez (ne fais pas le tien). Je sais que tu désirais un garçon. Moi, de mon côté,

j'aimerais bien une jolie petite fille. Espérons que, des deux côtés, nos vœux se réaliseront.

» Je t'embrasse bien, mon bon Pierre. Se suis sûre que la *petite* te ressemblera.

» Odette. »

Pierre de Subrac resta rêveur. En voilà une histoire ! Odette, mère de famille ! Après une liaison de cinq années où la stérilité avait régné dans toute sa gloire. À qui se fier, bonnes déesses !

Et, tout à coup, il lui revint à l'esprit le mot que Gavarni avait mis en légende dans l'un de ses dessins :

— Que Dieu préserve mon fils de ma fille !

# LA ROSE TRÉMIÈRE

Nous tambourinions contre les vitres du salon regardant au cercle la pluie qui tombait dans la rue, lorsque nous vîmes passer une grosse dame emmitouflée dans un manteau de chinchilla, très malheureuse avec son sac à porter, sa robe à retrousser, et son parapluie à maintenir, un parapluie dans lequel le vent faisait rage.

Vous voyez bien cette femme, messieurs, nous dit Bressac, eh bien, j'en ai été follement épris, et même je m'étais fait enfant de chœur par amour pour elle.

On partit d'un éclat de rire. Cela paraissait si étrange l'idée du grand Bressac déguisé en enfant de chœur, avec son nez en bec d'aigle et sa grosse moustache rousse. Nous ne le voyions pas du tout avec une robe rouge et un petit surplis brodé. C'était fou. Devant l'effet d'hilarité produit, Bressac ajouta :

— Je me hâte de vous dire que, dans ce temps-là, messieurs, j'avais quinze ans, presque l'âge de Roméo, et que ma Juliette en avait treize. Ô jeunesse,

printemps de la vie ! ainsi que s'exclamait le grand poète italien. La gamine, qui s'appelait Yvonne, était véritablement ravissante avec ses grands yeux rieurs frangés de longs cils, son petit nez fin tourné à l'imprudence, et surtout sa bouche spirituelle, aux lèvres gourmandes, riant en carré comme les cocottes que je voyais dans les dessins de Grévin. Elle était la fille d'un de nos voisins de campagne, très légitimiste, très clérical, très collet-monté, et moi, appartenant à un milieu impérialiste, élevé au lycée Bonaparte, je n'étais pas très bien coté ; les entrevues pendant les vacances étaient rares avec ma petite amie ; à peine si je pouvais l'apercevoir à quelques grands dîners toujours espacés, et échanger avec elle quelques furtives poignées de main, sous la nappe. De temps en temps, le dimanche, il y avait un vieux grand-père qui avait été garde du corps sous Charles X, et qui nous faisait jouer dans la forêt, en mettant en scène les Contes de Perrault. Yvonne était une inimitable Princesse Aurore, et moi j'étais un Chat-Botté plein de conviction. Mais tout cela ne nous suffisait pas.

— Vous devriez venir à la messe du village, me dit un jour Yvonne avec son sourire compliqué. J'y vais tous les matins.

— C'est que cela paraîtra très extraordinaire cet excès de dévotion, cette piété subite, en semaine. Il faudrait un prétexte.

— Eh bien, cherchez-le !

Et elle me lança un regard où il y avait déjà la coquetterie perverse de

> Cet être aimable, absurde, exécrable et charmant.

ainsi qu'a dit ce bon M. Legouvé. Donc, je me mis à chercher consciencieusement un prétexte pour aller à l'église tous les matins, et le résultat de mes réflexions fut que la meilleure raison d'aller à une messe quotidienne, c'était d'avoir à la servir. Et je m'en allai bravement trouver l'abbé Morel, le vieux curé de notre église qui venait trois fois par semaine au château, pour me donner des répétitions de latin et tâcher, si possible, de dompter mon caractère têtu. Je lui dis :

— Monsieur le curé, combien donnez-vous, le matin, à l'enfant de chœur, pour vous servir la messe ?

— Je lui donne quatre sous.

— Eh bien, moi, je viens vous proposer de vous la servir, tous les matins, pour rien.

Le curé ouvrit de grands yeux. Le petit paysan, aux cheveux embroussaillés, aux mains sales et aux gros souliers à clous, auquel il avait recours, se trouvait remplacé avantageusement. Il prit un air grave :

— Mon enfant, ce n'est pas par économie, car je continuerai à donner au jeune Anthime, dont les parents sont pauvres, son petit salaire, mais… votre service sera certainement plus convenable ; et puis, il y a de grandes grâces accordées à l'enfant de chœur. Ne l'oubliez pas.

Voilà un petit livre qui vous apprendra ce que vous avez à faire, en attendant que vous connaissiez les Répons de mémoire. Vous commencerez demain.

Ma famine fut un peu étonnée de cette résolution bizarre mais on crut ainsi obliger le bon curé et l'on ne fit pas d'objection. Ma mère partit pour Angers et m'y acheta une petite soutane rouge, un beau surplis brodé, des souliers rouges, et ainsi transformé, je précédais l'abbé Morel à l'autel, non sans avoir jeté un coup d'œil vers le banc du château où ma petite Yvonne m'apparaissait souriante ayant deviné ma ruse.

En passant dans le jardin du presbytère, j'avais cueilli une grosse rose trémière, une rose merveilleuse, comme seul le curé en possédait, une es-

pèce qui était célèbre à vingt lieues à la ronde. Tout en m'agenouillant sur les marches de bois et en commençant :

— *Introïbo ad altare Dei.*

— *Ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

J'agitai ma rose que j'avais placée dans mon dos, afin qu'Yvonne la vit bien et comprit que c'était pour elle. Et je songeai : C'est elle *lætificat juventutem meam.* Cependant le prêtre absorbé par ses prières n'avait rien vu et continuait :

— *Judica me, Deus, et, discerne causam meam de gente non sancta. Ab homine iniquo et doloso erue me.*

Malheureusement là, j'eus une distraction causée par l'étonnement que produisit ma rose à ma petite amie, et je ne donnai pas la réplique attendue. L'abbé Morel se retourna et me vit agiter ma rose. Il me dit sévèrement, à voix basse :

— Donnez-moi cette rose !

— Mais, monsieur le curé…

— Donnez-moi cette rose immédiatement : je vous l'ordonne.

J'obéis très penaud. L'abbé Morel piqua, ma belle rose trémière, dans un des vases du maître-autel, qui en contenait déjà de superbes, puis je retour-

nai m'agenouiller et la messe continua. Je m'efforçai d'oublier l'incident et de répondre de mon mieux, mais, malgré moi, j'étais hanté par la vue de la rose qu'on m'avait prise, de la belle rose que je ne pourrais pas donner à Yvonne ; quant à en cueillir une seconde, il ne fallait pas y songer. Cela devint une obsession : je voulais me rose, il me fallait absolument ma rose, et cette idée fixe devint tellement impérieuse que, deux ou trois fois, je lançai des « amen » qui n'avaient aucune raison d'être.

Et là bas priait Yvonne, qui avait sans doute compris le petit drame qui venait de se passer et qui me regardait avec de grands yeux tristes. Mais, comme les moutons enragés, je fus pris d'une belle audace héroïque, et je risquai le tout pour le tout. Armé de mes deux petites burettes, l'une contenant de l'eau et l'autre du vin blanc, j'avais, suivant le rite, versé quelques gouttes d'eau sur les doigts du curé, tandis qu'il marmottait :

— *Lavabo menus meas inter innocentes…*

Mais, quand arriva le moment de lui servir le vin blanc dans son calice, je lui dis résolument :

— Je ne vous donnerai pas à boire.

— Hein ? fit le pauvre prêtre stupéfait.

— Je ne vous donnerai à boire que si vous me rendez ma rose.

Le curé connaissait mon entêtement, il comprit qu'il n'y avait pas à lutter, et il me répondit :

— C'est bien, je vous la rendrai après l'office, mais versez vite afin qu'on ne s'aperçoive pas de l'incident.

Et je versai. Fidèle à la parole donnée, il me rendit après l'office ma rose trémière que je m'empressai de donner à Yvonne, dès que je l'eus rattrapée en courant sur la route. Mais, instruit par l'expérience, l'abbé Morel renonça à mes services et déclara à mes parents que, *décidément*, il préférait le petit Anthime « qui avait mieux l'habitude ». Depuis, les circonstances m'ont séparé d'Yvonne, et, un beau jour, j'ai appris à Saint-Cyr qu'elle allait se marier. Ça m'a donné un coup, et je lui ai adressé les vers suivants, sur le papier de l'école :

D'où vient aujourd'hui cette indifférence ?
Qui donc a changé, votre cœur ou moi ?
Qu'avions-nous juré pendant notre enfance ?
Je tiens mes serments, et vous pas. Pourquoi ?

Elle n'a jamais répondu, et, ça ne l'a pas empêchée de se marier et d'avoir cinq enfants. C'est la

grosse dame, en forme de paquet, que vous venez de voir passer grotesque sous la bourrasque, et luttant avec son parapluie. Oh ! les souvenirs d'enfance, quelle jolie collection de bouteilles vides !…

## LE CÉLÈBRE TOURNIER

Nous évoquions l'autre soir le souvenir des lauréats du grand concours, les forts en thème, et les forts en *x* de notre temps, cherchant à les suivre dans la lutte qu'ils avaient eu ensuite à soutenir pour la vie ; c'était la grande revue des arrivés, des ratés et des disparus.

— Et Tournier ? dit-on tout à coup, le gros Tournier, qu'est-il donc devenu ?

— Tournier, répondit Grangeneuve, il est médecin consultant à Bax-les-Bains, où son cabinet fait une concurrence sérieuse au pèlerinage de Lourdes. Il y pratique le miracle à vingt francs la séance ; grâce à lui, les aveugles voient, les sourds entendent, et les paralytiques, en sortant de ses mains, dansent des quadrilles à faire pâlir de jalousie Rayon-d'Or et Nini Patte-en-l'air.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Une histoire absolument exacte. Sa clientèle est si formidable qu'il a été obligé de faire établir, dans le parc de sa villa, des travées en bois comme

devant les bureaux de théâtres. À Bax, il y a la place Tournier, et, sur cette place, un buste du docteur sur une fontaine, en attendant la statue en pied à laquelle il a droit. Si vous passez un jour par là, vous pourrez voir sur le socle du buste une plaque de bronze représentant la résurrection de Lazare – rien que ça – et en dessous, un verset de l'écriture :

*… Grâce à lui, les morts ressuscitent.*

Voilà où nous en sommes. Or, je puis dire sans aucune modestie que c'est à moi qu'il doit sa fortune.

— À vous ?

— Parfaitement. Il faut vous dire que notre camarade Tournier est loin d'être le premier venu. Adepte de Charcot, il avait depuis longtemps remarqué avec le grand spécialiste, que les malades atteints de paralysie agitante retiraient un grand soulagement des voyages prolongés en chemin de fer :

La trépidation excitante des trains
Vous glisse des désirs dans la moelle des reins.

avait jadis chanté le poète Marot devant les habitués du *Chat-Noir.* C'est ce qu'on appelle la médecine vibratoire. Alors Tournier, partant de ce principe, avait inventé le lit trépidant. Grâce à un mécanisme d'horlogerie très ingénieux placé dans le

sommier, le lit était animé de vibrations analogues à celles qu'on éprouve en wagon.

Après une nuit passée dans un lit semblable, le malade avait peu dormi, sans doute, mais en se réveillant – il n'avait plus la moindre raideur dans les articulations – tout au plus ressentait-il un léger mal aux cheveux résultant du manque de sommeil.

Mais là encore, pour le mal aux cheveux, Tournier avait inventé un remède, le *bonnet de coton vibrant*. Ce bonnet de coton faisait entendre un bourdonnement très doux, un peu comme la chanson monotone que psalmodierait une nourrice pour endormir son enfant, et, au bout de sept à huit minutes, le bonnet de coton vibrant produisait une tendance au sommeil réparateur.

— Mon cher Grangeneuve, je crois qu'avec *votre bonnet de coton vibrant*, vous êtes en train de vous payer notre tête.

— Pas du tout, ô hommes de peu de foi ! Dans plusieurs circonstances, son application a suffi pour dissiper des migraines et a pu améliorer quelques cas de neurasthénie. Au reste, vos critiques ne m'étonnent pas : le public sceptique comme toujours n'avait pas mordu plus que vous aux inventions de Tournier, et le lit trépidant ne s'était pas mieux ven-

du que le bonnet de coton vibratoire. Aussi Tournier, malgré sa valeur et ses capacités incontestables, était-il resté pauvre et méconnu.

Je le déplorais, car j'ai pour ce gros garçon une sympathie toute particulière. Étrange attraction d'ailleurs celle qui nous fait préférer toute notre vie ceux que nous avons connus dans notre première jeunesse, alors que l'existence nous apparaissait si belle, si ensoleillée !… Donc, lorsque j'arrivai à Bax-les-Bains, Tournier était dans une misère noire, et pas un client ne se dérangeait pour aller gravir jusqu'au dispensaire qu'il avait établi dans une bicoque sur la route de Tresserves. Or, la misère est, d'autant plus dure à Bax qu'on y côtoie.

Tout ce monde enchanté de la saison des bains.

qui passe en répandant l'or sur les chemins, comme a dit Musset. Là, grâce aux tables de jeu, l'argent perd sa valeur réelle pour prendre celle des petites plaques de nacre chlorées de vingt à mille francs et qu'on envoie sur le tapis vert avec une telle désinvolture. Les femmes prennent aussi leur part du combat, aguichantes, énervées, préférant le jeu à l'amour, mais voyant quand même dans l'amour le meilleur banquier du jeu.

Et, le soir, Tournier qui ne pontait pas, et pour cause, regagnait sa maisonnette, croisant le long des sentiers fleuris des couples riches, heureux, qui rentraient amoureusement enlacés et joignaient leurs lèvres dans la nuit parfumée. Ces jours-là, il maudissait la destinée et se sentait froid au cœur.

— Eh bien, c'était le cas de vendre aux amoureux son bonnet de coton vibrant !

— Riez, monsieur, continua Grangeneuve, sans s'émouvoir, mais je vous assure que je plaignais de toute mon âme mon pauvre camarade, trop fier pour accepter aucun service pécuniaire. L'an dernier, au commencement de la saison, il me vint tout à coup une idée. La saison battait son plein, et j'attendais l'arrivée d'une dizaine de camarades du club qui venaient – non pour se soigner, les gaillards, ils n'en avaient pas besoin, mais pour faire à Bax une forte noce. Comme traitement, les dîners au Casino, les soupers à la villa et le tirage à cinq, le tout émaillé de force visites diurnes et nocturnes dans les petits nids environnants.

J'allai les voir individuellement, je leur expliquai la situation précaire de notre camarade Tournier, je fus éloquent, attendri, et voilà ce qui fut convenu :

Le premier jour mes amis firent leur apparition à la musique, les uns traînés dans des petites voitures, les autres avec des béquilles, les autres stoppant avec de merveilleux mouvements d'ataxie locomotrice ; les mieux arrangés s'appuyant sur une canne, et traînant la jambe d'une manière lamentable. Une véritable Cour des Miracles.

Bien entendu les habitués des années précédentes, les Anglais, la colonie italienne, tout ce monde s'étonnait de les voir ainsi hypothéqués, mais eux, d'un air dolent, répondaient :

— Que voulez-vous, c'est la fête, la sacrée fête. Mais nous comptons beaucoup sur notre séjour à Bax.

— Et quel médecin avez-vous choisi ?

— On nous a conseillé Tournier, répondaient-ils avec ensemble, mais nous sommes si bas… nous n'avons guère confiance.

Tournier ? Tournier ? Le nom commençait à circuler parmi les baigneurs. Que fût-ce quand on vit la procession macabre prendre clopin-clopant le chemin de la route de Tresserves. On faisait la haie pour les regarder avec commisération, et l'on se disait sur leur passage :

— Ils vont chez Tournier ? – Une drôle d'idée. Pauvres garçons !

Cela dura ainsi pendant une semaine ; puis, un beau jour, ce fut un des ataxiques qui se présenta au casino, ingambe, tendant le jarret et radicalement guéri par Tournier ; deux jours après, un boiteux se promenait au soleil d'un bon pas élastique sur la place des bains, calme, équilibré, n'ayant plus la moindre claudication ; puis ce fut le tour de ceux qui tendaient la jambe, se mettant tout à coup à gambader, comme de petits fous, en jetant canne et béquille au diable. On criait au miracle. Mais le bouquet fut pour le paralysé qu'on traînait immobile et déjà aux trois quarts mort dans la petite voiture.

À l'heure habituelle, il fit son entrée au bal, poussé dans un fauteuil roulant par son valet de chambre. Puis, tout à coup, comme l'orchestre entamait une valse, il sauta hors de sa voiture, invita galamment la jolie Blanche Duvernet, et partit avec elle à trois temps, à la stupeur générale.

De ce jour, et grâce à ma ruse, la réputation de Tournier fut consacrée. Tous les rhumatisants, tous les estropiés, tous les paralysés, tous les ataxiques, se ruèrent chez lui, et – chose qui ne m'étonne pas – il en guérit beaucoup.

Aujourd'hui, le lit trépidant et le bonnet de coton vibrant se vendent par milliers et obtiennent des cures étonnantes.

— Que voulez-vous, messieurs, il n'y a que la foi qui sauve.

## LE RETOUR DU CHASSEUR

*Lettre de Tutur à Toto.*

*Château de Folbouzin,*
*par Bec-sur-Bec*
*(Indre).*

Mon bon Toto,

Je t'écris du château de Folbouzin. Oui je me suis décidé à aller chasser chez les Chavibrand. Il n'est pas très folichon, Chavibrand, et quant à sa chasse, ah ! mon pauvre ami ! Il faut marcher sept heures dans un pays atroce pour chercher le lièvre, et encore le malheureux lièvre, sommes-nous une demi-douzaine à nous le disputer, car le châtelain a toujours la rage d'inviter une foule de gêneurs, choisis parmi les hobereaux du voisinage.

Alors, me diras-tu, pourquoi vas-tu chez lui ? Est-ce tout simplement pour le débiner, lui, ses amis et sa chasse ? Il y a de ça, certainement, mais il y a

aussi Thérèse, ou pour être plus respectueux, la marquise de Chavibrand. Je ne sais pas si elle est jolie, je ne sais pas si elle a la ligne suivant Praxitèle ou Carolus, mais ce dont je suis bien sûr – ah absolument sûr, mon bon Toto – c'est qu'il est impossible de l'approcher sans en devenir éperdument épris. Est-ce son nez fureteur, tourné à la friandise, sa petite tête brune qu'elle incline en vous écoutant avec des mouvements d'oiseau, ses yeux myopes qu'elle ferme toujours à demi ? Ou bien sa bouche qui laisse voir les dents dans un rictus faunesque si étrange ? N'est-ce pas plutôt sa taille souple, sa démarche aérienne ou bien encore sa main hiératique, transparente, avec de longs doigts fuselés, terminés par des griffes roses ? Était-ce sa voix grave, vibrante, avec des intonations amoureuses qui vous remuaient jusque aux moelles… ou plutôt ce parfum capiteux, et très spécial d'amande amère mélangé à une odeur de femme qui laissait derrière elle quand elle passait, comme un sillage embaumé ? Je crus plutôt que c'était le nez, la tête, le regard, le sourire, la démarche, la main, les griffes, la voix et le parfum, le tout formant un ensemble délicieux, d'une séduction et d'une griserie irrésistible. Cent fois j'ai constaté cette action sur tous ceux qui l'approchaient. J'ai vu

des mendiants, ébahis, la contempler sur la route, en oubliant pour un moment leur misère ; j'ai vu des vieillards éteints, finis, se mettre tout à coup à bégayer en lui parlant, avec le sang qui leur affluait aux joues, et une flamme qui passait dans leurs yeux clignotants.

— Alors quoi ? J'en suis amoureux assurément, mais pas comme les autres, bien plus que les autres, bien mieux que les autres ! Ma conviction intime à cet égard est si ardente que si je pouvais passer jamais une demi-heure en tête à tête avec elle je trouverais certainement dans mon cœur des phrases extraordinaires qui la persuaderaient…

— Seulement, cette demi-heure, depuis mon arrivée, je n'ai jamais pu la trouver. Chavibrand – Dieu, qu'il me déplaît ! – fait bonne garde et affiche son bonheur avec une affectation du plus mauvais goût. Il est toujours là, ne quittant sa Thérèse ni jour ni nuit, prenant son bras dans les allées, intervenant dans les conversations où il n'a que faire, en un mot odieux, absolument odieux. Je n'aurais jamais cru qu'un gentilhomme de bonne race – tu sais qu'il y avait un Chavibrand au combat des Trente – pût avoir des allures d'une jalousie aussi bourgeoise.

Mais je me disais : patience, l'époque de la chasse arrivera, et alors il faudra bien que ce mari stupide quitte pour quelques heures le château de Folbouzin. Mon plan était fait. Mon valet de chambre m'avait envoyé ostensiblement des brodequins de chasse tout neufs, et d'après les conseils de Chavibrand, j'aurais dû les briser dans le parc avant l'ouverture, mais je m'en étais bien gardé, affectant une indifférence pleine de philosophie.

Je partais avec les camarades, puis à un kilomètre du château, je me mettais à boiter et je rentrais, tandis que le châtelain, lui, était forcé de rester, et de continuer à faire les honneurs de la chasse à ses invités. Alors, je rentrais, je trouvais la marquise au salon, et là.., je parlais, je parlais !... Mon Dieu, que je parlais bien ! Tu ne te douterais jamais, Toto, de tout ce que je trouvais à lui dire, dans ma folle tête. C'était en même temps entraînant et persuasif, sentimental et grandiose...

Précisément, dimanche dernier, Chavibrand avait encore invité pour tuer le lièvre, Beaumartin, Précy-Bussac, Croix-Fabert, Pontis, Maugiron et Serionne, un tas de clubmen plus poseurs, plus snobs et plus exaspérants les uns que les autres.

J'exècre tes amis, ma chère.

comme chantait Vaucaire dans les *Petits Pavés.*

Après le déjeuner, j'apparais sur le perron avec mes brodequins neufs, puis nous faisons nos adieux à la châtelaine qui nous souhaite bonne chance, et nous voila partis. Nous traversons un grand chaume, une pièce de trèfles, puis, nous montons une côte en pleine terre labourée, sans apercevoir le fameux lièvre, cause de notre déplacement, quand, arrivé à un petit bois, je me mets à traîner la jambe, à ralentir le pas, puis je lâche la ligne des chasseurs, et je reviens à Folbouzin en faisant celui qui boite. Le cœur me battait à tout rompre ! Ce n'était plus une demi-heure que j'allais avoir à moi pour plaider ma cause, mais toute la journée. J'avais cette foi qui soulève les montagnes, bouleverse les consciences, renverse les scrupules, pulvérise les résistances, et précipite les pauvres femmes dans le gouffre de l'adultère. Oui, monsieur.

Je me rue à ma chambre pour enlever mon costume de chasse et chausser mes escarpins vernis. On ne peut décemment faire une déclaration à une femme du monde sans escarpins vernis ; puis, très décidé, je redescends au salon : Thérèse était là, mon ami, divine, exquise, assise devant un métier à tapisserie, dans un rayon de soleil qui l'entourait comme

d'une nimbe d'or. On eût dit l'héroïne de Gœthe, Marguerite se préparant à chanter la légende du roi de Thulé avec accompagnement de rouet ; et Faust approchait, flanqué d'un Méphistophélès corrupteur et invisible. S'il avait été visible, il m'aurait gêné. Tutur opère lui-même.

La marquise, en entendant ouvrir la porte, lève les yeux sur moi, puis un peu étonnée :

Tiens ! Vous voilà déjà de retour ! Vous êtes souffrant ?

Je ne pouvais pas lui dire que mes souliers me gênaient ; souffrir des pieds n'était vraiment pas assez poétique. Je cherchais donc un exorde insinuant pour remplacer ces pieds malades par un cœur en détresse… lorsque tout à coup la porte du perron s'ouvre et Serrionne fait son entrée. En m'apercevant il fait une grimace ! Ah, la laide grimace ! Il avait eu la même idée que moi, l'infâme ; il affirme avoir pris par erreur des cartouches calibre douze, alors que son fusil était calibre seize, si bien que, ne pouvant pas chasser, il avait été obligé de rentrer.

Déjà, je pestais contre le trouble-fête, mettant à sa disposition mon fusil, mes cartouches, mon chien Stop, tout ce qu'il pouvait désirer pour fiche le camp,

lorsque voilà à son tour Pontis qui fait son apparition – lui, il s'était rappelé qu'il avait une lettre pressée à écrire. Puis, Croix-Fabert, qui avait un peu soif, puis Maugiron qui avait oublié ses cigares, et enfin Précy-Bussac, un comble ! qui trouvait le temps un peu douteux. L'invasion, mon ami, l'invasion ! Un comice de chasseurs !

Quand la marquise nous a vus ainsi tous réunis, avec notre air penaud, elle n'a pu s'empêcher d'éclater de rire et nous a dit :

— Eh bien, messieurs, puisque vous êtes si nombreux, vous allez tous faire une poule au billard, en attendant M. de Chavibrand ; moi, je remonte à ma chambre.

… Et nous avons fini la poule, faute de mieux. Et quand Chavibrand est rentré, non seulement il avait tué le lièvre, mais en nous trouvant en pleine partie, il nous a crié avec un air goguenard :

— Ah, ah, mes gaillards c'est ainsi que vous lâchez la chasse pour le carambolage. Eh bien, continuez, amusez-vous, moi, je vais retrouver Thérèse.

… Il est monté chez Thérèse, le misérable ! et il est resté enfermé avec elle, jusqu'au dîner. Et quand elle est redescendue, ses beaux yeux étaient encore plus alanguis que d'habitude, et il y avait sur la

nuque des mèches ébouriffées qui en disaient long. Voilà, Toto. Moi, je trouve cela tout simplement dégoûtant. Je quitte Folbouzin, et j'ai envoyé une dépêche ruisselante de tendresse à Nini Tambour pour qu'elle vienne me chercher à la gare.

J'ai besoin d'oublier !

Ton vieux

TUTUR.

## GODFERTOUM ET MANCHABALLE

Le roi Godfertoum XIV allait réunir le conseil des ministres, lorsque le premier chambellan de service, Van Schwein, apporta le courrier. Il y avait là des dépêches du Transvaal et de Chine, des correspondances diplomatiques de toutes les capitales, des lettres de demande d'audience, des placets, mais la main fiévreuse du roi eut bien vite fait de découvrir un petit billet vert-nil, portant le timbre de France, exhalant une odeur de chypre, et sur lequel apparaissait en lettres soulignées : *Personnelle.* Il décacheta et lut :

« Ça biche, mon vieux God, Gailhard m'a accordé une permission de quarante-huit heures. Je serai demain, dans la petite maison de Ouystram à trois heures précises. Si par hasard tu es en forme, on ne s'embêtera pas. Quant à moi, je t'aime tellement que je ne veux pas repartir sans emporter une cinquantaine de fois ton effigie sur louis d'or. Tu as un profil si majestueux et une si belle barbe.

» Te bise.

» Judith Manchaballe. »

Le roi lut et relut la missive en souriant – oh ce sourire ! – puis il dit au premier chambellan :

— Van Schwein vous annoncerez au grand chancelier qu'il n'y aura pas de conseil des ministres ce matin. Je ne me sens pas en humeur de travailler… ni eux non plus, sans doute.

— C'est plus que probable, Sire.

— Quant à vous, vous allez de suite prendre le train pour Ouystram ; vous irez au pavillon de chasse situé sur la lisière de la forêt, et vous donnerez des ordres pour qu'on y reçoive demain une jeune dame qui y arrivera un peu avant trois heures. Qu'on prépare une légère collation, champagne, saucisses plates et porc fumé. Qu'on fasse un bon feu dans la chambre à coucher, et qu'on bassine le lit avec un cruchon. Vous veillerez à tout cela vous-même. Beaucoup de tact, de mystère et de discrétion. Je compte sur vous.

— Sire, vos ordres seront exécutés avec dévouement et intelligence.

Le roi rentra dans sa chambre en fredonnant l'air national : Ta-ra-ra boum-di-Hé ! et Van Schwein

partit pour Ouystram. Depuis le temps qu'il s'acquittait de ces missions de confiance, sa figure poupine et ses grosses moustaches rousses étaient bien connues des employés de la gare, et trois secondes après qu'il était monté en wagon, le commissaire de surveillance de Trinkhe-Hall télégraphiait à son collègue de Ouystram l'arrivée du chambellan. Le bruit se répandit dans la petite ville, et lorsqu'on le vit se diriger vers le pavillon, lorsqu'on apprit les commandes de champagne, de saucisses plates et de porc fumé, on n'eut plus aucun doute sur la nature de sa mission. Le bourgmestre se mit à rire d'un gros rire qui lui secouait les épaules, et dit :

— Ah ce Godfertoum ! Quel gaillard ! Il vient pour profiter avec.

Mais l'évêque, monseigneur Pudhor, entra dans une violente colère :

— Sommes-nous donc revenus au temps de Sardanapale, s'écria-t-il, pour que ceux chargés par le Très-Haut d'être les pasteurs des peuples et de leur donner l'exemple de toutes les vertus, leur offrent, au contraire, le spectacle honteux de leurs débordements royaux. Et puis pourquoi choisir notre honnête petite ville pour la souiller de ses débauches

et de ses orgies ! Non, par saint Ghislain, patron de Ouystram, cela ne sera pas !

— Et comment l'empêcherez-vous, monsieur l'Evêque, dit le bourgmestre en tirant de grosses bouffées de sa pipe de porcelaine ? Voilà qui serait intéressant.

— Je ne sais pas, mais le Très-Haut m'inspirera…

Ceci dit, il s'enferma dans son évêché, et jusqu'aux heures les plus avancées de la nuit, on vit sa fenêtre briller comme un phare sur la place des Herbes-Potagères.

Le lendemain, à deux heures, un homme enveloppé dans un grand ulster caca-dauphin (la couleur nationale), coiffé d'un feutre à la Botha rabattu sur les yeux dissimulés sous des lunettes aussi vertes que la lanterne de l'omnibus Kursaal-Bourse, se glissait modestement dans un compartiment de troisième classe, regrettant qu'il n'y eût pas de quatrième. À la station de Ouystram, il descendit, portant à la main un modeste petit sac, dans lequel il y avait seulement une éponge et une chemise de soie pétale-de-rose, puis il se dirigea vers la sortie. Mais là, un spectacle inattendu le frappa de stupeur.

Le clergé de Ouystram, ayant à sa tête monseigneur Pudhor, le docteur Radius, le bourgmestre,

les échevins, le commandant de la milice bourgeoise en bonnet à poil surmonté du grand plumet, et la fanfare, la Tonitruante de *Kassembruck,* coiffée du schapska amarante, tout ce monde était rangé devant le perron de la gare, et, dès que l'homme à l'ulster caca-dauphin parut avec son petit sac, une immense acclamation retentit :

— Vive le roi ! Vive Godfertoum ! Hoch ! Hoch !

L'homme s'arrêta, très ennuyé, salua d'un geste large en enlevant son feutre Boer. C'était bien le roi. Sans lui laisser le temps de se reconnaître, le gros Van Broudoum, le chef de la fanfare, accourait vers le monarque, en tenant à la main une bannière de velours rouge, sur laquelle se balançaient une myriade de médailles d'or, et il disait :

— Sire, c'est le roi Votre père qui nous a donné cette bannière pour qu'elle fût au travail et à l'honneur. Je l'ai placée derrière mon lit, et tant que j'aurai la force de souffler dans un ophicléide, Votre Majesté pourra compter sur le dévouement de la Tonitruante de Kassembruck, et ses cuivres chanteront sa gloire et ses vertus de domestique.

Merci, merci, fit le roi. Et il se préparait à s'esquiver dans la direction de la forêt, mais le commandant de la milice bourgeoise avait tenu absolu-

ment à débarrasser le roi de son petit sac, tandis que monseigneur Pudhor débitait très grave :

— Sire, *benedictus sit qui venit in nomine Domini*, soyez béni, vous qui daignez quitter votre palais et toutes les joies de Trinkhe-Hall pour venir visiter notre simple et modeste Ouystram. Sans doute la Providence vous a pris par la main pour vous amener vers nous…

Et le roi songeait que c'était bien plutôt la petite Manchaballe qui l'avait fait venir, avec sa frimousse drôle et ses jambes de Diane chasseresse. Elle était là-bas, la jolie Judith ; elle l'attendait dans le pavillon de chasse. Avec le lit bassiné et le cruchon. Ah ! s'il pouvait filer… Mais monseigneur Pudhor avait continué :

… Elle savait, la divine Providence que nous avions créé une nouvelle école de petits garçons et de petites filles qui méritait la visite encourageante du souverain.

— Eh bien, dit Godfertoum, avec résignation, allons visiter l'école, mais faisons vite.

On partit en grande pompe, tandis que le roi songeait : « Il vaut mieux faire la part du feu. Je puis expédier cette école en une petite heure et après je les sème tous, je les crache et je file au pavillon.

La Tonitruante de Kassembruck, van Broudoum en tête, attaqua le *Tararaboumdihé* national et l'on partit vers l'école située à l'autre bout de la ville. Il y eut des compliments récités, des bouquets offerts, des morceaux exécutés sur le piano, une cantate où l'on parlait du siècle de Godfertoum XIV. Ce fut superbe.

— Monseigneur, dit le roi, qui avait fréquemment tiré sa montre, je suis enchanté de tout ce que j'ai vu et entendu, mais maintenant, si le commandant de la milice bourgeoise veut bien me rendre mon petit sac…

— Maintenant, Sire, nous allons vous montrer le nouvel hôtel de ville, dit le bourgmestre en s'avançant. C'est à deux pas de l'école.

— Allons visiter l'hôtel de ville, dit Godfertoum en soupirant ; mais je n'ai que peu de temps à vous consacrer. Il faut que je retourne à Trinkhe-Hall de bonne heure…

On ne lui fit grâce ni de la salle des échevins, ni des bureaux, ni des galeries, ni des tapis Renaissance, ni des *retirades*, avec le nouveau clapet automatique. Le pauvre roi suivait très sombre, avec des pensées mauves qui s'envolaient vers la petite Manchaballe.

Quand les échevins lui offrirent une petite collation, il songea aux bonnes saucisses plates et au champagne du pavillon. Ô grandeur et servitude royales ! La nuit commençait à tomber quand on sortit enfin de l'hôtel de ville ; mais alors, ce fut le docteur Radius qui intervint pour montrer l'hospice, un hospice merveilleux avec tous les perfectionnements modernes, où l'on était malade par plaisir.

— Non, messieurs, dit Godfertoum se raidissant, je vous le répète, il faut que je reprenne le train pour être à Trinkhe-Hall à six heures, il y a Conseil des ministres.

— Dans ce cas, Sire, dit monseigneur Pudhor, nous allons reconduire Votre Majesté à la gare, et nous ne la quitterons que quand elle aura repris le train.

Il n'y avait, hélas qu'à céder. Toujours escorté, toujours acclamé, et toujours entouré, le roi revint vers le chemin de fer, tandis que, là bas, Judith se morfondait en sablant toute seule l'extra-dry, et en songeant, rageuse, que l'inexactitude était l'impolitesse des rois. À la gare, l'imprésario de la ville, directeur du Wilhems'theater s'avança et dit encore à Godfertoum.

— Sire, avez-vous vu l'affiche…

— Moi la paix, rugit le roi exaspéré.

Et sur ce mot très parisien, il sauta dans le wagon.

# LE DRAPEAU

Le petit Bob et la petite Maggy de Champerel – respectivement douze ans et neuf ans –, étaient en train de jouer dans le grand salon, dont les fenêtres donnaient sur la place Saint–Augustin, lorsque, tout à coup, Bob dit à Maggy :

— Viens vite, petite sœur, viens vite. Voici qu'on rapporte le drapeau chez papa.

En effet, musique en tête, avec le tambour- major et les sapeurs, une compagnie venait de sortir par la grille de la caserne et se dirigeait vers la maison du colonel de Champerel, située boulevard Malesherbes, de l'autre côté de la place, juste en face de la statue de Jeanne d'Arc. Les tambours roulaient, les cuivres sonnaient un pas redoublé entraînant, scandé par les cymbales ; les hommes, en grande tenue de service, avec les gants blancs, escortaient le drapeau frangé d'or porté par un officier, encadré de deux sous-officiers rengagés, et, dans un beau rayon de soleil, ce drapeau s'en allait ainsi, salué par la foule, objet d'un culte idolâtre et superstitieux, au son des

joyeuses fanfares, dans cette poussière qui est une des formes de la gloire.

Bob, enthousiasmé, battait des mains :

— Oh ! que c'est joli ! Que c'est amusant ! Mais Maggy restait perplexe.

— Pourquoi rend-on tous ces honneurs à ce simple bout de bois termina par un morceau d'étoffe ?

— Ah ! je ne sais pas… C'est l'usage comme ça.

— Mais pourquoi ne le laisse-t-on pas à la caserne de la Pépinière ?

— Le drapeau doit rester chez papa parce qu'il est le chef, et ne partir de chez lui que pour les prises d'armes. Pour le reste, je n'en sais pas plus long que toi.

— Il faudra demander, dit Maggy très sérieuse. Il doit y avoir des raisons pour qu'on fasse autant d'histoires pour un bout de bois.

Au milieu d'un rassemblement énorme, l'officier et les deux sergents étaient montés à l'étage occupé par le colonel, puis le lieutenant avait déposé l'étendard dans un angle, où il était fixé par un anneau sur une estrade de velours rouge formant comme un petit autel, dans le cabinet de travail, tandis qu'au-dehors les clairons sonnaient : « Au dra-

peau ! » et que les soldats présentaient les armes. Par l'entrebâillement de la porte, les deux enfants, juchés sur leurs pointes, regardaient curieusement le spectacle, et longtemps, dans la pièce silencieuse, et tandis que la nuit tombait, immobiles et muets, ils restèrent devant ce coquet objet de soie tricolore, toute brodée, avec sa croix de la Légion d'honneur, avec sa cravate, sa hampe, et les noms des victoires qui se détachaient sur l'étamine ; *Rivoli, Austerlitz, Montmirail, Sébastopol, Magenta.*

Le soir, il y avait des amis à dîner, et Bob, assis à un bout de table, hésitait à prendre la parole devant tout ce monde ; cependant, sur les objurgations de Maggy qui lui envoyait des coups de pied sous la nappe pour le rappeler à la foi jurée, il se décida au dessert ; et la voix enfantine lança tout à coup :

— Papa, voulez-vous expliquer à Maggy et à moi ce que c'est, au juste, que le drapeau ?

Tous les regards se portèrent vers le bout de table, et Bob devint écarlate, avec une vague envie de pleurer, car il y avait à la droite de madame de Champerel un vieux général très rouge, avec des sourcils hérissés et une formidable moustache blanche – une praline dans du coton – qui le fixait

d'un air terrible, suffoqué sans doute par la question saugrenue du môme.

Mais le colonel de Champerel avait souri d'un bon sourire rassurant, et, très doucement, il avait dit :

— Tu as bien fait de me poser cette question, Bob, car je suis là pour t'instruire, et tu es déjà, assez grand pour qu'on puisse t'expliquer certaines choses. Le drapeau, c'est tout simplement le symbole de la patrie ; pour le bon soldat c'est le clocher, et il n'a pas besoin d'en connaître d'autre, car, partout où il se dresse, partout où flottent ses trois couleurs, partout où il est planté, il représente la France. Sur les terres lointaines, à l'heure du danger et de la bataille, on se groupe autour de lui pour le défendre, et tant qu'il marche en avant, ça va bien, on le suit, les yeux fixés sur lui comme les Mages sur l'étoile. Les soldats, a dit le maréchal de Saxe, doivent se faite une religion de ne jamais abandonner leur drapeau ; il doit leur être sacré, et l'on ne saurait trop y attacher de cérémonies pour le rendre respectable et précieux. Le drapeau est plus qu'un symbole, c'est presque un être animé : il a droit à des honneurs ; on le décore, comme le nôtre, quand le régiment s'est bien battu, et il n'est pas un soldat qui ne soit prêt à

exposer ses jours pour venger une injure faite à son drapeau. C'est plus qu'un respect patriotique, c'est un culte. Dans les succès, on le glorifie ; dans la mauvaise fortune, on le vénère ou on le pleure. Le poète de Jouy a dit :

Nos drapeaux malheureux n'en sont que plus sacrés
Quand la Patrie en pleurs de deuil les environne,
Éternelle infamie à qui les abandonne !

— Bravo ! rugit le vieux général, en envoyant sut la table un coup de poing qui fit trembler la verrerie, Honte à Bazaine !…

Maggy avait écouté avec de grands yeux dilatés par l'étonnement :

— Alors, dit-elle, le drapeau, c'est tout ce qu'il y a de plus noble et de plus beau au monde ?

— Oui, mon enfant. En Allemagne, les soldats graciés demandent à genoux pardon de leurs fautes en touchant le drapeau du régiment, et rien que cet attouchement les réhabilite et leur donne le droit de reprendre leurs armes. Tous les drapeaux qui racontent, sous le dôme des Invalides, la gloire militaire de la France, n'arriveraient pas à valoir pour six francs de chiffons, mais toute chose n'a de prix que par l'importance qu'on y attache, et l'abandon

du drapeau est considéré comme une désertion. Pour me résumer, le drapeau, c'est un talisman qui évoque aux yeux du troupier le souvenir du foyer absent, les vieux parents qui attendent des nouvelles, le village où l'on a joué, travaillé, grandi, souffert, aimé. En un mot, le drapeau, c'est presque une divinité, c'est l'âme même de la patrie.

Le colonel s'était tu, l'œil perdu dans un lointain mystérieux, revoyant les grandes luttes d'autrefois, et un attendrissement avait gagné tous les convives, comme si la parole ardente du soldat avait éveillé en eux mille sentiments confus qui sommeillaient dans leurs cœurs, en les obligeant à songer à des choses plus sérieuses que celles de leur vie courante.

Quant à Bob, il restait très grave, un peu interdit, tandis que Maggy répétait : « C'est presque une divinité !… »

— Allons, dit tout à coup madame de Champerel, voilà bientôt neuf heures et demie. Les petits, dites bonsoir, et allés vous coucher.

Ils firent le tour de la table, tendant le front, comme l'enfant ingénu chanté par Victor Hugo :

Laissant errer sa vue étonnée et ravie, Offrant, de toutes parts, sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers.

Puis on revint au salon, et Bob et Maggy regagnèrent leur chambre. Cependant, malgré le brouhaha des conversations, la colonelle, qui prêtait l'oreille, fut étonnée de ne pas voir régner le calme sur lequel elle avait le droit de compter. Chose curieuse, le bruit ne venait pas de la chambre des enfants, mais du cabinet de travail du colonel. Très intriguée, elle alla à pas de loup vers la porte qu'elle entr'ouvrit doucement. Et là, après avoir regardé un moment par la fente, elle dit à ses convives :

— Chut ! ne faites pas de bruit, et venez voir avec moi.

On se rapprocha de la porte avec des précautions infinies, et là, un spectacle étrange apparut. Bob et Maggy étaient agenouillés, à côté l'un de l'autre, devant le petit socle de velours rouge sur lequel se dressait le drapeau et c'est là qu'ils étaient venus faire leur prière du soir. Et rien n'était touchant comme de voir ces deux petits êtres, en longue chemise blanche, les mains jointes, récitant gravement les oraisons apprises, devant le drapeau qui penchait au-dessus d'eux, sa croix d'honneur et son étoffe soyeuse frangée d'or et brodée de noms de bataille.

Quand ils eurent fini, ils se levèrent, s'inclinèrent une dernière fois comme devant un tabernacle, puis ils regagnèrent leur chambre en se tenant par la main.

— Voyons, demanda alors madame de Champerel quand ils furent l'un et l'autre couchés dans leur petit lit, qu'est-ce qui vous a pris d'aller faire, ce soir, votre prière devant le drapeau ?

Bob répondit :

— C'est Maggy qui a eu l'idée. Elle avait bien retenu tout ce qu'avait expliqué papa.

Alors elle m'a dit : « Puisque le drapeau, c'est tout ce qu'il y a de plus beau, de plus saint et de meilleur au monde… ce doit être comme un petit morceau du bon Dieu. »

*FIN*

# TABLE

L'ABOYEUR

LE CONSTAT

LES PETITS PAPIERS

COUPS DE BROSSE

EUPHÉMISME !

JALOUSIE !

LA DEMANDE A GABY

LE SECRÉTAIRE

UN SEUL MOT !

CAS DE CONSCIENCE

ODOR DI FEMINA

PLAISIR DES DIEUX

LE CHAT SIAMOIS

UN MOMENT DE VANITÉ

TROC POUR TROC

A L'AUBERGE

CONTRASTE

JANE FÉVRIER

CHEZ LE DIRECTEUR

LA BARRE D'AMORTISSEMENT

LES VIEUX CHAUSSONS

LA COCOTTE

LE RUBIS
LES ÉPRENNES D'INDIO
LE SERPENT SOUS LES FLEURS
DEAD HEAD
LA ROSE TRÉMIÈRE
LE CÉLÈBRE TOURNIER
LE RETOUR DU CHASSEUR
GODFERTOUM ET MANCHABALLE
LE DRAPEAU